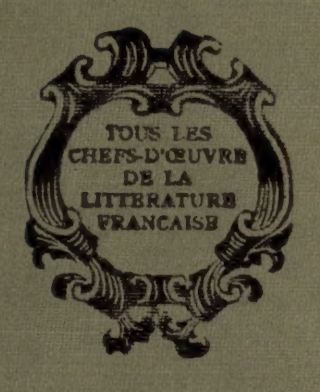
RACINE

THÉATRE II.



J. M. DENT & SONS LTD., LONDON

PARIS. ÉD. MIGNOT


1/3

THÉATRE

—

II

RACINE

THÉATRE

TOME DEUXIÈME

—

BÉRÉNICE = BAJAZET
MITHRIDATE = IPHIGÉNIE

PRÉFACES ET NOTES DE M. MORNET
Docteur ès lettres, Professeur agrégé au lycée Carnot, à Paris



LONDRES — J. M. DENT & SONS, LTD
PARIS. — ÉD. MIGNOT


LIBRARY
JUL 10 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

BÉRÉNICE

TRAGEDIE

1670

Judée, mais Bussy l'aurait voulue plus tendre et Titus plus passionné. L'amour n'était plus une faiblesse, il était la marque des belles âmes. Sans doute les partisans de Corneille et ceux qui pensaient comme Nicole que ces galanteries « empoisonnaient les âmes, » s'entêtaient à vouloir des gens maîtres de leur cœur comme de l'univers. C'était l'avis de l'abbé de Villars, dans cette *Critique de Bérénice* qu'on imprima en 1671. C'était celui d'un anonyme qui imprimait en 1673 une *Tite et Bérénice ou Critique sur les Bérénices*. Il estimait que Bérénice « foule aux pieds la gloire », cette gloire qui fait demander par Chimène la tête de Rodrigue et par Émilie celle d'Auguste. Saint-Evremond en tenait lui aussi pour ces héroïques desseins ; il trouvait malséant qu'un empereur montrât du « désespoir » là où sa dignité lui permettait « à peine de la douleur ». Mais on n'en crut ni les abbés, ni des critiques qui vieillissaient. L'amour-passion et l'amour-tendresse, et les belles et pitoyables histoires de cœur envahirent le théâtre et le roman.

Racine s'opposait à Corneille pour d'autres raisons et dont la portée est plus haute. *Andromaque* était encore une tragédie « implexe » et où les surprises de l'intrigue avaient leur place comme chez Corneille. Mais déjà dans la *Préface* de *Britannicus* Racine s'était raillé de ces sujets qui cheminent péniblement à travers trop de hasards et d'aventures et qui accumulent en 24 heures ce qui saurait à peine survenir en un mois. Il voulait au contraire que la tragédie fût un drame intérieur où les seules surprises du destin fussent les nécessités des passions et les angoisses des cœurs déchirés. Il n'y a presque rien déjà dans *Britannicus* qu'un amour coupable qui entre dans une âme et décide, malgré les exhortations de Burrhus ou les colères d'Agrippine, du premier crime de Néron. Il y a moins encore dans *Bérénice*. Le sujet est donné par deux lignes ou plutôt deux mots de Suétone. Titus aime la reine de Judée, Bérénice. Mais il est empereur à la mort de son père,

et un empereur romain ne saurait épouser une reine d'Orient. Il la renvoie « malgré lui, malgré elle — *invitus, invitam* ». C'est tout le sujet et c'est toute l'action. Racine n'a rien écrit qu'une élégie tragique, une « action simple, soutenue de la violence des passions et de l'élégance de l'expression ». Il n'y a rien qui surprenne, rien qui exalte ou qui épouvante ; mais tout émeut, et cela suffit en 1670 pour que la pièce ait été « honorée de tant de larmes » et que la trentième représentation ait été « aussi suivie que la première ».

Une pareille poétique entraînait sans doute la tragédie vers des destinées périlleuses. L'action trop simple et la peinture toute nue d'une passion auraient réduit le poème dramatique à n'être plus qu'un « poème », une sorte de dialogue lyrique qu'il aurait suffi de se jouer à soi-même sans qu'il fût besoin de théâtre ni d'acteurs. Aussi bien Racine n'a-t-il plus été aussi loin dans les conséquences de son système. Il a choisi des intrigues moins dénuées d'incidents et de surprises. Mais *Bérénice* reste, pour les délicats, une réussite admirable et unique. Elle a, pour une fois, conduit l'émotion dramatique à se confondre avec la pure ferveur qu'éveillent ces statues antiques qui drapent des gestes harmonieux dans les lignes d'un marbre souple.

PRÉFACE

Titus reginam Berenicen, cui etiam nuptias pollicitus ferebatur, statim ab urbe dimisit invitus invitam.

C'est-à-dire que « Titus, qui aimoit passionnément Bérénice, et qui même, à ce qu'on croyait, lui avoit promis de l'épouser, la renvoya de Rome, malgré lui et malgré elle, dès les premiers jours de son empire. » Cette action est très-fameuse dans l'histoire ; et je l'ai trouvée très-propre pour le théâtre, par la violence des passions qu'elle y pouvoit exciter. En effet, nous n'avons rien de plus touchant dans tous les poëtes, que la séparation d'Énée et de Didon, dans Virgile. Et qui doute que ce qui a pu fournir assez de matière pour tout un chant d'un poëme héroïque, où l'action dure plusieurs jours, ne puisse suffire pour le sujet d'une tragédie, dont la durée ne doit être que de quelques heures ? Il est vrai que je n'ai point poussé Bérénice jusqu'à se tuer comme Didon, parce que Bérénice n'ayant pas ici avec Titus les derniers engagements que Didon avoit avec Énée, elle n'est pas obligée comme elle de renoncer à la vie. A cela près, le dernier adieu qu'elle dit à Titus, et l'effort qu'elle se fait pour s'en séparer, n'est pas le moins tragique de la pièce ; et j'ose dire qu'il renouvelle assez bien dans le cœur des spectateurs l'émotion que le reste y avoit pu exciter. Ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang et des morts dans une tragédie : il suffit que l'action en soit grande, que les acteurs en soient héroïques, que les passions en soient excitées, et que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie.

Je crus que je pourrois rencontrer toutes ces parties dans mon sujet. Mais ce qui m'en plut davantage, c'est que je le trouvai extrêmement simple. Il y avoit longtemps que je voulois essayer si je pourrois faire une tragédie avec cette simplicité d'action qui a été si fort du goût des anciens. Car c'est un des premiers préceptes qu'ils nous ont laissés. « Que ce que vous ferez, dit Horace, soit toujours simple, et ne soit qu'un. » Ils ont admiré l'*Ajax* de Sophocle, qui n'est

autre chose qu'Ajax qui se tue de regret, à cause de la fureur où il étoit tombé après le refus qu'on lui avait fait des armes d'Achille. Ils ont admiré le *Philoctète*, dont tout le sujet est Ulysse qui vient pour surprendre les flèches d'Hercule. L'*Œdipe* même, quoique tout plein de reconnoissances, est moins chargé de matière que la plus simple tragédie de nos jours. Nous voyons enfin que les partisans de Térence, qui l'élèvent avec raison au-dessus de tous les poëtes comiques, pour l'élégance de sa diction et pour la vraisemblance de ses mœurs, ne laissent pas de confesser que Plaute a un grand avantage sur lui par la simplicité qui est dans la plupart des sujets de Plaute. Et c'est sans doute cette simplicité merveilleuse qui a attiré à ce dernier toutes les louanges que les anciens lui ont données. Combien Ménandre étoit-il encore plus simple, puisque Térence est obligé de prendre deux comédies de ce poëte pour en faire une des siennes !

Et il ne faut point croire que cette règle ne soit fondée que sur la fantaisie de ceux qui l'ont faite. Il n'y a que le vraisemblable qui touche dans la tragédie. Et quelle vraisemblance y a-t-il qu'il arrive en un jour une multitude de choses qui pourroient à peine arriver en plusieurs semaines? Il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien, et que tout ce grand nombre d'incidents a toujours été le refuge des poëtes qui ne sentoient dans leur génie ni assez d'abondance ni assez de force pour attacher, durant cinq actes, leurs spectateurs par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentiments et de l'élégance de l'expression. Je suis bien éloigné de croire que toutes ces choses se rencontrent dans mon ouvrage; mais aussi je ne puis croire que le public me sache mauvais gré de lui avoir donné une tragédie qui a été honorée de tant de larmes, et dont la trentième représentation a été aussi suivie que la première.

Ce n'est pas que quelques personnes ne m'aient reproché cette même simplicité que j'avais recherchée avec tant de soin. Ils ont cru qu'une tragédie qui était si peu chargée d'intrigues ne pouvoit être selon les règles du théâtre. Je m'informai s'ils se plaignoient qu'elle les eût ennuyés. On me dit qu'ils avouoient tous qu'elle n'ennuyoit point, qu'elle les touchoit même en plusieurs endroits, et qu'ils la verroient encore

avec plaisir. Que veulent-ils davantage? Je les conjure d'avoir assez bonne opinion d'eux-mêmes pour ne pas croire qu'une pièce qui les touche et qui leur donne du plaisir puisse être absolument contre les règles. La principale règle est de plaire et de toucher. Toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à cette première. Mais toutes ces règles sont d'un long détail, dont je ne leur conseille pas de s'embarrasser. Ils ont des occupations plus importantes. Qu'ils se reposent sur nous de la fatigue d'éclaircir les difficultés de la *Poétique* d'Aristote; qu'ils se réservent le plaisir de pleurer et d'être attendris; et qu'ils me permettent de leur dire ce qu'un musicien disoit à Philippe, roi de Macédoine, qui prétendait qu'une chanson n'étoit pas selon les règles : « A Dieu ne plaise, Seigneur, que vous soyez jamais si malheureux que de savoir ces choses-là mieux que moi! »

Voilà tout ce que j'ai à dire à ces personnes, à qui je ferai toujours gloire de plaire. Car pour le libelle que l'on a fait contre moi (1), je crois que les lecteurs me dispenseront volontiers d'y répondre. Et que répondrois-je à un homme qui ne pense rien et qui ne sait pas même construire ce qu'il pense? Il parle de protase (2) comme s'il entendoit ce mot, et veut que cette première des quatre parties de la tragédie soit toujours la plus proche de la dernière, qui est la catastrophe. Il se plaint que la trop grande connoissance des règles l'empêche de se divertir à la comédie. Certainement, si l'on en juge par sa dissertation, il n'y eut jamais de plainte plus mal fondée. Il paroît bien qu'il n'a jamais lu Sophocle, qu'il loue très injuslement *d'une grande multiplicité d'incidents;* et qu'il n'a même jamais rien lu de la *Poétique*, que dans quelques préfaces de tragédies. Mais je lui pardonne de ne pas savoir les règles du théâtre, puisque heureusement pour le public il ne s'applique pas à ce genre d'écrire Ce que je ne lui pardonne pas, c'est de savoir si peu de règles de la bonne plaisanterie, lui qui ne veut pas dire un mot sans plaisanter. Croit-il réjouir beaucoup les honnêtes gens par ces *hélas de poche*, ces *mesdemoiselles mes règles*, et quantité d'autres basses affectations, qu'il trouvera condamnées dans tous les bons auteurs, s'il se mêle jamais de les lire?

Toutes ces critiques sont le partage de quatre ou cinq

(1) La *Critique de Bérénice* par l'abbé de Villars.
(2) Mot grec qui signifie *exposition*.

petits auteurs infortunés, qui n'ont jamais pu par eux-mêmes exciter la curiosité du public. Ils attendent toujours l'occasion de quelque ouvrage qui réussisse, pour l'attaquer. Non point par jalousie. Car sur quel fondement seroient-ils jaloux? Mais dans l'espérance qu'on se donnera la peine de leur répondre, et qu'on les tirera de l'obscurité où leurs propres ouvrages les auroient laissés toute leur vie.

PERSONNAGES

TITUS, empereur de Rome.
BÉRÉNICE, reine de Palestine.
ANTIOCHUS, roi de Comagène.
PAULIN, confident de Titus.
ARSACE, confident d'Antiochus.
PHÉNICE, confidente de Bérénice.
RUTILE, Romain.
SUITE DE TITUS.

La scène est à Rome, dans un cabinet qui est entre l'appartement de Titus et celui de Bérénice.

BÉRÉNICE

TRAGÉDIE

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

ANTIOCHUS, ARSACE

ANTIOCHUS

Arrêtons (1) un moment. La pompe de ces lieux,
Je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux.
Souvent ce cabinet superbe et solitaire
Des secrets de Titus est le dépositaire.
C'est ici quelquefois qu'il se cache à sa cour,
Lorsqu'il vient à la Reine expliquer son amour.
De son appartement cette porte est prochaine,
Et cette autre conduit dans celui de la Reine (2).
Va chez elle : dis-lui qu'importun à regret
J'ose lui demander un entretien secret.

ARSACE

Vous, Seigneur, importun ? vous, cet ami fidèle
Qu'un soin si généreux intéresse pour elle ?
Vous, cet Antiochus son amant (3) autrefois ?
Vous, que l'Orient compte entre ses plus grands rois ?
Quoi ? déjà de Titus épouse en espérance,
Ce rang entre elle et vous met-il tant de distance ?

ANTIOCHUS

Va, dis-je ; et sans vouloir te charger d'autres soins,
Vois si je puis bientôt lui parler sans témoins.

(1) *Arrêtons* pour *arrêtons-nous*. Un grand nombre de verbes avaient au XVIIe siècle sous la forme neutre le sens que nous donnons aujourd'hui au réfléchi *(abîmer = s'abîmer*, *affaiblir = s'affaiblir*, etc.).

(2) Ces explications peu vraisemblables sont destinées à justifier l'*unité de lieu* sur laquelle on était au XVIIe siècle fort scrupuleux.

(3) *Amant* au sens du XVIIe siècle : *prétendant*.

SCÈNE II

ANTIOCHUS, *seul*

Hé bien ! Antiochus, es-tu toujours le même ?
Pourrai-je, sans trembler, lui dire : « Je vous aime ? »
Mais quoi ? déjà je tremble, et mon cœur agité
Craint autant ce moment que je l'ai souhaité.
Bérénice autrefois m'ôta toute espérance ;
Elle m'imposa même un éternel silence.
Je me suis tu cinq ans, et jusques à ce jour
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
Dois-je croire qu'au rang où (1) Titus la destine
Elle m'écoute mieux que dans la Palestine ?
Il l'épouse. Ai-je donc attendu ce moment
Pour me venir encor déclarer son amant ?
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire ?
Ah ! puisqu'il faut partir, partons sans lui déplaire.
Retirons-nous, sortons ; et sans nous découvrir,
Allons loin de ses yeux l'oublier, ou mourir.
Hé quoi ? souffrir toujours un tourment qu'elle ignore ?
Toujours verser des pleurs qu'il faut que je dévore ?
Quoi ? même en la perdant redouter son courroux ?
Belle reine, et pourquoi vous offenseriez-vous ?
Viens-je vous demander que vous quittiez l'Empire (2) ?
Que vous m'aimiez ? Hélas ! je ne viens que vous dire
Qu'après m'être longtemps flatté que mon rival
Trouveroit à ses vœux quelque obstacle fatal (3),
Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen s'avance,
Exemple infortuné d'une longue constance,
Après cinq ans d'amour et d'espoir superflus,
Je pars, fidèle encor quand je n'espère plus.
Au lieu de s'offenser, elle pourra me plaindre.
Quoi qu'il en soit, parlons : c'est assez nous contraindre.
Et que peut craindre, hélas ! un amant sans espoir
Qui peut bien se résoudre à ne la jamais voir ?

(1) *Où* = *auquel.* Emploi usuel au XVIIe siècle.

(2) *Quittiez l'Empire*, c'est-à-dire *abandonniez le pouvoir impérial.* Ce sens de *quitter* est fréquent au XVIIe siècle.

(3) Ces phrases surchargées de *que* sont rares chez Racine et chez les grands écrivains à cette date. Elles étaient encore courantes dans la première moitié du XVIIe siècle.

SCÈNE III

ANTIOCHUS, ARSACE

ANTIOCHUS

Arsace, entrerons-nous ?

ARSACE

Seigneur, j'ai vu la Reine ;
Mais pour me faire voir, je n'ai percé qu'à peine (1)
Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur
Qu'attire sur ses pas sa prochaine grandeur.
Titus, après huit jours d'une retraite austère,
Cesse enfin de pleurer Vespasien son père.
Cet amant se redonne aux soins de son amour ;
Et si j'en crois, Seigneur, l'entretien de la cour,
Peut-être avant la nuit l'heureuse Bérénice
Change le nom de reine au (2) nom d'impératrice.

ANTIOCHUS

Hélas !

ARSACE

Quoi ? ce discours pourroit-il vous troubler ?

ANTIOCHUS

Ainsi donc sans témoins je ne lui puis parler ?

ARSACE

Vous la verrez, Seigneur : Bérénice est instruite
Que vous voulez ici la voir seule et sans suite.
La Reine d'un regard a daigné m'avertir
Qu'à votre empressement elle alloit consentir ;
Et sans doute elle attend le moment favorable
Pour disparoître aux yeux d'une cour qui l'accable.

ANTIOCHUS

Il suffit. Cependant n'as-tu rien négligé
Des ordres importants dont je t'avois chargé ?

ARSACE

Seigneur, vous connoissez ma prompte obéissance.
Des vaisseaux dans Ostie armés en diligence,
Prêts à quitter le port de moments en moments (3),
N'attendent pour partir que vos commandements.
Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène (4) ?

(1) *A peine = avec peine.* Sens usuel au XVII[e] siècle.
(2) Cet emploi de *à = pour* est fréquent au XVII[e] siècle.
(3) On employait plutôt à cette date le singulier, mais il y a des exemples du pluriel.
(4) La Comagène était située au nord-est de la Syrie, près de l'Euphrate.

ANTIOCHUS

Arsace, il faut partir quand j'aurai vu la Reine.

ARSACE

Qui doit partir ?

ANTIOCHUS

Moi.

ARSACE

Vous ?

ANTIOCHUS

En sortant du palais,
Je sors de Rome, Arsace, et j'en sors pour jamais.

ARSACE

Je suis surpris sans doute, et c'est avec justice.
Quoi ? depuis si longtemps la reine Bérénice
Vous arrache, Seigneur, du sein de vos États ;
Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas ;
Et lorsque cette reine, assurant sa conquête,
Vous attend pour témoin de cette illustre fête,
Quand l'amoureux Titus, devenant son époux,
Lui prépare un éclat qui rejaillit sur vous...

ANTIOCHUS

Arsace, laisse-la jouir de sa fortune,
Et quitte (1) un entretion dont le cours m'importune.

ARSACE

Je vous entends, Seigneur : ces mêmes dignités
Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés ;
L'inimitié succède à l'amitié trahie.

ANTIOCHUS

Non, Arsace, jamais je ne l'ai moins haïe.

ARSACE

Quoi donc ? de sa grandeur déjà trop prévenu,
Le nouvel empereur vous a-t-il méconnu ?
Quelque pressentiment de son indifférence
Vous fait-il loin de Rome éviter sa présence ?

ANTIOCHUS

Titus n'a point pour moi paru se démentir :
J'aurois tort de me plaindre.

ARSACE

Et pourquoi donc partir ?
Quel caprice vous rend ennemi de vous-même ?
Le ciel met sur le trône un prince qui vous aime,
Un prince qui jadis témoin de vos combats
Vous vit chercher la gloire et la mort sur ses pas,
Et de qui la valeur, par vos soins secondée,

(1) Nous avons signalé à la scène II cet emploi de *quitter* pour *laisser*.

Mit enfin sous le joug la rebelle Judée.
Il se souvient du jour illustre et douloureux
Qui décida du sort d'un long siège douteux :
Sur leur triple rempart les ennemis tranquilles
Contemploient sans péril nos assauts inutiles ;
Le bélier impuissant les menaçoit en vain.
Vous seul, Seigneur, vous seul, une échelle à la main,
Vous portâtes la mort jusque sur leurs murailles.
Ce jour presque éclaira vos propres funérailles :
Titus vous embrassa mourant entre mes bras,
Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas (1).
Voici le temps, Seigneur, où vous devez attendre
Le fruit de tant de sang qu'ils vous ont vu répandre.
Si pressé du désir de revoir vos États,
Vous vous lassez de vivre où vous ne régnez pas,
Faut-il que sans honneur (2) l'Euphrate vous revoie ?
Attendez pour partir que César vous renvoie
Triomphant et chargé des titres souverains
Qu'ajoute encore aux rois l'amitié des Romains.
Rien ne peut-il, Seigneur, changer votre entreprise ?
Vous ne répondez point ?

ANTIOCHUS

Que veux-tu que je dise ?
J'attends de Bérénice un moment d'entretien.

ARSACE

Hé bien, Seigneur ?

ANTIOCHUS

Son sort décidera du mien.

ARSACE

Comment ?

ANTIOCHUS

Sur son hymen j'attends qu'elle s'explique.
Si sa bouche s'accorde avec la voix publique,
S'il est vrai qu'on l'élève au trône des Césars,
Si Titus a parlé, s'il l'épouse, je pars.

ARSACE

Mais qui rend à vos yeux cet hymen si funeste ?

ANTIOCHUS

Quand nous serons partis, je te dirai le reste.

(1) L'historien juif Josèphe raconte la tentative inutile que fit Antiochus Epiphane ponr prendre Jérusalem d'assaut. Il ne dit rien du courage et des blessures d'Antiochus que Racine imagine pour rehausser la dignité de son personnage.
(2) *Sans titre d'honneur, sans honneurs...*

ARSACE

Dans quel trouble, Seigneur, jetez-vous mon esprit?

ANTIOCHUS

La Reine vient. Adieu : fais tout ce que j'ai dit.

SCÈNE IV

BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, PHÉNICE

BÉRÉNICE

Enfin je me dérobe à la joie importune
De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune;
Je fuis de leurs respects l'inutile longueur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur (1).
Il ne faut point mentir : ma juste impatience
Vous accusoit déjà de quelque négligence.
Quoi? cet Antiochus, disois-je, dont les soins
Ont eu tout l'Orient et Rome pour témoins;
Lui que j'ai vu toujours constant dans mes traverses (2)
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverses;
Aujourd'hui que le ciel semble me présager (3)
Un honneur qu'avec vous je prétends partager,
Ce même Antiochus, se cachant à ma vue,
Me laisse à la merci d'une foule inconnue?

ANTIOCHUS

Il est donc vrai, Madame? et, selon ce discours,
L'hymen va succéder à vos longues amours?

BÉRÉNICE

Seigneur, je vous veux bien confier mes alarmes.
Ces jours ont vu mes yeux baignés de quelques larmes:
Ce long deuil que Titus imposoit à sa cour
Avoit même en secret suspendu son amour.
Il n'avoit plus pour moi cette ardeur assidue
Lorsqu'il (4) passoit les jours attaché sur ma vue.
Muet, chargé de soins, et les larmes aux yeux,

(1) *Du cœur = du fond du cœur.* L'expression était déjà dans *Andromaque* :

Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.

(2) Remarquer la coupe ternaire dont il y a chez Racine un certain nombre d'exemples :

Lui que j'ai vu — toujours constant — dans mes traverses.

(3) La première édition portait :

Aujourd'hui que les Dieux semblent me présager.

Ce qui était faire parler Bérénice en Romaine. Racine s'est souvenu qu'elle était juive et qu'elle ne croyait par conséquent qu'à un Dieu unique.

(4) Entendons *cette ardeur (qui était) assidue lorsqu'il...*

Il ne me laissoit plus que de tristes adieux.
Jugez de ma douleur, moi dont l'ardeur extrême,
Je vous l'ai dit cent fois, n'aime en lui que lui-même;
Moi qui loin des grandeurs dont il est revêtu,
Aurois choisi son cœur, et cherché sa vertu.

ANTIOCHUS

Il a repris pour vous sa tendresse première?

BÉRÉNICE

Vous fûtes spectateur de cette nuit dernière,
Lorsque, pour seconder ses soins religieux
Le sénat a placé son père entre les Dieux (1).
De ce juste devoir sa piété contente
A fait place, Seigneur, au soin de son amante;
Et même en ce moment, sans qu'il m'en ait parlé,
Il est dans le sénat, par son ordre assemblé.
Là de la Palestine il étend la frontière.
Il y joint l'Arabie et la Syrie entière;
Et si de ses amis j'en dois croire la voix,
Si j'en crois ses serments redoublés mille fois,
Il va sur tant d'États couronner Bérénice (2),
Pour joindre à plus de noms le nom d'impératrice.
Il m'en viendra lui-même assurer en ce lieu.

ANTIOCHUS

Et je viens donc vous dire un éternel adieu.

BÉRÉNICE

Que dites-vous? Ah ciel! quel adieu! quel langage!
Prince, vous vous troublez et changez de visage?

ANTIOCHUS

Madame, il faut partir.

BÉRÉNICE

Quoi? ne puis-je savoir
Quel sujet...

ANTIOCHUS (3)

Il falloit partir sans la revoir.

BÉRÉNICE

Que craignez-vous? Parlez : c'est trop longtemps se taire.
Seigneur, de ce départ quel est donc le mystère?

ANTIOCHUS

Au moins souvenez-vous que je cède à vos lois,
Et que vous m'écoutez pour la dernière fois.

(1) C'était la cérémonie de l'apothéose traditionnelle après la mort des empereurs lorsqu'ils n'étaient pas tués par une révolution militaire.
(2) Il ne faut pas oublier que ces rois conservés par Rome n'avaient qu'une autorité nominale.
(3) Ces mots sont dits en *a parte*.

Si, dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Il vous souvient des lieux où vous prîtes naissance,
Madame, il vous souvient que mon cœur en ces lieux
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux (1).
J'aimai ; j'obtins l'aveu (2) d'Agrippa votre frère.
Il vous parla pour moi. Peut-être sans colère
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut :
Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, et vous plut (3).
Il parut devant vous, dans tout l'éclat d'un homme
Qui porte entre ses mains la vengeance de Rome.
La Judée en pâlit. Le triste Antiochus
Se compta le premier au nombre des vaincus.
Bientôt de mon malheur interprète sévère,
Votre bouche à la mienne ordonna de se taire.
Je disputai (4) longtemps, je fis parler mes yeux ;
Mes pleurs et mes soupirs vous suivoient en tous lieux.
Enfin votre rigueur emporta la balance :
Vous sûtes m'imposer l'exil ou le silence.
Il fallut le promettre, et même le jurer.
Mais puisqu'en ce moment j'ose me déclarer,
Lorsque vous m'arrachiez cette injuste promesse,
Mon cœur faisoit serment de vous aimer sans cesse.

BÉRÉNICE

Ah ! que me dites-vous ?

ANTIOCHUS

Je me suis tu cinq ans,
Madame, et vais encor me taire plus longtemps.
De mon heureux rival j'accompagnai les armes ;
J'espérai de verser mon sang après mes larmes,
Ou qu'au moins, jusqu'à vous porté par mille exploits,
Mon nom pourroit parler, au défaut de ma voix.
Le ciel sembla promettre une fin à ma peine :
Vous pleurâtes ma mort, hélas ! trop peu certaine.
Inutiles périls ! Quelle étoit mon erreur !
La valeur de Titus surpassoit ma fureur (5).

(1) La métaphore peut sembler bien galante. Mais il ne faut pas oublier que *traits*, *flammes*, *chaînes*, etc., faisaient partie du langage consacré de l'amour et étaient d'un usage presque nécessaire.

(2) *Aveu = permission.*

(3) Souvenir du mot de César (repris par Corneille dans *Pompée*) : *veni, vidi, vici.*

(4) *Je disputai = je luttai.* Sens fréquent au XVIIe siècle.

(5) *Fureur* au sens étymologique fréquent au XVIIe siècle de *passion affolée et furieuse.*

Il faut qu'à sa vertu mon estime réponde :
Quoique attendu, Madame, à l'empire du monde,
Chéri de l'univers (1), enfin aimé de vous,
Il sembloit à lui seul appeler tous les coups,
Tandis que sans espoir, haï, lassé de vivre,
Son malheureux rival ne sembloit que le suivre.
  Je vois que votre cœur m'applaudit en secret ;
Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret,
Et que trop attentive à ce récit funeste,
En faveur de Titus vous pardonnez le reste.
  Enfin, après un siège aussi cruel que lent,
Il dompta les mutins, reste pâle et sanglant
Des flammes, de la faim, des fureurs intestines,
Et laissa leurs remparts cachés sous leurs ruines,
Rome vous vit, Madame, arriver avec lui.
Dans l'Orient désert quel devint mon ennui (2) !
Je demeurai longtemps errant dans Césarée (3),
Lieux charmants où mon cœur vous avoit adorée.
Je vous redemandois à vos tristes États ;
Je cherchois en pleurant les traces de vos pas.
Mais enfin succombant à ma mélancolie,
Mon désespoir tourna mes pas vers l'Italie.
Le sort m'y réservoit le dernier de ses coups.
Titus en m'embrassant m'amena devant vous.
Un voile d'amitié vous trompa l'un et l'autre,
Et mon amour devint le confident du vôtre.
Mais toujours quelque espoir flattoit mes déplaisirs :
Rome, Vespasien traversoient (4) vos soupirs ;
Après tant de combats Titus cédoit peut-être.
Vespasien est mort, et Titus est le maître.
Que ne fuyois-je alors ? J'ai voulu quelques jours
De son nouvel empire examiner le cours.
Mon sort est accompli. Votre gloire s'apprête.
Assez d'autres sans moi, témoins de cette fête,
A vos heureux transports viendront joindre les leurs ;
Pour moi, qui ne pourrois y mêler que des pleurs,
D'un inutile amour trop constante victime,

(1) Souvenir du surnom de Titus : *les Délices du genre humain.*

(2) Au sens très fort du XVIIe siècle : *douleur profonde.* De même, deux vers plus loin, *charmant* a son sens étymologique : *qui exerce un charme magique.*

(3) Ville de Palestine. Racine suppose qu'elle était la capitale de Bérénice.

(4) *Traversaient = se mettaient en travers, faisaient obstacle à...*

Heureux dans mes malheurs d'en avoir pu sans crime
Conter toute l'histoire aux yeux qui les ont faits,
Je pars, plus amoureux que je ne fus jamais.

BÉRÉNICE

Seigneur, je n'ai pas cru que dans une journée
Qui doit avec César unir ma destinée,
Il fût quelque mortel qui pût impunément
Se venir à mes yeux déclarer mon amant.
Mais de mon amitié mon silence est un gage :
J'oublie en sa faveur un discours qui m'outrage.
Je n'en ai point troublé le cours injurieux.
Je fais plus : à regret je reçois vos adieux.
Le ciel sait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie,
Je n'attendois que vous pour témoin de ma joie ;
Avec tout l'univers j'honorois vos vertus ;
Titus vous chérissoit, vous admiriez Titus.
Cent fois je me suis fait une douceur extrême
D'entretenir Titus dans un autre lui-même.

ANTIOCHUS

Et c'est ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.
Je fuis Titus ; je fuis ce nom qui m'inquiète,
Ce nom qu'à tous moments votre bouche répète.
Que vous dirai-je enfin? Je fuis des yeux distraits,
Qui me voyant toujours, ne me voyoient jamais.
Adieu : je vais, le cœur trop plein de votre image,
Attendre, en vous aimant, la mort pour mon partage.
Surtout ne craignez point qu'une aveugle douleur
Remplisse l'univers du bruit de mon malheur.
Madame, le seul bruit d'une mort que j'implore
Vous fera souvenir que je vivois encore.
Adieu.

SCÈNE V

BÉRÉNICE, PHÉNICE

PHÉNICE

Que je le plains ! Tant de fidélité,
Madame, méritoit plus de prospérité (1).
Ne le plaignez-vous pas ?

(1) *Prospérité*, au singulier, a son sens étymologique de *succès*. Ce sens était assez rare, même au XVII[e] siècle.

BÉRÉNICE

Cette prompte retraite
Me laisse, je l'avoue, une douleur secrète.

PHÉNICE

Je l'aurois retenu.

BÉRÉNICE

Qui? moi? le retenir?
J'en dois perdre plutôt jusques au souvenir.
Tu veux donc que je flatte une ardeur insensée?

PHÉNICE

Titus n'a point encore expliqué sa pensée.
Rome vous voit, Madame, avec des yeux jaloux;
La rigueur de ses lois m'épouvante pour vous.
L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine;
Rome hait tous les rois, et Bérénice est reine (1).

BÉRÉNICE

Le temps n'est plus, Phénice, où je pouvois trembler.
Titus m'aime; il peut tout : il n'a plus qu'à parler.
Il verra le sénat m'apporter ses hommages,
Et le peuple de fleurs couronner ses images.
De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur?
Tes yeux ne sont-ils pas tous (2) pleins de sa grandeur?
Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat,
Qui tous de mon amant empruntoient leur éclat (3);
Cette pourpre, cet or, que rehaussoit sa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de sa victoire;
Tous ces yeux qu'on voyoit venir de toutes parts
Confondre sur lui seul leurs avides regards;
Ce port majestueux, cette douce présence.
Ciel! avec quel respect et quelle complaisance
Tous les cœurs en secret l'assuroient de leur foi!
Parle : peut-on le voir sans penser comme moi
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître?
Mais, Phénice, où m'emporte un souvenir charmant?
Cependant Rome entière, en ce même moment,

(1) Corneille a tiré parti de cette haine de Rome pour les rois dans *Pompée*, à propos des amours de César et de Cléopâtre.

(2) La règle de *tout* avait été établie par l'Académie, mais elle était encore très incertaine dans la pratique.

(3) D'après Louis Racine son père se serait souvenu ici de la description de l'apothéose faite par Hérodien.

Fait des vœux pour Titus, et par des sacrifices
De son règne naissant célèbre les prémices.
Que tardons-nous ? Allons, pour son empire heureux,
Au ciel, qui le protège, offrir aussi nos vœux.
Aussitôt, sans l'attendre et sans être attendue
Je reviens le chercher, et dans cette entrevue
Dire tout ce qu'aux cœurs l'un de l'autre contents
Inspirent des transports retenus si longtemps.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

TITUS, PAULIN, *suite*

TITUS

A-t-on vu de ma part le roi de Comagène?
Sait-il que je l'attends?

PAULIN

J'ai couru chez la Reine.
Dans son appartement ce prince avoit paru;
Il en étoit sorti lorsque j'y suis couru (1).
De vos ordres, Seigneur, j'ai dit qu'on l'avertisse.

TITUS

Il suffit. Et que fait la reine Bérénice?

PAULIN

La Reine, en ce moment, sensible à vos bontés,
Charge le ciel de vœux pour vos prospérités.
Elle sortoit, Seigneur.

TITUS

Trop aimable princesse!
Hélas!

PAULIN

En sa faveur d'où naît cette tristesse?
L'Orient presque entier va fléchir sous sa loi :
Vous la plaignez?

TITUS

Paulin, qu'on vous laisse avec moi.

SCÈNE II

TITUS, PAULIN

TITUS

Hé bien! de mes desseins Rome encore incertaine
Attend que (2) deviendra le destin de la Reine,

(1) L'emploi du verbe *être* avec *courir* vieillissait, à cette date; d'Olivet a même au XVIIe siècle blâmé ce vers. D'ailleurs, deux vers plus haut, Racine a dit *j'ai couru*.

(2) *Que* pour *ce que*. Construction fréquente au XVIIe siècle. C'est un latinisme.

Paulin ; et les secrets de son cœur et du mien
Sont de tout l'univers devenus l'entretien.
Voici le temps enfin qu'il (1) faut que je m'explique.
De la Reine et de moi que dit la voix publique?
Parlez : qu'entendez-vous ?

PAULIN

J'entends de tous côtés
Publier vos vertus, Seigneur, et ses beautés.

TITUS

Que dit-on des soupirs que je pousse (2) pour elle ?
Quel succès (3) attend-on d'un amour si fidèle?

PAULIN

Vous pouvez tout : aimez, cessez d'être amoureux,
La cour sera toujours du parti de vos vœux.

TITUS

Et je l'ai vue aussi cette cour peu sincère,
A ses maîtres toujours trop soigneuse de plaire,
Des crimes de Néron approuver les horreurs ;
Je l'ai vue à genoux consacrer ses fureurs.
Je ne prends point pour juge une cour idolâtre,
Paulin : je me propose un plus noble théâtre ;
Et sans prêter l'oreille à la voix des flatteurs,
Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs.
Vous me l'avez promis. Le respect et la crainte
Ferment autour de moi le passage à la plainte ;
Pour mieux voir, cher Paulin, et pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux ;
J'ai mis même à ce prix mon amitié secrète ;
J'ai voulu que des cœurs vous fussiez l'interprète ;
Qu'au travers des flatteurs votre sincérité
Fît toujours jusqu à moi passer la vérité.
Parlez donc. Que faut-il que Bérénice espère ?
Rome lui sera-t-elle indulgente ou sévère ?
Dois-je croire qu'assise au trône des Césars,
Une si belle reine offensât (4) ses regards?

PAULIN

N'en doutez point, Seigneur : soit raison, soit caprice,

(1) *Que* pour où est d'usage courant à cette date.
(2) Nous avons dit à la scène IV de l'acte I ce qu'il fallait penser de ce style galant.
(3) *Succès = issue.* Sens étymologique fréquent au XVIIe siècle.
(4) *Offensât* pour *offenserait* est fréquent au XVIIe siècle. D'ailleurs la concordance des temps était beaucoup moins strictement observée.

Rome ne l'attend point pour son impératrice.
On sait qu'elle est charmante ; et de si belles mains
Semblent vous demander l'empire des humains ;
Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine ;
Elle a mille vertus. Mais, Seigneur, elle est reine.
Rome, par une loi qui ne se peut changer,
N'admet avec son sang aucun sang étranger,
Et ne reconnoît point les fruits illégitimes
Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes.
D'ailleurs, vous le savez, en bannissant ses rois,
Rome à ce nom, si noble et si saint autrefois,
Attacha pour jamais une haine puissante ;
Et quoiqu'à ses Césars fidèle, obéissante (1),
Cette haine, Seigneur, reste de sa fierté,
Survit dans tous les cœurs après la liberté.
Jules (2), qui le premier la soumit à ses armes,
Qui fit taire les lois dans le bruit des alarmes,
Brûla pour Cléopâtre, et, sans se déclarer,
Seule dans l'Orient la laissa soupirer.
Antoine, qui l'aima jusqu'à l'idolâtrie,
Oublia dans son sein sa gloire et sa patrie,
Sans oser toutefois se nommer son époux.
Rome l'alla chercher jusques à ses genoux,
Et ne désarma point sa fureur vengeresse,
Qu'elle (3) n'eût accablé l'amant et la maîtresse.
Depuis ce temps, Seigneur, Caligula, Néron,
Monstre dont à regret je cite ici le nom,
Et qui ne conservant que la figure d'homme,
Foulèrent à leurs pieds toutes les lois de Rome,
Ont craint cette loi seule, et n'ont point à nos yeux
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé surtout d'être sincère.
De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère,
Des fers de Claudius Félix encor flétri,
De deux reines, Seigneur, devenir le mari (4),
Et s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse,

(1) *Fidèle, obéissante* ne peut se rapporter qu'à l'idée de Rome comprise dans *sa fierté*. De pareilles constructions aujourd'hui impossibles étaient fréquentes au XVIIe siècle.
(2) Jules César.
(3) *Que = sans que*. Emploi fréquent au XVIIe siècle.
(4) De trois reines, selon Suétone, dont la petite-fille de Cléopâtre et la sœur d'Agrippa II et de Bérénice.

Ces deux reines étoient du sang de Bérénice,
Et vous croiriez pouvoir, sans blesser nos regards,
Faire entrer une reine au lit de nos Césars,
Tandis que l'Orient dans le lit de ses reines
Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes ?
C'est ce que les Romains pensent de votre amour ;
Et je ne réponds pas, avant la fin du jour,
Que le sénat, chargé des vœux de tout l'Empire,
Ne vous redise ici ce que je viens de dire ;
Et que Rome avec lui tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle et de vous.
Vous pouvez préparer, Seigneur, votre réponse.

TITUS

Hélas ! à quel amour on veut que je renonce !

PAULIN

Cet amour est ardent, il le faut confesser.

TITUS

Plus ardent mille fois que tu ne peux penser,
Paulin. Je me suis fait un plaisir nécessaire
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire.
J'ai fait plus (je n'ai rien de secret à tes yeux) :
J'ai pour elle cent fois rendu grâces aux Dieux
D'avoir choisi mon père au fond de l'Idumée,
D'avoir rangé sous lui l'Orient et l'armée (1),
Et soulevant encor le reste des humains,
Remis Rome sanglante en ses paisibles mains.
J'ai même souhaité la place de mon père,
Moi, Paulin, qui cent fois, si le sort moins sévère
Eût voulu de sa vie étendre les liens,
Aurois donné mes jours pour prolonger les siens :
Tout cela (qu'un amant sait mal ce qu'il désire !)
Dans l'espoir d'élever Bérénice à l'Empire,
De reconnoître un jour son amour et sa foi,
Et de voir à ses pieds tout le monde avec moi.
Malgré tout mon amour, Paulin, et tous ses charmes,
Après mille serments appuyés de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'attraits,
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais,
Lorsqu'un heureux hymen, joignant nos destinées,
Peut payer en un jour les vœux de cinq années,
Je vais, Paulin... O ciel ! puis-je le déclarer ?

(1) Vespasien, que les légions d'Orient choisirent pour empereur contre Vitellius.

PAULIN

Quoi, Seigneur ?

TITUS

Pour jamais je vais m'en séparer.
Mon cœur en ce moment ne vient pas de se rendre.
Si je t'ai fait parler, si j'ai voulu t'entendre,
Je voulois que ton zèle achevât en secret
De confondre un amour qui se tait à regret.
Bérénice a longtemps balancé (1) la victoire ;
Et si je penche enfin du côté de ma gloire,
Crois qu'il m'en a coûté, pour vaincre tant d'amour,
Des combats dont mon cœur saignera plus d'un jour.
J'aimois, je soupirois dans une paix profonde :
Un autre étoit chargé de l'empire du monde ;
Maître de mon destin, libre dans mes soupirs,
Je ne rendois qu'à moi compte de mes desirs.
Mais à peine le ciel eut rappelé mon père,
Dès que ma triste main eut fermé sa paupière,
De mon aimable erreur je fus désabusé :
Je sentis le fardeau qui m'étoit imposé ;
Je connus que bientôt, loin d'être à ce que j'aime,
Il falloit, cher Paulin, renoncer à moi-même ;
Et que le choix des Dieux, contraire à mes amours,
Livroit à l'univers le reste de mes jours.
Rome observe aujourd'hui ma conduite nouvelle.
Quelle honte pour moi, quel présage pour elle,
Si dès le premier pas, renversant tous ses droits,
Je fondois mon bonheur sur le débris (2) des lois !
Résolu d'accomplir ce cruel sacrifice,
J'y voulus préparer la triste Bérénice ;
Mais par où commencer ? Vingt fois depuis huit jours
J'ai voulu devant elle en ouvrir le discours (3) ;
Et dès le premier mot ma langue embarrassée
Dans ma bouche vingt fois a demeuré glacée (4).
J'espérois que du moins mon trouble et ma douleur
Lui feroit pressentir notre commun malheur ;

(1) *Balancé* pour *fait balancer* était d'usage fréquent au XVIIe siècle.
(2) *Débris* pour *ruine*, au singulier, est assez fréquent au XVIIe siècle.
(3) *Discours* au XVIIe siècle a le sens *d'exposé* (Le *Discours de la méthode* de Descartes).
(4) *Demeurer* pouvait au XVIIe siècle se construire avec *avoir* ou *être*. Les grammairiens essayèrent de distinguer par le sens les deux constructions, mais leurs distinctions sont subtiles et n'étaient guère observées.

Mais sans me soupçonner, sensible à mes alarmes,
Elle m'offre sa main pour essuyer mes larmes
Et ne prévoit rien moins dans cette obscurité
Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité.
Enfin j'ai ce matin rappelé ma constance :
Il faut la voir, Paulin, et rompre le silence.
J'attends Antiochus pour lui recommander
Ce dépôt précieux que je ne puis garder.
Jusque dans l'Orient je veux qu'il la ramène.
Demain Rome avec lui verra partir la Reine.
Elle en sera bientôt instruite par ma voix,
Et je vais lui parler pour la dernière fois.

PAULIN

Je n'attendois pas moins de cet amour de gloire
Qui partout après vous attacha la victoire.
La Judée asservie, et ses remparts fumants,
De cette noble ardeur éternels monuments,
Me répondoient assez que votre grand courage (1)
Ne voudroit pas, Seigneur, détruire son ouvrage ;
Et qu'un héros vainqueur de tant de nations
Sauroit bien, tôt ou tard, vaincre ses passions.

TITUS

Ah ! que sous de beaux noms cette gloire est cruelle !
Combien mes tristes yeux la trouveroient plus belle,
S'il ne falloit encor qu'affronter le trépas !
Que dis-je ? Cette ardeur que j'ai pour ses appas,
Bérénice en mon sein l'a jadis allumée.
Tu ne l'ignores pas : toujours la Renommée
Avec le même éclat n'a pas semé (2) mon nom.
Ma jeunesse, nourrie à la cour de Néron,
S'égaroit, cher Paulin, par l'exemple abusée,
Et suivoit du plaisir la pente trop aisée.
Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime, et gagner son vainqueur (3) ?
Je prodiguai mon sang ; tout fit place à mes armes.
Je revins triomphant. Mais le sang et les larmes
Ne me suffisoient pas pour mériter ses vœux :
J'entrepris le bonheur de mille malheureux.
On vit de toutes parts mes bontés se répandre :

(1) *Courage* = *cœur.* Sens constant au XVII[e] siècle.
(2) *Semé dans l'opinion publique.*
(3) C'est une « pointe ». *Son vainqueur* est ici *celle qui l'a conquis.*

Hèureux! et plus heureux que tu ne peux comprendre,
Quand je pouvois paroître à ses yeux satisfaits
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits !
Je lui dois tout, Paulin. Récompense cruelle !
Tout ce que je lui dois va retomber sur elle.
Pour prix de tant de gloire et de tant de vertus
Je lui dirai : « Partez, et ne me voyez plus. »

PAULIN

Hé quoi? Seigneur, hé quoi ? cette magnificence
Qui va jusqu'à l'Euphrate étendre sa puissance,
Tant d'honneurs, dont l'excès a surpris le sénat,
Vous laissent-ils encor craindre le nom d'ingrat?
Sur cent peuples nouveaux Bérénice commande.

TITUS

Foibles amusements d'une douleur si grande (1)!
Je connois Bérénice, et ne sais que trop bien
Que son cœur n'a jamais demandé que le mien.
Je l'aimai, je lui plus. Depuis cette journée
(Dois-je dire funeste, hélas! ou fortunée (2),
Sans avoir en aimant d'objet que son amour,
Étrangère dans Rome, inconnue à la cour,
Elle passe ses jours, Paulin, sans rien prétendre (2)
Que quelque heure à me voir, et le reste à m'attendre.
Encor si quelquefois un peu moins assidu
Je passe le moment où je suis attendu,
Je la revois bientôt de pleurs toute trempée.
Ma main à les sécher est longtemps occupée.
Enfin tout ce qu'Amour a de nœuds plus puissants,
Doux reproches, transports sans cesse renaissants,
Soin de plaire sans art, crainte toujours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.
Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.
N'y songeons plus. Allons, cher Paulin : plus j'y pense,
Plus je sens chanceler ma cruelle constance.
Quelle nouvelle, ô ciel! je lui vais annoncer!
Encore un coup, allons, il n'y faut plus penser.
Je connois mon devoir, c'est à moi de le suivre :
Je n'examine point si j'y pourrai survivre.

(1) Souvenir d'un vers de Virgile : « Faibles consolations d'une grande douleur » *(Enéide)*.

(2) *Prétendre* était actif au XVIIe siecle comme un grand nombre de verbes aujourd'hui neutres *(consulter*, *échapper*, *écouler*, *faiblir*, etc.).

SCÈNE III

TITUS, PAULIN, RUTILE

RUTILE

Bérénice, Seigneur, demande à vous parler.

TITUS

Ah ! Paulin.

PAULIN

Quoi ? déjà vous semblez reculer ?
De vos nobles projets, Seigneur, qu'il vous souvienne :
Voici le temps.

TITUS

Hé bien, voyons-la. Qu'elle vienne.

SCÈNE IV

BÉRÉNICE, TITUS, PAULIN, PHÉNICE

BÉRÉNICE

Ne vous offensez pas si mon zèle indiscret
De votre solitude interrompt le secret.
Tandis qu'autour de moi votre cour assemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
Est-il juste, Seigneur, que seule en ce moment
Je demeure sans voix et sans ressentiment (1)?
Mais, Seigneur (car je sais que cet ami sincère
Du secret de nos cœurs connoît tout le mystère),
Votre deuil est fini, rien n'arrête vos pas,
Vous êtes seul enfin, et ne me cherchez pas.
J'entends que vous m'offrez un nouveau diadème,
Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
Hélas ! plus de repos, Seigneur, et moins d'éclat.
Votre amour ne peut-il paroître qu'au sénat ?
Ah ! Titus ! car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous les noms que suit le respect et la crainte,
De quel soin votre amour va-t-il s'importuner ?
N'a-t-il que des États qu'il me puisse donner ?
Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche ?
Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,
Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien.
Voyez-moi plus souvent, et ne me donnez rien.

(1) *Ressentiment = reconnaissance (sentiment en retour)*, sens alors usuel.

Tous vos moments sont-ils dévoués à l'Empire?
Ce cœur, après huit jours, n'a-t-il rien à me dire?
Qu'un mot va rassurer mes timides esprits!
Mais parliez-vous de moi quand je vous ai surpris?
Dans vos secrets discours étois-je intéressée,
Seigneur? Étois-je au moins présente à la pensée?

TITUS

N'en doutez point, Madame; et j'atteste les Dieux
Que toujours Bérénice est présente à mes yeux.
L'absence ni le temps, je vous le jure encore,
Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

BÉRÉNICE

Hé quoi? vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur?
Pourquoi même du ciel attester la puissance (1)?
Faut-il par des serments vaincre ma défiance?
Mon cœur ne prétend point, Seigneur, vous démentir,
Et je vous en croirai sur un simple soupir.

TITUS

Madame...

BÉRÉNICE

Hé bien, Seigneur? Mais quoi? sans me répondre
Vous détournez les yeux, et semblez vous confondre.
Ne m'offrirez-vous plus qu'un visage interdit?
Toujours la mort d'un père occupe votre esprit?
Rien ne peut-il charmer l'ennui (2) qui vous dévore?

TITUS

Plût au ciel que mon père, hélas! vécût encore!
Que je vivois heureux!

BÉRÉNICE

Seigneur, tous ces regrets
De votre piété sont de justes effets.
Mais vos pleurs ont assez honoré sa mémoire :
Vous devez d'autres soins à Rome, à votre gloire.
De mon propre intérêt je n'ose vous parler.
Bérénice autrefois pouvoit vous consoler ;
Avec plus de plaisir vous m'avez écoutée.
De combien de malheurs pour vous persécutée,

(1) Racine avait d'abord écrit :

Pourquoi des Immortels attester la puissance?

Nous avons déjà signalé que Racine s'était souvenu que Bérénice était Juive et que les Juifs n'adoraient qu'un seul dieu.

(2) Nous avons souvent signalé les sens très forts de *charmer (tromper par une puissance magique)* et *ennui* (douleur profonde).

Vous ai-je pour un mot sacrifié mes pleurs!
Vous regrettez un père : hélas! foibles douleurs!
Et moi (ce souvenir me fait frémir encore),
On vouloit m'arracher de tout ce que j'adore;
Moi, dont vous connoissez le trouble et le tourment
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment;
Moi, qui mourrois le jour qu'on voudroit m'interdire
De vous....

TITUS

Madame, hélas! que me venez-vous dire?
Quel temps choisissez-vous? Ah! de grâce, arrêtez.
C'est trop pour un ingrat prodiguer vos bontés.

BÉRÉNICE

Pour un ingrat, Seigneur! Et le pouvez-vous être?
Ainsi donc mes bontés vous fatiguent peut-être?

TITUS

Non, Madame. Jamais, puisqu'il vous faut parler,
Mon cœur de plus de feux ne se sentit brûler.
Mais...

BÉRÉNICE

Achevez.

TITUS

Hélas!

BÉRÉNICE

Parlez.

TITUS

Rome.... l'Empire....

BÉRÉNICE

Hé bien?

TITUS

Sortons, Paulin : je ne lui puis rien dire.

SCÈNE V

BÉRÉNICE, PHÉNICE

BÉRÉNICE

Quoi? me quitter sitôt, et ne me dire rien?
Chère Phénice, hélas! quel funeste entretien!
Qu'ai-je fait? Que veut-il? Et que dit ce silence?

PHÉNICE

Comme vous je me perds d'autant plus que j'y pense.
Mais ne s'offre-t-il rien à votre souvenir
Qui contre vous, Madame, ait pu le prévenir?
Voyez, examinez.

BÉRÉNICE

Hélas ! tu peux m'en croire :
Plus je veux du passé rappeler la mémoire,
Du jour que je le vis jusqu'à ce triste jour,
Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour.
Mais tu nous entendois. Il ne faut rien me taire.
Parle. N'ai-je rien dit qui lui puisse déplaire ?
Que sais-je ? J'ai peut-être avec trop de chaleur
Rabaissé ses présents, ou blâmé sa douleur.
N'est-ce point que de Rome il redoute la haine ?
Il craint peut-être, il craint d'épouser une reine.
Hélas ! s'il étoit vrai... Mais non, il a cent fois
Rassuré mon amour contre leurs dures lois ;
Cent fois... Ah ! qu'il m'explique un silence si rude :
Je ne respire pas dans cette incertitude.
Moi, je vivrois, Phénice, et je pourrois penser
Qu'il me néglige, ou bien que j'ai pu l'offenser ?
Retournons sur ses pas. Mais quand je m'examine,
Je crois de ce désordre entrevoir l'origine,
Phénice : il aura su tout ce qui s'est passé ;
L'amour d'Antiochus l'a peut-être offensé.
Il attend, m'a-t-on dit, le roi de Comagène.
Ne cherchons point ailleurs le sujet de ma peine.
Sans doute ce chagrin qui vient de m'alarmer
N'est qu'un léger soupçon facile à désarmer.
Je ne te vante point cette foible victoire,
Titus. Ah ! plût au ciel que sans blesser ta gloire
Un rival plus puissant voulût tenter ma foi,
Et pût mettre à mes pieds plus d'empires que toi,
Que de sceptres sans nombre il pût payer ma flamme,
Que ton amour n'eût rien à donner que ton âme !
C'est alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrois de quel prix ton cœur est à mes yeux.
Allons, Phénice, un mot pourra le satisfaire.
Rassurons-nous, mon cœur, je puis encor lui plaire :
Je me comptois trop tôt au rang des malheureux.
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.

FIN DU SECOND ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE

TITUS

Quoi ? Prince, vous partiez ? Quelle raison subite
Presse votre départ, ou plutôt votre fuite ?
Vouliez-vous me cacher jusques à vos adieux ?
Est-ce comme ennemi que vous quittez ces lieux ?
Que diront avec moi la cour, Rome, l'Empire?
Mais, comme votre ami, que ne puis-je point dire?
De quoi m'accusez-vous ? Vous avois-je sans choix
Confondu jusqu'ici dans la foule des rois?
Mon cœur vous fut ouvert tant qu'a vécu mon père :
C'étoit le seul présent que je pouvois vous faire.
Et lorsque avec mon cœur ma main peut s'épancher,
Vous fuyez mes bienfaits tout prêts à vous chercher ?
Pensez-vous qu'oubliant ma fortune passée,
Sur ma seule grandeur j'arrête ma pensée,
Et que tous mes amis s'y présentent de loin
Comme autant d'inconnus dont je n'ai plus besoin ?
Vous-même, à mes regards qui vouliez vous soustraire,
Prince, plus que jamais vous m'êtes nécessaire.

ANTIOCHUS

Moi, Seigneur ?

TITUS

Vous.

ANTIOCHUS

Hélas ! d'un prince malheureux
Que pouvez-vous, Seigneur, attendre que des vœux?

TITUS

Je n'ai pas oublié, Prince, que ma victoire
Devoit à vos exploits la moitié de sa gloire,
Que Rome vit passer au nombre des vaincus (1)
Plus d'un captif chargé des fers d'Antiochus ;
Que dans le Capitole elle voit attachées
Les dépouilles des Juifs, par vos mains arrachées (2).

(1) Dans le cortège du Triomphe de Titus ; ces Juifs furent sacrifiés dans les jeux du cirque.

(2) Titus avait sauvé de l'incendie du Temple un certain nombre d'objets sacrés, notamment le chandelier à sept branches.

Je n'attends pas de vous de ces sanglants exploits,
Et je veux seulement emprunter votre voix.
Je sais que Bérénice, à vos soins redevable,
Croit posséder en vous un ami véritable.
Elle ne voit dans Rome et n'écoute que vous;
Vous ne faites qu'un cœur et qu'une âme avec nous.
Au nom d'une amitié si constante et si belle,
Employez le pouvoir que vous avez sur elle.
Voyez-la de ma part.

ANTIOCHUS

Moi? paroître à ses yeux?
La Reine pour jamais a reçu mes adieux.

TITUS

Prince, il faut que pour moi vous lui parliez encore.

ANTIOCHUS

Ah! parlez-lui, Seigneur : la Reine vous adore.
Pourquoi vous dérober vous-même en ce moment
Le plaisir de lui faire un aveu si charmant
Elle l'attend, Seigneur, avec impatience.
Je réponds, en partant, de son obéissance;
Et même elle m'a dit que prêt à l'épouser,
Vous ne la verrez plus que pour l'y disposer.

TITUS

Ah! qu'un aveu si doux auroit lieu de me plaire!
Que je serois heureux, si j'avois à le faire!
Mes tranports aujourd'hui s'attendoient (1) d'éclater;
Cependant aujourd'hui, Prince, il faut la quitter.

ANTIOCHUS

La quitter! Vous, Seigneur?

TITUS

Telle est ma destinée.
Pour elle et pour Titus il n'est plus d'hyménée.
D'un espoir si charmant je me flattois en vain :
Prince, il faut avec vous qu'elle parte demain.

ANTIOCHUS

Qu'entends-je? O ciel!

TITUS

Plaignez ma grandeur importune.
Maître de l'univers, je règle sa fortune;
Je puis faire les rois, je puis les déposer :
Cependant de mon cœur je ne puis disposer.
Rome, contre les rois de tout temps soulevée,

(1) *S'attendre à* et *s'attendre de* sont employés concurremment au XVIIe siècle.

Dédaigne une beauté dans la pourpre élevée.
L'éclat du diadème et cent rois pour aïeux
Déshonorent ma flamme et blessent tous les yeux.
Mon cœur, libre d'ailleurs (1), sans craindre les murmures,
Peut brûler à son choix dans des flammes obscures;
Et Rome avec plaisir recevroit de ma main
La moins digne beauté qu'elle cache en son sein.
Jules (2) céda lui-même au torrent qui m'entraîne.
Si le peuple demain ne voit partir la Reine,
Demain elle entendra ce peuple furieux
Me venir demander son départ à ses yeux.
Sauvons de cet affront mon nom et sa mémoire;
Et puisqu'il faut céder, cédons à notre gloire.
Ma bouche et mes regards, muets depuis huit jours,
L'auront pu préparer à ce triste discours.
Et même en ce moment, inquiète, empressée,
Elle veut qu'à ses yeux j'explique ma pensée.
D'un amant interdit soulagez le tourment :
Épargnez à mon cœur cet éclaircissement.
Allez, expliquez-lui mon trouble et mon silence.
Surtout qu'elle me laisse éviter sa présence.
Soyez le seul témoin de ses pleurs et des miens;
Portez-lui mes adieux, et recevez les siens.
Fuyons tous deux, fuyons un spectacle funeste,
Qui de notre constance accableroit le reste.
Si l'espoir de régner et de vivre en mon cœur
Peut de son infortune adoucir la rigueur,
Ah! Prince, jurez-lui que toujours trop fidèle,
Gémissant dans ma cour, et plus exilé qu'elle,
Portant jusqu'au tombeau le nom de son amant,
Mon règne ne sera qu'un long bannissement,
Si le ciel, non content de me l'avoir ravie,
Veut encor m'affliger par une longue vie.
Vous que l'amitié seule attache sur ses pas,
Prince, dans son malheur ne l'abandonnez pas.
Que l'Orient vous voie arriver à sa suite;
Que ce soit un triomphe, et non pas une fuite;
Qu'une amitié si belle ait d'éternels liens;
Que mon nom soit toujours dans tous vos entretiens.
Pour rendre vos États plus voisins l'un de l'autre,

(1) *D'ailleurs*, c'est-à-dire *par ailleurs*. Emploi usuel au XVII[e] siècle.
(2) Jules César.

L'Euphrate bornera son empire et le vôtre.
Je sais que le sénat, tout plein de votre nom,
D'une commune voix confirmera ce don.
Je joins la Cilicie à votre Comagène (1).
Adieu : ne quittez point ma princesse, ma reine (2),
Tout ce qui de mon cœur fut l'unique désir,
Tout ce que j'aimerai jusqu'au dernier soupir.

SCÈNE II

ANTIOCHUS, ARSACE

ARSACE

Ainsi le ciel s'apprête à vous rendre justice.
Vous partirez, Seigneur, mais avec Bérénice.
Loin de vous la ravir, on va vous la livrer.

ANTIOCHUS

Arsace, laisse-moi le temps de respirer.
Ce changement est grand, ma surprise est extrême.
Titus entre mes mains remet tout ce qu'il aime?
Dois-je croire, grands Dieux ! ce que je viens d'ouïr (3)?
Et quand je le croirai, dois-je m'en réjouir?

ARSACE

Mais, moi-même, Seigneur, que faut-il que je croie?
Quel obstacle nouveau s'oppose à votre joie?
Me trompiez-vous tantôt au sortir de ces lieux,
Lorsque encor tout ému de vos derniers adieux,
Tremblant d'avoir osé s'expliquer devant elle,
Votre cœur me contoit son audace nouvelle?
Vous fuyiez un hymen qui vous faisoit trembler.
Cet hymen est rompu : quel soin peut vous troubler?
Suivez les doux transports où (4) l'amour vous invite.

ANTIOCHUS

Arsace, je me vois chargé de sa conduite;
Je jouirai longtemps de ses chers entretiens,
Ses yeux même pourront s'accoutumer aux miens;

(1) Les deux provinces étaient limitrophes.

(2) Le style de Titus est parfois fâcheusement galant. Nous avons pourtant déjà signalé que ce langage trop fleuri ou trop élégant était moins banal à cette date qu'il l'est devenu depuis et que le goût des contemporains l'imposait presque nécessairement.

(3) *Ouïr* était à cette date encore employé à tous les temps, en prose comme dans le « style noble ».

(4) *Où = auquel.* Sens déjà signalé et usuel au XVII[e] siècle.

Et peut-être son cœur fera la différence
Des froideurs de Titus à ma persévérance.
Titus m'accable ici du poids de sa grandeur :
Tout disparoît dans Rome auprès de sa splendeur ;
Mais quoique l'Orient soit plein de sa mémoire,
Berénice y verra des traces de ma gloire.

ARSACE

N'en doutez point, Seigneur, tout succède à (1) vos vœux.

ANTIOCHUS

Ah ! que nous nous plaisons à nous tromper tous deux !

ARSACE

Et pourquoi nous tromper ?

ANTIOCHUS

Quoi ? je pourrois lui plaire ?
Bérénice à mes vœux ne seroit plus contraire ?
Bérénice d'un mot flatteroit mes douleurs ?
Penses-tu seulement que parmi ses malheurs,
Quand l'univers entier négligeroit ses charmes,
L'ingrate me permît (2) de lui donner des larmes,
Ou qu'elle s'abaissât jusques à recevoir
Des soins qu'à mon amour elle croiroit devoir ?

ARSACE

Et qui peut mieux que vous consoler sa disgrâce ?
Sa fortune, Seigneur, va prendre une autre face.
Titus la quitte.

ANTIOCHUS

Hélas ! de ce grand changement
Il ne me reviendra que le nouveau tourment
D'apprendre par ses pleurs à quel point elle l'aime.
Je la verrai gémir ; je la plaindrai moi-même.
Pour fruit de tant d'amour, j'aurai le triste emploi
De recueillir des pleurs qui ne sont pas pour moi.

ARSACE

Quoi ? ne vous plairez-vous qu'à vous gêner (3) sans cesse ?
Jamais dans un grand cœur vit-on plus de foiblesse ?
Ouvrez les yeux, Seigneur, et songeons entre nous
Par combien de raisons Bérénice est à vous.

(1) *Succéder = réussir.* Ce sens, conforme à l'étymologie, et fréquent au XVIIe siècle, commençait à vieillir.

(2) Nous avons déjà signalé l'emploi de cet imparfait du subjonctif, quand le verbe principal est au présent, avec le sens du conditionnel ; il est fréquent au XVIIe siecle.

(3) *Gêner = mettre à la torture.* Sens étymologique *(géhenne)* constant au XVIIe siècle.

Puisque aujourd'hui Titus ne prétend plus lui plaire,
Songez que votre hymen lui devient nécessaire.

ANTIOCHUS

Nécessaire!

ARSACE

A ses pleurs accordez quelques jours;
De ses premiers sanglots laissez passer le cours :
Tout parlera pour vous, le dépit, la vengeance,
L'absence de Titus, le temps, votre présence.
Trois sceptres que son bras ne peut seul soutenir (1),
Vos deux États voisins, qui cherchent à s'unir.
L'intérêt, la raison, l'amitié, tout vous lie.

ANTIOCHUS

Oui, je respire, Arsace, et tu me rends la vie :
J'accepte avec plaisir un présage si doux.
Que tardons-nous? Faisons ce qu'on attend de nous.
Entrons chez Bérénice; et puisqu'on nous l'ordonne,
Allons lui déclarer que Titus l'abandonne.
Mais plutôt demeurons. Que faisois-je? Est-ce à moi,
Arsace, à me charger de ce cruel emploi?
Soit vertu, soit amour, mon cœur s'en effarouche.
L'aimable Bérénice entendroit de ma bouche
Qu'on l'abandonne (2)! Ah! Reine, et qui l'auroit pensé,
Que ce mot dût jamais vous être prononcé!

ARSACE

La haine sur Titus tombera (3) toute entière (4) :
Seigneur, si vous parlez, ce n'est qu'à sa prière.

ANTIOCHUS

Non, ne la voyons point. Respectons sa douleur :
Assez d'autres viendront lui conter son malheur.
Et ne la crois-tu pas assez infortunée
D'apprendre à quel mépris Titus l'a condamnée,
Sans lui donner encor le déplaisir fatal
D'apprendre ce mépris par son propre rival?

(1) Bérénice a indiqué (I, IV) que Titus à son royaume de Palestine avait joint l'Arabie et la Syrie.

(2) Remarquer le rejet de *qu'on l'abandonne* et la force qu'il donne au mot. Ces rejets, que Boileau n'admettait pas, sont assez fréquents dans la versification très expressive de Racine.

(3) *Tombera* pour *retombera*. Nous avons déjà signalé qu'un grand nombre de verbes simples avaient au XVIIe siècle le sens que nous réservons aujourd'hui aux composés (*Tenir = obtenir*, *trancher = retrancher*, etc).

(4) La règle de *tout* avait été fixée par l'Académie; mais elle était encore mal appliquée dans la pratique.

Encore un coup, fuyons : et par cette nouvelle
N'allons point nous charger d'une haine immortelle.

ARSACE

Ah ! la voici, Seigneur : prenez votre parti.

ANTIOCHUS

O ciel !

SCÈNE III

BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, ARSACE, PHÉNICE

BÉRÉNICE

Hé quoi ? Seigneur ! vous n'êtes point parti ?

ANTIOCHUS

Madame, je vois bien que vous êtes déçue,
Et que c'étoit César que cherchoit votre vue.
Mais n'accusez que lui, si malgré mes adieux
De ma présence encor j'importune vos yeux.
Peut-être en ce moment je serois dans Ostie (1),
S'il ne m'eût de sa cour défendu la sortie.

BÉRÉNICE

Il vous cherche vous seul. Il nous évite tous.

ANTIOCHUS

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

BÉRÉNICE

De moi, Prince !

ANTIOCHUS

Oui, Madame.

BÉRÉNICE

Et qu'a-t-il pu vous dire ?

ANTIOCHUS

Mille autres mieux que moi pourront vous en instruire.

BÉRÉNICE

Quoi ? Seigneur...

ANTIOCHUS

Suspendez votre ressentiment.
D'autres, loin de se taire en ce même moment,
Triompheroient peut-être, et pleins de confiance
Céderoient avec joie à votre impatience.
Mais moi, toujours tremblant, moi, vous le savez bien,
A qui votre repos est plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler, j'aime mieux vous déplaire,
Et crains votre douleur plus que votre colère.

(1) Port de Rome où il devait s'embarquer.

Avant la fin du jour vous me justifirez.
Adieu, Madame.

BÉRÉNICE

O ciel! quel discours! Demeurez.
Prince, c'est trop cacher mon trouble à votre vue.
Vous voyez devant vous une reine éperdue,
Qui, la mort dans le sein, vous demande deux mots.
Vous craignez, dites-vous, de troubler mon repos;
Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,
Excitent ma douleur, ma colère, ma haine.
Seigneur, si mon repos vous est si précieux,
Si moi-même jamais je fus chère à vos yeux,
Éclaircissez le trouble où vous voyez mon âme (1).
Que vous a dit Titus?

ANTIOCHUS

Au nom des Dieux, Madame...

BÉRÉNICE

Quoi? vous craignez si peu de me désobéir?

ANTIOCHUS

Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr.

BÉRÉNICE

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS

Dieux! quelle violence!
Madame encore un coup, vous loûrez mon silence.

BÉRÉNICE

Prince, dès ce moment contentez mes souhaits,
Ou soyez de ma haine assuré pour jamais.

ANTIOCHUS

Madame, après cela, je ne puis plus me taire,
Hé bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire.
Mais ne vous flattez point : je vais vous annoncer
Peut-être des malheurs où (2) vous n'osez penser.
Je connois votre cœur : vous devez vous attendre
Que je le vais frapper par l'endroit le plus tendre.
Titus m'a commandé...

BÉRÉNICE

Quoi?

ANTIOCHUS

De vous déclarer
Qu'à jamais l'un de l'autre il faut vous séparer.

(1) Racine a dit dans *Britannicus* :

Eclaircissez le trouble où vous jetez mon âme.

(2) *Où* = *auxquels*. Emploi usuel au XVIIe siècle et déjà signalé.

BÉRÉNICE

Nous séparer? Qui ? Moi? Titus de Bérénice !

ANTIOCHUS

Il faut que devant vous je lui rende justice.
Tout ce que dans un cœur sensible et généreux
L'amour au désespoir peut rassembler d'affreux,
Je l'ai vu dans le sien. Il pleure, il vous adore.
Mais enfin que lui sert de vous aimer encore?
Une reine est suspecte à l'empire romain.
Il faut vous séparer, et vous partez demain.

BÉRÉNICE

Nous séparer ! Hélas, Phénice !

PHÉNICE

Hé bien, Madame,
Il faut ici montrer la grandeur de votre âme.
Ce coup sans doute est rude : il doit vous étonner (1).

BÉRÉNICE

Après tant de serments, Titus m'abandonner !
Titus qui me juroit... Non, je ne le puis croire :
Il ne me quitte point, il y va de sa gloire.
Contre son innocence on veut me prévenir.
Ce piége n'est tendu que pour nous désunir.
Titus m'aime. Titus ne veut point que je meure.
Allons le voir : je veux lui parler tout à l'heure.
Allons.

ANTIOCHUS

Quoi? vous pourriez ici me regarder (2)...

BÉRÉNICE

Vous le (3) souhaitez trop pour me persuader.
Non, je ne vous crois point. Mais quoi qu'il en puisse être,
Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paraître.

(A Phénice)

Ne m'abandonne pas dans l'état où je suis.
Hélas! pour me tromper je fais ce que je puis.

SCÈNE IV

ANTIOCHUS, ARSACE

ANTIOCHUS

Ne me trompé-je point ? L'ai-je bien entendue?

(1) *Etonner* au sens très fort, conforme à l'étymologie et usuel au XVIIe siècle : *frapper de stupeur (comme d'un coup de tonnerre).*

(2) Il faut évidemment compléter par *comme un traître.*

(3) L'abandon de Titus.

Que je me garde, moi, de paroître à sa vue!
Je m'en garderai bien. Et ne partois-je pas,
Si Titus malgré moi n'eût arrêté mes pas?
Sans doute (1), il faut partir. Continuons, Arsace.
Elle croit m'affliger : sa haine me fait grâce.
Tu me voyois tantôt inquiet, égaré :
Je partois amoureux, jaloux, désespéré :
Et maintenant, Arsace, après cette défense,
Je partirai peut-être avec indifférence.

ARSACE

Moins que jamais, Seigneur, il faut vous éloigner.

ANTIOCHUS

Moi, je demeurerai pour me voir dédaigner?
Des froideurs de Titus je serai responsable?
Je me verrai puni parce qu'il est coupable?
Avec quelle injustice et quelle indignité
Elle doute à mes yeux de ma sincérité!
Titus l'aime, dit-elle, et moi je l'ai trahie.
L'ingrate! m'accuser de cette perfidie!
Et dans quel temps encor? Dans le moment fatal
Que (2) j'étale à ses yeux les pleurs de mon rival;
Que, pour la consoler, je le faisois paraître
Amoureux et constant, plus qu'il ne l'est peut-être.

ARSACE

Et de quel soin, Seigneur, vous allez-vous troubler?
Laissez à ce torrent le temps de s'écouler.
Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il passe.
Demeurez seulement.

ANTIOCHUS

Non, je la quitte, Arsace.
Je sens qu'à sa douleur je pourrois compatir :
Ma gloire, mon repos, tout m'excite à partir.
Allons ; et de si loin évitons la cruelle,
Que de longtemps, Arsace, on ne nous parle d'elle.
Toutefois il nous reste encore assez de jour :
Je vais dans mon palais attendre ton retour.
Va voir si la douleur ne l'a point trop saisie.
Cours; et partons du moins assurés de sa vie.

(1) *Sans doute = sans aucun doute.* Sens fréquent au XVIIe siècle.
(2) *Que* pour *où* est d'emploi usuel à cette date.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

BÉRÉNICE, *seule*

Phénice ne vient point? Moments trop rigoureux,
Que vous paroissez lents à mes rapides vœux (1)!
Je m'agite, je cours, languissante, abattue;
La force m'abandonne, et le repos me tue.
Phénice ne vient point? Ah! que cette longueur
D'un présage funeste épouvante mon cœur!
Phénice n'aura pas de réponse à me rendre.
Titus, l'ingrat Titus n'a point voulu l'entendre:
Il fuit, il se dérobe à ma juste fureur.

SCÈNE II

BÉRÉNICE, PHÉNICE

BÉRÉNICE

Chère Phénice, hé bien! as-tu vu l'Empereur?
Qu'a-t-il dit? Viendra-t-il?

PHÉNICE

Oui, je l'ai vu, Madame,
Et j'ai peint à ses yeux le trouble de votre âme.
J'ai vu couler des pleurs qu'il vouloit retenir.

BÉRÉNICE

Vient-il?

PHÉNICE

N'en doutez point, Madame, il va venir.
Mais voulez-vous paroître en ce désordre extrême?
Remettez-vous, Madame, et rentrez en vous-même.
Laissez-moi relever ces voiles détachés,
Et ces cheveux épars dont (2) vos yeux sont cachés.
Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage.

(1) « Je me souviens, dit Voltaire, d'avoir vu autrefois une tragédie de *Saint Jean Baptiste*, supposée antérieure à *Bérénice*, dans laquelle on avait inséré toute cette tirade pour faire croire que Racine l'avait volée. » L'anecdote montre bien contre quelles critiques sournoises et féroces Racine doit lutter; la cabale de *Phèdre* devait le décourager pour toujours.

(2) Le complément du verbe passif pouvait au XVIIe siècle se construire avec *de* au lieu de *par*. De là l'emploi de *dont*.

BÉRÉNICE

Laisse, laisse, Phénice, il verra son ouvrage.
Et que m'importe, hélas ! de ces vains ornements (1) ?
Si ma foi, si mes pleurs, si mes gémissements,
Mais que dis-je, mes pleurs ? si ma perte certaine,
Si ma mort toute prête enfin ne le ramène,
Dis-moi, que produiront tes secours superflus,
Et tout ce faible éclat qui ne le touche plus ?

PHÉNICE

Pourquoi lui faites-vous cet injuste reproche ?
J'entends du bruit, Madame, et l'Empereur s'approche.
Venez, fuyez la foule, et rentrons promptement.
Vous l'entretiendrez seul dans votre appartement.

SCÈNE III (2)

TITUS, PAULIN, *suite*

TITUS

De la Reine, Paulin, flattez l'inquiétude.
Je vais la voir. Je veux un peu de solitude.
Que l'on me laisse.

PAULIN

O ciel ! que je crains ce combat !
Grands Dieux, sauvez sa gloire et l'honneur de l'État.
Voyons la Reine.

SCÈNE IV

TITUS, *seul*

Hé bien ! Titus, que viens-tu faire ?
Bérénice t'attend. Où viens-tu, téméraire ?
Tes adieux sont-ils prêts ? T'es-tu bien consulté ?
Ton cœur te promet-il assez de cruauté ?
Car enfin au combat qui pour toi se prépare
C'est peu d'être constant, il faut être barbare.
Soutiendrai-je ces yeux dont la douce langueur

(1) *Importer de* était une construction assez fréquente au XVIIe siècle. L'abbé d'Olivet a blâmé ce vers ; mais la construction se rencontre encore chez Montesquieu.

(2) Les théoriciens du XVIIe siècle ont reproché à Racine d'avoir ici comme à la scène III de l'acte III laissé un instant la scène vide. La *liaison des scènes* faisait partie des *règles* que l'on multipliait à plaisir. Ces exigences nous semblent aujourd'hui sans raison.

Sait si bien découvrir les chemins de mon cœur?
Quand je verrai ces yeux armés de tous les charmes,
Attachés sur les miens, m'accabler de leurs larmes,
Me souviendrai-je alors de mon triste devoir?
Pourrai-je dire enfin : « Je ne veux plus vous voir »?
Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime.
Et pourquoi le percer? Qui l'ordonne? Moi-même.
Car enfin Rome a-t-elle expliqué ses souhaits?
L'entendons-nous crier autour de ce palais?
Vois-je l'État penchant au bord du précipice?
Ne le puis-je sauver que par ce sacrifice?
Tout se tait; et moi seul, trop prompt à me troubler
J'avance des malheurs que je puis reculer.
Et qui sait si, sensible aux vertus de la Reine,
Rome ne voudra point l'avouer pour Romaine?
Rome peut par son choix justifier le mien.
Non, non, encore un coup, ne précipitons rien.
Que Rome avec ses lois mette dans la balance
Tant de pleurs, tant d'amour, tant de persévérance :
Rome sera pour nous... Titus, ouvre les yeux!
Quel air respires-tu? N'es-tu pas dans ces lieux
Où la haine des rois, avec le lait sucée,
Par crainte ou par amour ne peut être effacée?
Rome jugea ta reine en condamnant ses rois (1).
N'as-tu pas en naissant entendu cette voix?
Et n'as-tu pas encore ouï (2) la renommée
T'annoncer ton devoir jusque dans ton armée?
Et lorsque Bérénice arriva sur tes pas,
Ce que Rome en jugeoit, ne l'entendis-tu pas?
Faut-il donc tant de fois te le faire redire?
Ah! lâche, fais l'amour (3), et renonce à l'Empire :
Au bout de l'univers va, cours te confiner,
Et fais place à des cœurs plus dignes de régner.
Sont-ce là ces projets de grandeur et de gloire
Qui devoient dans les cœurs consacrer ma mémoire?
Depuis huit jours je règne : et jusques à ce jour,
Qu'ai-je fait pour l'honneur? J'ai tout fait pour l'amour.
D'un temps si précieux quel compte puis-je rendre?

(1) Allusion à la révolution qui chassa, à l'époque légendaire de l'histoire romaine, Tarquin le Superbe.
(2) Le verbe *ouïr* était encore, à tous ses temps, d'usage assez fréquent.
(3) L'expression était alors d'usage courant dans le langage sentimental.

Où sont ces heureux jours que je faisois attendre?
Quels pleurs ai-je séchés? Dans quels yeux satisfaits
Ai-je déjà goûté le fruit de mes bienfaits?
L'univers a-t-il vu changer ses destinées?
Sais-je combien le ciel m'a compté de journées?
Et de ce peu de jours, si longtemps attendus,
Ah! malheureux, combien j'en ai déjà perdus (1)!
  Ne tardons plus : faisons ce que l'honneur exige;
Rompons le seul lien....

SCÈNE V

BÉRÉNICE, TITUS

BÉRÉNICE, *en sortant*

Non, laissez-moi, vous dis-je.
En vain tous vos conseils me retiennent ici :
Il faut que je le voie. Ah, Seigneur! vous voici.
Hé bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne?
Il faut nous séparer; et c'est lui qui l'ordonne.

TITUS

N'accablez point, Madame, un prince malheureux.
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
Un trouble assez cruel m'agite et me dévore,
Sans que des pleurs si chers me déchirent encore.
Rappelez bien plutôt ce cœur, qui tant de fois
M'a fait de mon devoir reconnoitre la voix.
Il en est temps. Forcez votre amour à se taire;
Et d'un œil que la gloire et la raison éclaire (2)
Contemplez mon devoir dans toute sa rigueur.
Vous-même contre vous fortifiez mon cœur :
Aidez-moi, s'il se peut, à vaincre ma foiblesse,
A retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse;
Ou si nous ne pouvons commander à nos pleurs,
Que la gloire du moins soutienne nos douleurs,
Et que tout l'univers reconnoisse sans peine
Les pleurs d'un empereur et les pleurs d'une reine,
Car enfin, ma princesse, il faut nous séparer.

(1) Racine ici se souvient assurément de la vie de Titus racontée par Suétone. Un soir, à la fin du souper, se souvenant qu'il n'avait accordé aucune grâce, il dit à ceux qui l'entouraient : « Mes amis, j'ai perdu ma journée. »

(2) Un verbe avec plusieurs sujets pouvait au XVII[e] siècle ne s'accorder qu'avec le dernier; c'est un latinisme.

BÉRÉNICE

Ah! cruel, est-il temps de me le déclarer?
Qu'avez-vous fait? Hélas! je me suis crue aimée!
Au plaisir de vous voir mon âme accoutumée
Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos lois,
Quand je vous l'avouai pour la première fois?
A quel excès d'amour m'avez-vous amenée!
Que ne me disiez-vous : « Princesse infortunée,
Où vas-tu t'engager, et quel est ton espoir?
Ne donne point un cœur qu'on ne peut recevoir. »
Ne l'avez-vous reçu, cruel, que pour le rendre,
Quand de vos seules mains ce cœur voudroit dépendre (1)?
Tout l'Empire a vingt fois conspiré contre nous.
Il étoit temps encor : que ne me quittiez-vous?
Mille raisons alors consoloient ma misère :
Je pouvois de ma mort accuser votre père,
Le peuple, le sénat, tout l'empire romain,
Tout l'univers, plutôt qu'une si chère main.
Leur haine, dès longtemps contre moi déclarée,
M'avoit à mon malheur dès longtemps préparée.
Je n'aurois pas, Seigneur, reçu ce coup cruel
Dans le temps que (2) j'espère un bonheur immortel;
Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il désire;
Lorsque Rome se tait, quand votre père expire,
Lorsque tout l'univers fléchit à vos genoux,
Enfin quand je n'ai plus à redouter que vous.

TITUS

Et c'est moi seul aussi qui pouvois me détruire (3).
Je pouvois vivre alors et me laisser séduire.
Mon cœur se gardoit bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvoit un jour nous désunir.
Je voulois qu'à mes vœux rien ne fût invincible;
Je n'examinois rien, j'espérois l'impossible.
Que sais-je? j'espérois de mourir à vos yeux,
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
Les obstacles sembloient renouveler ma flamme.
Tout l'Empire parloit; mais la gloire, Madame,
Ne s'étoit point encor fait entendre à mon cœur
Du ton dont elle parle au cœur d'un empereur.

(1) C'est-à-dire : *quand mon cœur ne ferait dépendre son sort que de vous.*
(2) Nous avons déjà signalé *que* pour *où*, usuel au XVIIᵉ siècle.
(3) Entendons : *tandis qu'aujourd'hui c'est l'intérêt de Rome qui m'y oblige, mon devoir d'Empereur.*

Je sais tous les tourments où (1) ce dessein me livre ;
Je sens bien que sans vous je ne saurois plus vivre,
Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner ;
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner (2).

BÉRÉNICE

Hé bien! régnez, cruel; contentez votre gloire :
Je ne dispute plus. J'attendois, pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille serments
D'un amour qui devoit unir tous nos moments,
Cette bouche, à mes yeux s'avouant infidèle,
M'ordonnât elle-même une absence éternelle.
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.
Je n'écoute plus rien ; et pour jamais, adieu.
Pour jamais! Ah! Seigneur, songez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime?
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous?
Que le jour recommence, et que le jour finisse,
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus?
Mais quelle est mon erreur, et que de soins perdus!
L'ingrat, de mon départ consolé par avance,
Daignera-t-il compter les jours de mon absence?
Ces jours si longs pour moi lui sembleront trop courts.

TITUS

Je n'aurai pas, Madame, à compter tant de jours.
J'espère que bientôt la triste renommée
Vous fera confesser que vous étiez aimée.
Vous verrez que Titus n'a pu sans expirer....

BÉRÉNICE

Ah! Seigneur, s'il est vrai, pourquoi nous séparer?
Je ne vous parle point d'un heureux hyménée :
Rome à ne vous plus voir m'a-t-elle condamnée?
Pourquoi m'enviez-vous (3) l'air que vous respirez?

TITUS

Hélas! vous pouvez tout, Madame. Demeurez :
Je n'y résiste point ; mais je sens ma foiblesse :

(1) *Où* = *auxquels* ; emploi souvent signalé.

(2) Remarquer la coupe irrégulière du vers et la force qu'elle donne à la pensée :

Mais il ne s'agit plus de vivre, — il faut régner.

(3) *Envier* a souvent au XVII[e] siècle le sens de *refuser*, sens étymologique (latin *invidere*).

Il faudra vous combattre et vous craindre sans cesse,
Et sans cesse veiller à retenir mes pas
Que vers vous à toute heure entraînent vos appas.
Que dis-je? En ce moment mon cœur hors de lui-même
S'oublie, et se souvient seulement qu'il vous aime.

BÉRÉNICE

Hé bien, Seigneur, hé bien ! qu'en peut-il arriver?
Voyez-vous les Romains prêts à se soulever ?

TITUS

Et qui sait de quel œil ils prendront cette injure?
S'ils parlent, si les cris succèdent au murmure,
Faudra-t-il par le sang justifier mon choix ?
S'ils se taisent, Madame, et me vendent leurs lois,
A quoi m'exposez-vous ? Par quelle complaisance
Faudra-t-il quelque jour payer leur patience?
Que n'oseront-ils point alors me demander?
Maintiendrai-je des lois que je ne puis garder?

BÉRÉNICE

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice.

TITUS

Je les compte pour rien ? Ah ciel ! quelle injustice!

BÉRÉNICE

Quoi ? pour d'injustes lois que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins vous-même vous plonger ?
Rome a ses droits, Seigneur : n'avez-vous pas les vôtres ?
Ses intérêts sont-il plus sacrés que les nôtres ?
Dites, parlez.

TITUS

Hélas ! que vous me déchirez !

BÉRÉNICE

Vous êtes empereur, Seigneur, et vous pleurez (1) !

TITUS

Oui, Madame, il est vrai, je pleure, je soupire,
Je frémis. Mais enfin, quand j'acceptai l'Empire,
Rome me fit jurer de maintenir ses droits (2) :
Il les faut maintenir. Déjà plus d'une fois
Rome a de mes pareils exercé (3) la constance.
Ah ! si vous remontiez jusques à sa naissance,
Vous les verriez toujours à ses ordres soumis.

(1) Il y a là très certainement une allusion à la réponse de Mlle Mancini, nièce de Mazarin, à Louis XIV : « Vous m'aimez, vous êtes roi, et je pars. »
(2) Ceci n'est vrai qu'au point de vue moral. Les empereurs ne prêtaient aucun serment et avaient, sans restriction, tous les droits.
(3) *Exercé = mis à l'épreuve.*

L'un, jaloux de sa foi, va chez les ennemis
Chercher, avec la mort, la peine toute prête (1) ;
D'un fils victorieux l'autre proscrit la tête (2) ;
L'autre, avec des yeux secs et presque indifférents,
Voit mourir ses deux fils, par son ordre expirants (3).
Malheureux ! mais toujours la patrie et la gloire
Ont parmi les Romains remporté la victoire (4).
Je sais qu'en vous quittant le malheureux Titus
Passe (5) l'austérité de toutes leurs vertus ;
Qu'elle n'approche point de cet effort insigne.
Mais, Madame, après tout, me croyez-vous indigne
De laisser un exemple à la postérité,
Qui sans de grands efforts ne puisse être imité ?

BÉRÉNICE

Non, je crois tout facile à votre barbarie.
Je vous crois digne, ingrat, de m'arracher la vie.
De tous vos sentiments mon cœur est éclairci.
Je ne vous parle plus de me laisser ici.
Qui ? moi ? j'aurois voulu, honteuse et méprisée,
D'un peuple qui me hait soutenir la risée ?
J'ai voulu vous pousser jusques à ce refus.
C'en est fait, et bientôt vous ne me craindrez plus.
N'attendez pas ici que j'éclate en injures,
Que j'atteste le ciel, ennemi des parjures.
Non, si le ciel encore est touché de mes pleurs,
Je le prie en mourant d'oublier mes douleurs.
Si je forme des vœux contre votre injustice,
Si devant que (6) mourir la triste Bérénice
Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur,
Je ne le cherche, ingrat, qu'au fond de votre cœur,
Je sais que tant d'amour n'en peut être effacée ;

(1) Régulus qui fut envoyé à Rome en ambassadeur après avoir été fait prisonnier par les Carthaginois. Il avait promis de revenir à Carthage si sa mission échouait, et revint en effet.

(2) Manlius Torquatus avait décrété la mort contre ceux qui combattraient sans sa permission. Il fit décapiter son fils vainqueur d'un Latin qui l'avait défié.

(3) Les deux fils de Brutus, condamnés pour avoir conspiré en faveur des Tarquins.

(4) Souvenir d'un vers de Virgile : « L'amour de la patrie, et le désir sans bornes de la gloire l'emporteront. »

(5) *Passe* = *dépasse*. Nous avons souvent signalé ces verbes qui ont au XVIIe siècle sous la forme simple le sens que nous réservons aux composés (*tenir* = *obtenir*, *trancher* = *retrancher*, etc.).

(6) *Devant que* commençait à vieillir.

Que ma douleur présente, et ma bonté passée,
Mon sang, qu'en ce palais je veux même verser,
Sont autant d'ennemis que je vais vous laisser ;
Et sans me repentir de ma persévérance,
Je me remets sur eux de toute ma vengeance.
Adieu.

SCÈNE VI

TITUS, PAULIN

PAULIN

Dans quel dessein vient-elle de sortir,
Seigneur ? Est-elle enfin disposée à partir?

TITUS

Paulin, je suis perdu, je n'y pourrai survivre.
La Reine veut mourir. Allons, il faut la suivre.
Courons à son secours.

PAULIN

Hé quoi ? n'avez vous pas
Ordonné dès tantôt (1) qu'on observe ses pas ?
Ses femmes à toute heure autour d'elle empressées,
Sauront la détourner de ces tristes pensées.
Non, non, ne craignez rien. Voilà les plus grands coups,
Seigneur : continuez, la victoire est à vous.
Je sais que sans pitié vous n'avez pu l'entendre ;
Moi-même en la voyant je n'ai pu m'en défendre.
Mais regardez plus loin : songez, en ce malheur,
Quelle gloire va suivre un moment de douleur,
Quels applaudissements l'univers vous prépare,
Quel rang dans l'avenir.

TITUS

Non, je suis un barbare.
Moi-même je me hais. Néron, tant détesté,
N'a point à cet excès poussé sa cruauté.
Je ne souffrirai point que Bérénice expire,
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

PAULIN

Quoi, Seigneur ?

TITUS

Je ne sais, Paulin, ce que je dis ;
L'excès de la douleur accable mes esprits (2).

(1) *Tantôt = tout à l'heure.* Sens usuel au XVII[e] siècle.
(2) *Les esprits* étaient pour les médecins du XVII[e] siècle des parties très fluides de l'organisme qui l'animaient tout entier.

PAULIN

Ne troublez point le cours de votre renommée :
Déjà de vos adieux la nouvelle est semée.
Rome, qui gémissoit, triomphe avec raison ;
Tous les temples ouverts fument (1) en votre nom;
Et le peuple élevant vos vertus jusqu'aux nues
Va partout de lauriers couronner vos statues.

TITUS

Ah, Rome! Ah, Bérénice! Ah, prince malheureux!
Pourquoi suis-je empereur ? Pourquoi suis-je amoureux?

SCÈNE VII

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE

ANTIOCHUS

Qu'avez-vous fait, Seigneur? L'aimable Bérénice
Va peut-être expirer dans les bras de Phénice.
Elle n'entend ni pleurs, ni conseils, ni raison;
Elle implore à grands cris le fer et le poison.
Vous seul vous lui pouvez arracher cette envie.
On vous nomme, et ce nom la rappelle à la vie.
Ses yeux, toujours tournés vers votre appartement,
Semblent vous demander de moment en moment.
Je n'y puis résister : ce spectacle me tue.
Que tardez-vous? allez vous montrer à sa vue.
Sauvez tant de vertus, de grâces, de beauté,
Ou renoncez, Seigneur, à toute humanité.
Dites un mot.

TITUS

Hélas! quel mot puis-je lui dire?
Moi-même en ce moment sais-je si je respire?

SCÈNE VIII

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE, RUTILE

RUTILE

Seigneur, tous les tribuns, les consuls (2), le sénat

(1) De la fumée de l'encens et des feux des sacrifices.

(2) Les tribuns du peuple et les consuls. Les empereurs avaient conservé ces magistratures, mais elles n'étaient plus que des titres honorifiques qu'ils gardaient souvent pour eux-mêmes. Historiquement les consuls étaient, cette année-là, Vespasien qui venait de mourir et son fils Titus.

Viennent vous demander au nom de tout l'État.
Un grand peuple les suit, qui, plein d'impatience,
Dans votre appartement attend votre présence.

TITUS

Je vous entends, grands Dieux. Vous voulez rassurer
Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer.

PAULIN

Venez, Seigneur, passons dans la chambre prochaine :
Allons voir le sénat.

ANTIOCHUS

Ah! courez chez la Reine.

PAULIN

Quoi? vous pourriez, Seigneur, par cette indignité
De l'Empire à vos pieds fouler la majesté?
Rome...

TITUS

Il suffit, Paulin, nous allons les entendre.
Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.
Voyez la Reine. Allez. J'espère à mon retour
Qu'elle ne pourra plus douter mon amour (1).

(1) Racine a supprimé une scène qui se trouvait dans la première édition et terminait l'acte IV.

ANT. Arsace, que dis-tu de toute ma conduite?
Rien ne pouvoit tantôt s'opposer à ma fuite.
Bérénice et Titus offensoient mes regards :
Je partois pour jamais. Voilà comme je pars :
Je rentre, et dans les pleurs je retrouve la Reine.
J'oublie en même temps ma vengeance et sa haine;
Je m'attendris aux pleurs qu'un rival fait couler;
Moi-même à son secours je le viens appeler;
Et si sa diligence eût secondé mon zèle,
J'allois, victorieux, le conduire auprès d'elle.
Malheureux que je suis! avec quelle chaleur
J'ai travaillé sans cesse à mon propre malheur!
C'en est trop. De Titus porte-lui les promesses,
Arsace. Je rougis de toutes mes foiblesses.
Désespéré, confus, à moi-même odieux,
Laisse-moi : je me veux cacher même à tes yeux. (1671)

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

ARSACE, *seul*

Où pourrai-je trouver ce prince trop fidèle?
Ciel, conduisez mes pas, et secondez mon zèle,
Faites qu'en ce moment je lui puisse annoncer
Un bonheur où (1) peut-être il n'ose plus penser.

SCÈNE II

ANTIOCHUS, ARSACE

ARSACE

Ah ! quel heureux destin en ces lieux vous renvoie,
Seigneur?

ANTIOCHUS

Si mon retour t'apporte quelque joie,
Arsace, rends-en grâce à mon seul désespoir.

ARSACE

La Reine part, Seigneur.

ANTIOCHUS

Elle part?

ARSACE

Dès ce soir.
Ses ordres sont donnés. Elle s'est offensée
Que Titus à ses pleurs l'ait si longtemps laissée.
Un généreux dépit succède à sa fureur :
Bérénice renonce à Rome, à l'Empereur,
Et même veut partir avant que Rome instruite
Puisse voir son désordre et jouir de sa fuite.
Elle écrit à César.

ANTIOCHUS

O ciel ! qui l'auroit cru?
Et Titus?

ARSACE

A ses yeux Titus n'a point paru.
Le peuple avec transport l'arrête et l'environne,

(1) *Où = auquel.* Emploi souvent signalé et usuel au XVIIe siècle.

Applaudissant aux noms que le sénat lui donne (1);
Et ces noms, ces respects, ces applaudissements
Deviennent pour Titus autant d'engagements,
Qui le liant, Seigneur, d'une honorable chaîne,
Malgré tous ses soupirs et les pleurs de la Reine,
Fixent dans son devoir ses vœux irrésolus.
C'en est fait; et peut-être il ne la verra plus.

ANTIOCHUS

Que de sujets d'espoir. Arsace, je l'avoue!
Mais d'un (2) soin si cruel la fortune me joue,
J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis,
Que j'écoute en tremblant tout ce que tu me dis;
Et mon cœur, prévenu d'une crainte importune,
Croit même, en espérant, irriter la fortune.
Mais que vois-je? Titus porte vers nous ses pas.
Que veut-il?

SCÈNE III

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE

TITUS, *en entrant*

Demeurez : qu'on ne me suive pas (3).
Enfin, Prince, je viens dégager ma promesse.
Bérénice m'occupe et m'afflige sans cesse.
Je viens, le cœur percé de vos pleurs et des siens,
Calmer des déplaisirs (4) moins cruels que les miens.
Venez, Prince, venez. Je veux bien que vous-même
Pour la dernière fois vous voyez (5) si je l'aime,

SCÈNE IV

ANTIOCHUS, ARSACE

ANTIOCHUS

Hé bien! voilà l'espoir que tu m'avois rendu;
Et tu vois le triomple où j'étois attendu (6).

(1) Ces noms (*père de la patrie*, etc.) étaient des flatteries envers tous les empereurs.

(2) *D'un = avec un*. Cet emploi de *de* est fréquent au XVIIe siècle.

(3) Il s'adresse à sa suite.

(4) Nous avons signalé le sens très fort que *déplaisir* avait au XVIIe siècle : *douleur profonde*.

(5) Cet indicatif est l'orthographe des éditions du XVIIe siècle. Les règles qui décident de l'emploi du subjonctif étaient à cette date mal fixées ou parfois différentes des règles actuelles.

(6) *Auquel j'étais attendu*, c'est-à-dire *réservé*.

Bérénice partoit justement irritée!
Pour ne la plus revoir, Titus l'avoit quittée!
Qu'ai-je donc fait, grands Dieux? Quel cours infortuné
À ma funeste vie aviez-vous destiné?
Tous mes moments ne sont qu'un éternel passage
De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage.
Et je respire encor? Bérénice! Titus!
Dieux cruels! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.

SCÈNE V

TITUS, BÉRÉNICE, PHÉNICE

BÉRÉNICE

Non, je n'écoute rien. Me voilà résolue :
Je veux partir. Pourquoi vous montrer à ma vue?
Pourquoi venir encore aigrir mon désespoir ?
N'êtes-vous pas content? Je ne veux plus vous voir.

TITUS

Mais, de grâce, écoutez.

BÉRÉNICE

Il n'est plus temps.

TITUS

Madame,
Un mot.

BÉRÉNICE

Non.

TITUS

Dans quel trouble elle jette mon âme!
Ma princesse, d'où vient ce changement soudain?

BÉRÉNICE

C'en est fait. Vous voulez que je parte demain;
Et moi, j'ai résolu de partir tout à l'heure;
Et je pars.

TITUS

Demeurez.

BÉRÉNICE

Ingrat, que je demeure!
Et pourquoi? Pour entendre un peuple injurieux
Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux?
Ne l'entendez-vous pas, cette cruelle joie,
Tandis que dans les pleurs moi seule je me noie?
Quel crime, quelle offense a pu les animer (1)?
Hélas! et qu'ai-je fait que de vous trop aimer?

(1) *Animer* = *exciter*, *irriter*. Sens étymologique fréquent au XVIIe siècle.

TITUS

Écoutez-vous, Madame, une foule insensée?

BÉRÉNICE

Je ne vois rien ici dont je ne sois blessée.
Tout cet appartement préparé par vos soins,
Ces lieux, de mon amour si longtemps les témoins,
Qui sembloient pour jamais me répondre du vôtre,
Ces festons, où nos noms enlacés l'un dans l'autre (1)
A mes tristes regards viennent partout s'offrir,
Sont autant d'imposteurs que je ne puis souffrir.
Allons, Phénice!

TITUS

O ciel! Que vous êtes injuste!

BÉRÉNICE

Retournez, retournez vers ce sénat auguste
Qui vient vous applaudir de votre cruauté.
Hé bien! avec plaisir l'avez-vous écouté?
Êtes-vous pleinement content de votre gloire?
Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire (2)?
Mais ce n'est pas assez expier vos amours :
Avez-vous bien promis de me haïr toujours?

TITUS

Non, je n'ai rien promis. Moi, que je vous haïsse!
Que je puisse jamais oublier Bérénice!
Ah Dieux! dans quel moment son injuste rigueur
De ce cruel soupçon vient affliger mon cœur!
Connoissez-moi, Madame, et depuis cinq années
Comptez tous les moments et toutes les journées
Où, par plus de transports et par plus de soupirs
Je vous ai de mon cœur exprimé les desirs :
Ce jour surpasse tout. Jamais, je le confesse,
Vous ne fûtes aimée avec tant de tendresse;
Et jamais...

BÉRÉNICE

Vous m'aimez, vous me le soutenez;
Et cependant je pars, et vous me l'ordonnez!
Quoi? dans mon désespoir trouvez-vous tant de charmes?
Craignez-vous que mes yeux versent trop peu de larmes?

(1) Racine transporte ici à Rome quelques-unes des galanteries des architectes français (Voir par exemple, à Chenonceaux, les initiales de Diane de Poitiers et de François Ier).

(2) Selon Louis Racine les contemporains de Racine faisaient l'application de ces vers aux séparations de Louis XIV et de ses maîtresses.

Que me sert de ce cœur l'inutile retour?
Ah, cruel ! par pitié, montrez-moi moins d'amour.
Ne me rappelez point une trop chère idée (1),
Et laissez-moi du moins partir persuadée
Que déjà de votre âme exilée en secret,
J'abandonne un ingrat qui me perd sans regret.

(Il lit une lettre)

Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire (2).
Voilà de votre amour tout ce que je désire.
Lisez, ingrat, lisez et me laissez sortir.

TITUS

Vous ne sortirez point : je n'y puis consentir.
Quoi? ce départ n'est donc qu'un cruel stratagème?
Vous cherchez à mourir? et de tout ce que j'aime
Il ne restera plus qu'un triste souvenir!
Qu'on cherche Antiochus : qu'on le fasse venir.

(Bérénice se laisse tomber sur un siège)

SCÈNE VI

TITUS, BÉRÉNICE.

TITUS

Madame, il faut vous faire un aveu véritable.
Lorsque j'envisageai le moment redoutable
Où, pressé par les lois d'un austère devoir,
Il falloit pour jamais renoncer à vous voir;
Quand de ce triste adieu je prévis les approches,
Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,
Je préparai mon âme à toutes les douleurs
Que peut faire sentir le plus grand des malheurs;
Mais quoi que je craignisse, il faut que je le die (3),
Je n'en avois prévu que la moindre partie.

(1) *Idée* a ici son sens étymologique d'*image, représentation,* sens fréquent au XVIIe siècle.

(2) Titus vient d'arracher à Bérénice un billet qu'elle tenait à la main. D'après Louis Racine, Titus à la première représentation lisait ce billet tout haut. Mais un mauvais plaisant s'écria qu'il lisait *le testament de Bérénice* et Racine supprima le testament. L'abbé de Villars nous apprend, dans sa critique de *Britannicus*, ce que contenait le billet : « Elle se résout à mourir désespérée, et l'annonce à son ingrat par un poulet funèbre... Elle fait à Titus un legs pieux de ses cendres, et pourvu qu'elles soient avec les cendres de son amant elle est consolée. »

(3) Cette forme de subjonctif était alors couramment usitée, même en prose.

Je croyois ma vertu moins prête à succomber
Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.
J'ai vu devant mes yeux Rome entière assemblée;
Le sénat m'a parlé ; mais mon âme accablée
Écoutoit sans entendre, et ne leur a laissé
Pour prix de leurs transports qu'un silence glacé.
Rome de votre sort est encore incertaine.
Moi-même à tous moments je me souviens à peine
Si je suis empereur ou si je suis Romain.
Je suis venu vers vous sans savoir mon dessein :
Mon amour m'entraînoit; et je venois peut-être
Pour me chercher moi-même, et pour me reconnaître.
Qu'ai-je trouvé? Je vois la mort peinte en vos yeux;
Je vois, pour la chercher, que vous quittez ces lieux.
C'en est trop. Ma douleur, à cette triste vue,
A son dernier excès est enfin parvenue.
Je ressens tous les maux que je puis ressentir ;
Mais je vois le chemin par où j'en puis sortir.
  Ne vous attendez point que las de tant d'alarmes,
Par un heureux hymen je tarisse vos larmes.
En quelque extrémité que vous m'ayez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me suit :
Sans cesse elle présente à mon âme étonnée (1)
L'Empire incompatible avec votre hyménée,
Me dit qu'après l'éclat et les pas (2) que j'ai faits,
Je dois vous épouser encor moins que jamais.
  Oui, Madame ; et je dois moins encore vous dire
Que je suis prêt pour vous d'abandonner l'Empire (3),
De vous suivre, et d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite :
Vous verriez à regret marcher à votre suite
Un indigne empereur, sans empire, sans cour,
Vil spectacle aux humains des faiblesses d'amour.
  Pour sortir des tourments dont mon âme est la proie,
Il est, vous le savez, une plus noble voie.

(1) *Etonnée* au sens étymologique constant au XVIIe siècle : *frappé de stupeur*.
(2) *Pas* pour *démarches* est une métaphore alors fréquente.
(3) C'était la résolution à laquelle le Tite de Corneille s'arrêtait un instant :

Eh bien ! Madame, il faut renoncer à ce titre...
Allons dans vos Etats...

Je me suis vu, Madame, enseigner ce chemin
Et par plus d'un héros et par plus d'un Romain :
Lorsque trop de malheurs ont lassé leur constance,
Ils ont tous expliqué cette persévérance
Dont le sort s'attachoit à les persécuter,
Comme un ordre secret de n'y plus résister.
Si vos pleurs plus longtemps viennent frapper ma vue,
Si toujours à mourir je vous vois résolue,
S'il faut qu'à tous moments je tremble pour vos jours,
Si vous ne me jurez d'en respecter le cours,
Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre :
En l'état où je suis, je puis tout entreprendre,
Et je ne réponds pas que ma main à vos yeux
N'ensanglante à la fin nos funestes adieux.

BÉRÉNICE

Hélas!

TITUS

Non, il n'est rien dont je ne sois capable.
Vous voilà de mes jours maintenant responsable.
Songez-y bien, Madame ; et si je vous suis cher...

SCÈNE VII

TITUS, BÉRÉNICE, ANTIOCHUS

TITUS

Venez, Prince, venez, je vous ai fait chercher.
Soyez ici témoin de toute ma foiblesse ;
Voyez si c'est aimer avec peu de tendresse :
Jugez-nous.

ANTIOCHUS

Je crois tout : je vous connois tous deux.
Mais connoissez vous-même un prince malheureux.
Vous m'avez honoré, Seigneur, de votre estime ;
Et moi, je puis ici vous le jurer sans crime,
A vos plus chers amis j'ai disputé ce rang (1) :
Je l'ai disputé même aux dépens de mon sang (2).
Vous m'avez, malgré moi, confié l'un et l'autre,
La Reine son amour, et vous, Seigneur, le vôtre.

(1) *Ce rang (que me donnait votre estime).* L'expression n'est pas très claire, mais de pareilles tournures étaient tolérées au XVII[e] siècle., beaucoup plus aisément qu'aujourd'hui.

(2) Allusion à l'assaut de Jérusalem où Titus faillit périr.

La Reine, qui m'entend, peut me désavouer :
Elle m'a vu toujours ardent à vous louer,
Répondre par mes soins à votre confidence (1).
Vous croyez m'en devoir quelque reconnoissance;
Mais le pourriez-vous croire en ce moment fatal,
Qu'un ami si fidèle étoit votre rival?

TITUS

Mon rival!

ANTIOCHUS

Il est temps que je vous éclaircisse.
Oui, Seigneur, j'ai toujours adoré Bérénice.
Pour ne la plus aimer j'ai cent fois combattu :
Je n'ai pu l'oublier; au moins je me suis tu.
De votre changement la flatteuse (2) apparence
M'avoit rendu tantôt quelque foible espérance :
Les larmes de la Reine ont éteint cet espoir.
Ses yeux, baignés de pleurs, demandoient à vous voir.
Je suis venu, Seigneur, vous appeler moi-même ;
Vous êtes revenu. Vous aimez, on vous aime;
Vous vous êtes rendu : je n'en ai point douté.
Pour la dernière fois je me suis consulté;
J'ai fait de mon courage une épreuve dernière;
Je viens de rappeler ma raison toute entière :
Jamais je ne me suis senti plus amoureux.
Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds :
Ce n'est qu'en expirant que je puis les détruire;
J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous instruire.
Oui, Madame, vers vous j'ai rappelé ses pas.
Mes soins ont réussi, je ne m'en repens pas.
Puisse le ciel verser sur toutes vos années
Mille prospérités l'une à l'autre enchaînées!
Ou s'il vous garde encore un reste de courroux,
Je conjure les Dieux d'épuiser tous les coups,
Qui pourraient menacer une si belle vie,
Sur ces jours malheureux que je vous sacrifie.

BÉRÉNICE, *se levant*

Arrêtez, arrêtez. Princes trop généreux,
En quelle extrémité me jetez-vous tous deux!
Soit que je vous regarde, ou (3) que je l'envisage,

(1) *Confidence* et *confiance* (qui ont la même étymologie) sont constamment confondus au XVIIe siècle.
(2) *Flatteuse* pour mon amour.
(3) *Soit... ou* au lieu de *soit... soit* sont d'emploi constant au XVIIe siècle.

Partout du désespoir je rencontre l'image.
Je ne vois que des pleurs, et je n'entends parler
Que de trouble, d'horreurs, de sang prêt à couler.
(A Titus)
Mon cœur vous est connu, Seigneur, et je puis dire
Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'Empire.
La grandeur des Romains, la pourpre des Césars
N'a point (1), vous le savez, attiré mes regards.
J'aimois, Seigneur, j'aimois : je voulois être aimée.
Ce jour (2), je l'avoûrai, je me suis alarmée :
J'ai cru que votre amour alloit finir son cours.
Je connois mon erreur, et vous m'aimez toujours.
Votre cœur s'est troublé, j'ai vu couler vos larmes.
Bérénice, Seigneur, ne vaut point tant d'alarmes,
Ni que par votre amour l'univers malheureux,
Dans le temps que Titus attire tous ses vœux
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voie en un moment enlever ses délices (3).
Je crois, depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour,
Vous avoir assuré d'un véritable amour.
Ce n'est pas tout : je veux, en ce moment funeste,
Par un dernier effort couronner tout le reste
Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus.
Adieu, Seigneur, régnez : je ne vous verrai plus.
(A Antiochus)
Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même
Que je ne consens pas de (4) quitter ce que j'aime,
Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.
Vivez, et faites-vous un effort généreux.
Sur Titus et sur moi réglez votre conduite.
Je l'aime, je le fuis : Titus m'aime, il me quitte (5).
Portez loin de mes yeux vos soupirs et vos fers.
Adieu : servons tous trois d'exemple à l'univers
De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse (6)

(1) Cet accord du verbe avec le dernier de plusieurs sujets est un latinisme assez fréquent au XVIIe siècle.
(2) *Ce jour = aujourd'hui.*
(3) C'est l'expression de Suétone : « Titus, l'amour et les délices du genre humain. »
(4) *Consentir de* est aussi fréquent à cette date que *consentir à.*
(5) Adaptation du mot de Suétone : « Il la renvoya malgré lui, malgré elle. »
(6) *Amour* à cette date pouvait être des deux genres. Le masculin commençait à l'emporter pour le singulier.

Dont il puisse garder l'histoire douloureuse
Tout est prêt. On m'attend. Ne suivez point mes pas.
(A Titus)
Pour la dernière fois, adieu, Seigneur.

ANTIOCHUS

Hélas !

FIN DE BÉRÉNICE

BAJAZET

TRAGÉDIE

1672

NOTICE SUR *BAJAZET*

Racine s'est excusé d'avoir choisi le sujet de *Bajazet*. On pensait, dans la deuxième moitié du XVIIe siècle, que nous devons porter aux héros tragiques un intérêt tout spirituel auquel la curiosité des yeux et la réalité de la vie quotidienne n'eussent point de part. « Les personnages tragiques doivent être regardés d'un autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les personnages que nous avons vus de si près. »

C'était un scrupule dont ne s'étaient guère embarrassés la demi-douzaine d'auteurs qui, de 1637 à 1656, avaient fait jouer des *Soliman, Roxelane, Tamerlan,* ou *Osman*. Mais on était devenu plus chatouilleux sur la question des règles et sur les scrupules du bon goût. Racine s'avisa de cette excuse que l'aventure était récente, mais qu'elle s'était passée fort loin, et que des turqueries étaient aussi éloignées de nous que les malheurs d'Iphigénie ou les cruautés de Néron. L'excuse fut d'ailleurs agréée et les doctes s'en contentèrent.

On se rattrapa sur l'exactitude historique. L'aventure sanglante de Bajazet avait déjà été contée par Segrais dans une nouvelle qui parut en 1656. Racine n'en parle pas et il n'est pas sûr qu'il l'ait connue. Ce drame de sérail lui fut conté, nous dit-il, par M. de Nantouillet qui le tenait du comte de Cézy, ambassadeur à Constantinople. Pour le reste Racine s'enquit diligemment de l'histoire et des mœurs dans l'*Histoire de l'état présent de l'Empire ottoman,* de M. de Ricaut, ou auprès de M. de la Haye qui avait remplacé M. de Cézy à Constantinople. Ces précautions ne satisfirent ni Mme de Sévigné, ni

Segrais, ni le *Mercure galant*. Ils jugèrent que ces Turcs n'étaient point Turcs et n'étaient dignes que d'un paravent. « Les mœurs des Turcs y sont mal observées ; ils ne font point tant de façons pour se marier. » Corneille seul connaissait le secret des peintures fidèles ; chez lui « le Romain parle comme un Romain, le Grec comme un Grec, l'Indien comme un Indien et l'Espagnol comme un Esgagnol ». Il y aurait fort à redire sur les Indiens et les Grecs ou même les Romains de Corneille, mais Segrais et Mme de Sévigné ne calomniaient guère la Sultane, le visir et le prince ottoman de Racine. Racine s'est soucié de l'exactitude des détails. Il n'a pas plus songé à l'exactitude des mœurs qu'on n'avait cure de celle des costumes ou du décor. Dans le sérail, parmi les eunuques et les muets, il a pensé qu'il convenait de peindre les passions éternelles et non les formes passagères et vaines par où les siècles et les climats les déguisent sans les altérer. Acomat est ambitieux comme l'est Agrippine, ou comme l'avait été Mazarin. Bajazet et Atalide ont du « sang ottoman » tout juste ce qu'il en faut pour connaître les usages et les générosités des âmes bien nées, et si Roxane est féroce, elle ne l'est pas plus qu'une Hermione ou qu'une Athalie.

Les romantiques mettront à la mode d'autres « orientales ». La tragédie classique ne pouvait ni les approuver ni même les concevoir. Il suffisait aux spectacteurs de Racine, comme à lui-même, d'admirer ou d'atteindre une belle passion où se trahissent les « mouvements » profonds de l'âme humaine. *Bajazet* est une tragédie d'amour comme l'avait été *Andromaque* et *Bérénice* et comme le sera *Phèdre*. Les spectateurs l'applaudirent avec transport. Mme de Sévigné dut convenir que la pièce allait aux nues : « M. de Tallard dit qu'elle est autant au-dessus de celles de Corneille que celles de Corneille sont au-dessus de celles de Boyer ; voilà ce qui s'appelle bien louer ; il ne faut point tenir les vérités cachées. Nous en jurerons par nos yeux et nos oreilles.

Du bruit de *Bajazet* mon âme importunée

fait que je veux aller à la comédie. »

Elle y alla, mais pour chicaner et se reprendre. Elle se mit d'accord avec tous ceux, depuis Pradon et Mme Deshoulières jusqu'à Segrais ou Saint-Evremond, qui restaient fidèles à l'idéal de Corneille. Belles passions, pensaient-ils, mais de cervelles point, de ces cervelles qui font, chez Corneille, les destins héroïques et la sublimité des grandes âmes. Et ces « grandes tueries » sont sans excuse quand elles ne sont la rançon que des fureurs de l'amour. « Il y a des endroits froids et faibles, écrit Mme de Sévigné, et jamais Racine n'ira plus loin qu'*Alexandre* et qu'*Andromaque*. *Bajazet* est au-dessous, au sentiment de bien des gens, et au mien, si j'ose me citer. Racine fait des comédies pour la Champmeslé : ce n'est pas pour les siècles à venir. Si jamais il n'est plus jeune, et qu'il cesse d'être amoureux, ce ne sera plus la même chose. Vive donc notre vieil ami Corneille ! » Ces critiques eurent leur portée. Racine avait voulu, après *Andromaque*, prouver que ce serait la même chose, même si l'amour n'emplissait pas ses tragédies ; il avait écrit *Britannicus*. Après *Bérénice* et *Bajazet*, il écrivit *Mithridate*.

SECONDE PRÉFACE

SULTAN Amurat, ou Sultan Morat, empereur des Turcs, celui qui prit Babylone en 1638, a eu quatre frères. Le premier, c'est à savoir Osman, fut empereur avant lui, et régna environ trois ans, au bout desquels les janissaires lui ôtèrent l'Empire et la vie. Le second se nomma Orcan. Amurat, dès les premiers jours de son règne, le fit étrangler. Le troisième étoit Bajazet, prince de grande espérance ; et c'est lui qui est le héros de ma tragédie. Amurat, ou par politique, ou par amitié, l'avoit épargné jusqu'au siège de Babylone. Après la prise de cette ville, le Sultan victorieux envoya un ordre à Constantinople pour le faire mourir. Ce qui fut conduit et exécuté à peu près de la manière que je le représente. Amurat avoit encore un frère, qui fut depuis le Sultan Ibrahim, et que ce même Amurat négligea comme un prince stupide, qui ne lui donnoit point d'ombrage. Sultan Mahomet, qui règne aujourd'hui, est le fils de cet Ibrahim, et par conséquent neveu de Bajazet.

Les particularités de la mort de Bajazet ne sont encore dans aucune histoire imprimée. M. le comte de Cézy étoit ambassadeur à Constantinople lorsque cette aventure tragique arriva dans le Serrail. Il fut instruit des amours de Bajazet et des jalousies de la Sultane. Il vit même plusieurs fois Bajazet, à qui on permettoit de se promener quelquefois à la pointe du Serrail, sur le canal de la mer Noire. M. le comte de Cézy disoit que c'étoit un prince de bonne mine. Il a écrit depuis les circonstances de sa mort. Et il y a encore plusieurs personnes de qualité qui se souviennent de lui en avoir entendu faire le récit lorsqu'il fut de retour en France.

Quelques lecteurs pourront s'étonner qu'on ait osé mettre sur la scène une histoire si récente. Mais je n'ai rien vu dans les règles du poëme dramatique qui dût me détourner de mon entreprise. A la vérité, je ne conseillerois pas à un auteur de prendre pour sujet d'une tragédie une action aussi moderne que celle-ci, si elle s'étoit passée dans le pays où il

veut faire représenter sa tragédie, ni de mettre des héros sur le théâtre, qui auroient été connus de la plupart des spectateurs. Les personnages tragiques doivent être regardés d'un autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les personnages que nous avons vus de si près. On peut dire que le respect qne l'on a pour les héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous : *major e longinquo reverentia.* L'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des temps. Car le peuple ne met guère de différence entre ce qui est, si j'ose ainsi parler, à mille ans de lui, et ce qui en est à mille lieues. C'est ce qui fait, par exemple, que les personnages turcs, quelque modernes qu'ils soient, ont de la dignité sur notre théâtre. On les regarde de bonne heure comme anciens. Ce sont des mœurs et des coutumes toutes différentes. Nous avons si peu de commerce avec les princes et les autres personnes qui vivent dans le Serrail, que nous les considérons, pour ainsi dire, comme des gens qui vivent dans un autre siècle que le nôtre.

C'étoit à peu près de cette manière que les Persans étoient anciennement considérés des Athéniens. Aussi le poëte Eschyle ne fit point de difficulté d'introduire dans une tragédie la mère de Xerxès, qui étoit peut-être encore vivante, et de faire représenter sur le théâtre d'Athènes la désolation de la cour de Perse après la déroute de ce prince. Cependant ce même Eschyle s'étoit trouvé en personne à la bataille de Salamine, où Xerxès avoit été vaincu. Et il s'étoit trouvé encore à la défaite des lieutenants de Darius, père de Xerxès. dans la plaine de Marathon. Car Eschyle étoit homme de guerre, et il étoit frère de ce fameux Cynégire dont il est tant parlé dans l'antiquité, et qui mourut si courageusement en attaquant un des vaisseaux du roi de Perse (1).

(1) Racine a supprimé un morceau qui terminait d'abord cette seconde *Préface.*

« Je me suis attaché à bien exprimer dans ma tragédie ce que nous savons des mœurs et des maximes des Turcs. Quelques gens ont dit que mes héroïnes étoient trop savantes en amour et trop délicates pour des femmes nées parmi des peuples qui passent ici pour barbares. Mais sans parler de tout ce qu'on lit dans les relations des voyageurs, il me semble qu'il suffit de dire que la scène est dans le Serrail. En effet, y a-t-il une cour au monde où la jalousie et l'amour doivent être si bien connues que dans un lieu où tant de rivales sont enfermées ensemble, et où toutes ces femmes n'ont point d'autre étude, dans une éternelle oisiveté, que d'apprendre à plaire et à se faire aimer ? Les hommes vraisemblablement n'y aiment pas avec la même délicatesse. Aussi ai-je pris soin de mettre une grande différence entre la passion de Bajazet et

les tendresses de ses amantes. Il garde au milieu de son amour la férocité de la nation. Et si l'on trouve étrange qu'il consente plutôt de mourir que d'abandonner ce qu'il aime et d'épouser ce qu'il n'aime pas, il ne faut que lire l'histoire des Turcs. On verra partout le mépris qu'ils font de la vie. On verra en plusieurs endroits à quel excès ils portent les passions, et ce que la simple amitié est capable de leur faire faire. Témoin un des fils de Soliman, qui se tua lui-même sur le corps de son frère aîné, qu'il aimoit tendrement, et que l'on avoit fait mourir pour lui assurer l'Empire. »

PERSONNAGES

BAJAZET, frère du Sultan Amurat.
ROXANE, Sultane, favorite du Sultan Amurat.
ATALIDE, fille du sang ottoman (1).
ACOMAT, grand visir.
OSMIN, confident du grand visir.
ZATIME, esclave de la Sultane.
ZAIRE, Esclave d'Atalide.

La scène est à Constantinople, autrement dite Bysance, dans le Serrail (2) du Grand Seigneur.

(1) C'est-à-dire ici *fille de sang royal, du sang de l'émir Othman* ou *Osman* de qui descend la dynastie turque.
(2) Orthographe habituelle du mot au XVII[e] siècle.

BAJAZET

TRAGÉDIE

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

ACOMAT, OSMIN

ACOMAT

Viens, suis-moi. La Sultane en ce lieu se doit rendre.
Je pourrai cependant te parler et t'entendre.

OSMIN

Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on dans ces lieux (1),
Dont l'accès étoit même interdit à nos yeux?
Jadis une mort prompte eût suivi cette audace.

ACOMAT

Quand tu seras instruit de tout ce qui se passe,
Mon entrée en ces lieux ne te surprendra plus.
Mais laissons, cher Osmin, les discours superflus.
Que ton retour tardoit à mon impatience!
Et que d'un œil content je te vois dans Bysance (2)!
Instruis-moi des secrets que peut t'avoir appris
Un voyage si long pour moi seul entrepris.
De ce qu'ont vu tes yeux parle en témoin sincère :
Songe que du récit, Osmin, que tu vas faire
Dépendent les destins de l'empire ottoman.
Qu'as-tu vu dans l'armée, et que fait le Sultan?

OSMIN

Babylone (3), Seigneur, à son prince fidèle,
Voyoit sans s'étonner notre armée autour d'elle;
Les Persans rassemblés marchoient à son secours,

(1) Dans le sérail.
(2) *Byzance* est l'ancien nom de Constantinople. De même Racine appelle *Thrace* la Turquie, pour donner à sa pièce cette sorte de recul qu'exigeait la critique du XVIIe siècle.
(3) *Babylone* c'est Bagdad. Voir la note précédente.

Et du camp d'Amurat s'approchoient tous les jours.
Lui-même, fatigué d'un long siège inutile,
Sembloit vouloir laisser Babylone tranquille,
Et sans renouveler ses assauts impuissants,
Résolu de combattre, attendoit les Persans.
Mais comme vous savez, malgré ma diligence,
Un long chemin sépare et le camp et Bysance:
Mille obstacles divers m'ont même traversé (1),
Et je puis ignorer tout ce qui s'est passé.

ACOMAT

Que faisoient cependant nos braves janissaires?
Rendent-ils au Sultan des hommages sincères?
Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu?
Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu?

OSMIN

Amurat est content, si nous le voulons croire,
Et sembloit se promettre une heureuse victoire.
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir :
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'est en vain que forçant ses soupçons ordinaires,
Il se rend accessible à tous les janissaires (2) :
Il se souvient toujours que son inimitié
Voulut de ce grand corps retrancher la moitié,
Lorsque pour affermir sa puissance nouvelle,
Il vouloit, disoit-il, sortir de leur tutelle.
Moi-même j'ai souvent entendu leurs discours;
Comme il les craint sans cesse, ils le craignent toujours,
Ses caresses (3) n'ont point effacé cette injure.
Votre absence est pour eux un sujet de murmure.
Ils regrettent le temps, à leur grand cœur si doux,
Lorsque assurés de vaincre ils combattoient sous vous.

ACOMAT

Quoi? tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encor leur valeur et vit dans leur pensée?
Crois-tu qu'ils me suivroient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnoîtroient la voix de leur visir?

OSMIN

Le succès (4) du combat réglera leur conduite :

(1) *Traverser* avec le sens de *venir à la traverse, faire obstacle* est usuel au XVIIe siècle.
(2) C'est-à-dire *triomphant de ses soupçons.... il laisse approcher de lui...*
(3) *Caresses* (comme *caresser, cajoler)* au sens métaphorique d'*avances, amabilités* est usuel au XVIIe siècle.
(4) *Succès* au sens étymologique, usuel au XVIIe siècle, d'*issue*.

Il faut voir du Sultan la victoire ou la fuite.
Quoique à regret, Seigneur, ils marchent sous ses lois,
Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits :
Ils ne trahiront point l'honneur de tant d'années.
Mais enfin le succès dépend des destinées.
Si l'heureux Amurat, secondant leur grand cœur,
Aux champs de Babylone est déclaré vainqueur,
Vous les verrez soumis rapporter dans Bysance
L'exemple d'une aveugle et basse obéissance.
Mais si dans le combat le destin plus puissant
Marque de quelque affront son empire naissant,
S'il fuit, ne doutez point que fiers (1) de sa disgrâce,
A la haine bientôt ils ne joignent l'audace,
Et n'expliquent, Seigneur, la perte du combat
Comme un arrêt du ciel qui réprouve Amurat.
Cependant, s'il en faut croire la renommée,
Il a depuis trois mois fait partir de l'armée
Un esclave chargé de quelque ordre secret.
Tout le camp interdit trembloit pour Bajazet :
On craignoit qu'Amurat par un ordre sévère
N'envoyât demander la tête de son frère.

ACOMAT

Tel étoit son dessein. Cet esclave est venu :
Il a montré son ordre, et n'a rien obtenu.

OSMIN

Quoi, Seigneur? le Sultan reverra son visage,
Sans que de vos respects il lui porte ce gage?

ACOMAT

Cet esclave n'est plus. Un ordre, cher Osmin,
L'a fait précipiter dans le fond de l'Euxin.

OSMIN

Mais le Sultan, surpris d'une trop longue absence,
En cherchera bientôt la cause et la vengeance (2).
Que lui répondrez-vous ?

ACOMAT

Peut-être avant ce temps
Je saurai l'occuper de soins plus importants.
Je sais bien qu'Amurat a juré ma ruine ;
Je sais à son retour l'accueil qu'il me destine.

(1) *Fiers* a ici son sens étymologique, usuel au XVIIe siècle de *farouche*. *De sa disgrâce* = *par sa disgrâce*. Cet emploi de *de* est alors fréquent.
(2) C'est une alliance de mots : *en cherchera la cause* (qui est un assassinat) *et cherchera à venger cette cause, cet assassinat.*

Tu vois, pour m'arracher du cœur de ses soldats,
Qu'il va chercher sans moi les sièges, les combats :
Il commande l'armée ; et moi, dans une ville,
Il me laisse exercer un pouvoir inutile.
Quel emploi, quel séjour, Osmin, pour un visir !
Mais j'ai plus dignement employé ce loisir :
J'ai su lui préparer des craintes et des veilles,
Et le bruit en ira bientôt à ses oreilles.

OSMIN

Quoi donc ? qu'avez-vous fait ?

ACOMAT

J'espère qu'aujourd'hui
Bajazet se déclare, et Roxane avec lui.

OSMIN

Quoi ? Roxane, Seigneur, qu'Amurat a choisie
Entre tant de beautés dont l'Europe et l'Asie
Dépeuplent leurs États et remplissent sa cour ?
Car on dit qu'elle seule a fixé son amour.
Et même il a voulu que l'heureuse Roxane,
Avant qu'elle eût un fils, prît le nom de sultane (1).

ACOMAT

Il a fait plus pour elle, Osmin : il a voulu
Qu'elle eût dans (2) son absence un pouvoir absolu.
Tu sais de nos sultans les rigueurs ordinaires :
Le frère rarement laisse jouir ses frères
De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang
Qui les a de trop près approchés de son rang (3).
L'imbécile Ibrahim, sans craindre sa naissance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance.
Indigne également de vivre et de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.
L'autre, trop redoutable, et trop digne d'envie,
Voit sans cesse Amurat armé contre sa vie.
Car enfin Bajazet dédaigna de tout temps
La molle oisiveté des enfants des sultans.
Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance,
Et même en fit sous moi la noble expérience.
Toi-même tu l'as vu courir dans les combats,
Emportant après lui tous les cœurs des soldats,

(1) Allusion exacte à un usage du harem royal de Turquie.
(2) *Dans* pour *pendant* est fréquent au XVIIe siècle.
(3. Ces « rigueurs » avaient commencé avant la domination turque, dès l'empire byzantin.

Et goûter, tout sanglant, le plaisir et la gloire
Que donne aux jeunes cœurs la première victoire.
Mais, malgré ses soupçons, le cruel Amurat,
Avant qu'un fils naissant eût rassuré l'État,
N'osoit sacrifier ce frère à sa vengeance,
Ni du sang ottoman (1) proscrire l'espérance.
Ainsi donc pour un temps Amurat désarmé
Laissa dans le Serrail Bajazet enfermé.
Il partit, et voulut que fidèle à sa haine,
Et des jours de son frère arbitre souveraine,
Roxane, au moindre bruit, et sans autres raisons,
Le fît sacrifier à ses moindres soupçons.
Pour moi, demeuré seul, une juste colère
Tourna bientôt mes vœux du côté de son frère.
J'entretins la Sultane, et cachant mon dessein,
Lui montrai d'Amurat le retour incertain,
Les murmures du camp, la fortune des armes.
Je plaignis Bajazet ; je lui vantai ses charmes,
Qui par un soin jaloux dans l'ombre retenus,
Si voisins de ses yeux, leur étoient inconnus.
Que te dirai-je enfin ? la Sultane éperdue
N'eut plus d'autres desirs que celui de sa vue.

OSMIN

Mais pouvoient-ils tromper tant de jaloux regards
Qui semblent mettre entre eux d'invincibles remparts ?

ACOMAT

Peut-être il te souvient qu'un récit peu fidèle
De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.
La Sultane, à ce bruit feignant de s'effrayer,
Par des cris douloureux eut soin de l'appuyer.
Sur la foi de ses pleurs ses esclaves tremblèrent ;
De l'heureux Bajazet les gardes se troublèrent ;
Et les dons achevant d'ébranler leur devoir,
Leurs captifs dans ce trouble osèrent s'entrevoir.
Roxane vit le prince. Elle ne put lui taire
L'ordre dont elle seule étoit dépositaire.
Bajazet est aimable. Il vit que son salut
Dépendoit de lui plaire, et bientôt il lui plut.
Tout conspiroit pour lui. Ses soins, sa complaisance,
Ce secret découvert, et cette intelligence,

(1) Nous avons signalé ce sens étymologique de *ottoman = descendant du sultan Othman*, le premier sultan de la dynastie.

Soupirs d'autant plus doux qu'il les falloit celer,
L'embarras irritant de ne s'oser parler,
Même témérité, périls, craintes communes,
Lièrent pour jamais leurs cœurs et leurs fortunes,
Ceux mêmes dont les yeux les devoient éclairer (1),
Sortis de leur devoir, n'osèrent y rentrer.

OSMIN

Quoi? Roxane d'abord (2) leur découvrant son âme.
Osa-t-elle à leurs yeux faire éclater sa flamme?

ACOMAT

Ils l'ignorent encore; et jusques à ce jour,
Atalide a prêté son nom à cet amour.
Du père d'Amurat Atalide est la nièce;
Et même avec ses fils partageant sa tendresse,
Elle a vu son enfance élevée avec eux.
Du prince en apparence elle reçoit les vœux :
Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxane,
Et veut bien sous son nom qu'il aime la Sultane.
Cependant, cher Osmin, pour s'appuyer de moi (3),
L'un et l'autre ont promis Atalide à ma foi.

OSMIN

Quoi? vous l'aimez, Seigneur?

ACOMAT

Voudrois-tu qu'à mon âge
Je fisse de l'amour le vil apprentissage?
Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue et les ans
Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudents?
C'est par d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue :
J'aime en elle le sang dont elle est descendue.
Par elle Bajazet, en m'approchant de lui,
Me va contre lui-même assurer un appui.
Un visir aux sultans fait toujours quelque ombrage.
A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage.
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins (4) ne nous laissent vieillir.
Bajazet aujourd'hui m'honore et me caresse (5);
Ses périls tous les jours réveillent sa tendresse.

(1) *Eclairer = surveiller.* Ce sens (fréquent au XVIe siècle) commençait à vieillir, mais était encore dans l'usage.

(2) *D'abord = dès l'abord, tout d'abord.* Sens fréquent au XVIIe siècle.

(3) *S'appuyer de moi = s'assurer de mon appui.*

(4) *Chagrin = humeur chagrine, humeur noire.* Sens fréquent au XVIIe siècle.

(5) Voir plus haut la note sur *caresse.*

Ce même Bajazet, sur le trône affermi,
Méconnoîtra peut-être un inutile ami.
Et moi, si mon devoir, si ma foi ne l'arrête,
S'il ose quelque jour me demander ma tête...
Je ne m'explique point, Osmin ; mais je prétends
Que du moins il faudra la demander longtemps.
Je sais rendre aux sultans de fidèles services ;
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du scrupule insensé
De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé (1).
  Voilà donc de ces lieux ce qui m'ouvre l'entrée,
Et comme enfin Roxane à mes yeux s'est montrée.
Invisible d'abord elle entendoit ma voix,
Et craignoit du Serrail les rigoureuses lois.
Mais enfin bannissant cette importune crainte,
Qui dans nos entretiens jetoit trop de contrainte,
Elle-même a choisi cet endroit écarté,
Où nos cœurs à nos yeux parlent en liberté.
Par un chemin obscur une esclaveme guide,
Et... Mais on vient. C'est elle et sa chère Atalide.
Demeure ; et s'il le faut, sois prêt à confirmer
Le récit important dont je vais l'informer.

SCENE II

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAIRE, ACOMAT, OSMIN

ACOMAT

La vérité s'accorde avec la renommée,
Madame. Osmin a vu le Sultan et l'armée.
Le superbe Amurat est toujours inquiet ;
Et toujours tous les cœurs penchent vers Bajazet :
D'une commune voix ils l'appellent au trône.
Cependant les Persans marchoient vers Babylone,
Et bientôt les deux camps aux pieds de son rempart
Devoient de la bataille éprouver le hasard.
Ce combat doit, dit-on, fixer nos destinées ;
Et même, si d'Osmin je compte les journées,
Le ciel en a déjà réglé l'événement,

(1) Racine a emprunté cette idée au livre de Ricaut qu'il signale dans sa *Préface:* l. I, ch. 3 ; *Les Turcs enseignent l'obéissance que l'on doit à l'empereur, plutôt comme un principe de religion que d'Etat.* Le sultan est le « chef des croyants ».

Et le Sultan triomphe ou fuit en ce moment (1).
Déclarons-nous, Madame, et rompons le silence.
Fermons-lui dès ce jour les portes de Bysance ;
Et sans nous informer s'il triomphe ou s'il fuit,
Croyez-moi, hâtons-nous d'en prévenir le bruit.
S'il fuit, que craignez-vous? S'il triomphe, au contraire,
Le conseil (2) le plus prompt est le plus salutaire.
Vous voudrez, mais trop tard, soustraire à son pouvoir
Un peuple dans ses murs prêt à le recevoir.
Pour moi, j'ai su déjà par mes brigues secrètes
Gagner de notre loi les sacrés interprètes (3) :
Je sais combien crédule en sa dévotion
Le peuple suit le frein de la religion.
Souffrez que Bajazet voie enfin la lumière :
Des murs de ce palais ouvrez-lui la barrière.
Déployez en son nom cet étendard fatal,
Des extrêmes périls l'ordinaire signal (4).
Les peuples, prévenus de ce nom favorable,
Savent que sa vertu le rend seule coupable.
D'ailleurs un bruit confus, par mes soins confirmé,
Fait croire heureusement à ce peuple alarmé
Qu'Amurat le dédaigne, et veut loin de Bysance
Transporter désormais son trône et sa présence.
Déclarons le péril dont son frère est pressé (5) ;
Montrons l'ordre cruel qui vous fut adressé.
Surtout qu'il se déclare et se montre lui-même,
Et fasse voir ce front digne du diadème.

ROXANE

Il suffit. Je tiendrai tout ce que j'ai promis.
Allez, brave Acomat, assembler vos amis.
De tous leurs sentiments venez me rendre compte ;
Je vous rendrai moi-même une réponse prompte.
Je verrai Bajazet. Je ne puis dire rien,
Sans savoir si son cœur s'accorde avec le mien.
Allez, et revenez.

(1) Remarquer la coupe ternaire du vers :

Et le sultan — triomphe ou fuit — en ce moment.

Il y a au moins une vingtaine d'exemples analogues chez Racine. Les règles strictes et monotones de Boileau n'ont été observées par aucun des grands poètes classiques.

(2) *Conseil* = *résolution*. Sens étymologique fréquent au XVIIe siècle.

(3) Le mufti et les ulémas. Détail emprunté à Ricaut.

(4) L'étendard de Mahomet qui portait l'inscription : « l'aide est de Dieu ».

(5) *Presser* pour *opprimer (oppresser)* est d'usage fréquent au XVIIe siècle.

SCÈNE III

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAIRE

ROXANE

Enfin, belle Atalide,
Il faut de nos destins que Bajazet décide.
Pour la dernière fois je le vais consulter.
Je vais savoir s'il m'aime.

ATALIDE

Est-il temps d'en douter,
Madame? Hâtez-vous d'achever votre ouvrage.
Vous avez du Visir entendu le langage.
Bajazet vous est cher. Savez- vous si demain
Sa liberté, ses jours seront en votre main?
Peut-être en ce moment Amurat en furie
S'approche pour trancher une si belle vie.
Et pourquoi de son cœur doutez-vous aujourd'hui?

ROXANE

Mais m'en répondez-vous, vous qui parlez pour lui?

ATALIDE

Quoi, Madame? les soins qu'il a pris pour vous plaire,
Ce que vous avez fait, ce que vous pouvez faire,
Ses périls, ses respects, et surtout vos appas,
Tout cela de son cœur ne vous répond-il pas?
Croyez que vos bontés vivent dans sa mémoire.

ROXANE

Hélas! pour mon repos que ne le puis-je croire?
Pourquoi faut-il au moins que pour me consoler
L'ingrat ne parle pas comme on le fait parler?
Vingt fois, sur vos discours pleine de confiance,
Du trouble de son cœur jouissant par avance,
Moi-même j'ai voulu m'assurer de sa foi,
Et l'ai fait en secret amener devant moi.
Peut-être trop d'amour me rend trop difficile;
Mais sans vous fatiguer d'un récit inutile,
Je ne retrouvois point ce trouble, cette ardeur
Que m'avoit tant promis un discours trop flatteur.
Enfin si je lui donne et la vie et l'Empire,
Ces gages incertains ne me peuvent suffire.

ATALIDE

Quoi donc? à son amour qu'allez-vous proposer?

ROXANE

S'il m'aime, dès ce jour il me doit épouser.

ATALIDE

Vous épouser! O ciel! que prétendez-vous faire?

ROXANE

Je sais que des sultans l'usage m'est contraire :
Je sais qu'ils se sont fait une superbe (1) loi
De ne point à l'hymen assujettir leur foi.
Parmi tant de beautés qui briguent leur tendresse,
Ils daignent quelquefois choisir une maîtresse;
Mais toujours inquiète avec tous ses appas,
Esclave elle reçoit son maître dans ses bras;
Et sans sortir du joug où (2) leur loi la condamne,
Il faut qu'un fils naissant la déclare sultane (3).
Amurat plus ardent, et seul jusqu'à ce jour,
A voulu que l'on dût ce titre à son amour.
J'en reçus la puissance aussi bien que le titre,
Et des jours de son frère il me laissa l'arbitre.
Mais ce même Amurat ne me promit jamais
Que l'hymen dût un jour couronner ses bienfaits;
Et moi, qui n'aspirois qu'à cette seule gloire,
De ses autres bienfaits j'ai perdu la mémoire.
Toutefois que sert-il de me justifier?
Bajazet, il est vrai, m'a tout fait oublier.
Malgré tous ses malheurs plus heureux que son frère,
Il m'a plu, sans peut-être aspirer à me plaire.
Femmes, gardes, visir, pour lui j'ai tout séduit;
En un mot, vous voyez jusqu'où je l'ai conduit.
Grâces à (4) mon amour, je me suis bien servie
Du pouvoir qu'Amurat me donna sur sa vie.
Bajazet touche presque au trône des sultans :
Il ne faut plus qu'un pas. Mais c'est où je l'attends.
Malgré tout mon amour, si dans cette journée
Il ne m'attache à lui par un juste (5) hyménée,
S'il ose m'alléguer une odieuse loi;

(1) *Superbe = orgueilleuse.* C'est le sens étymologique.

(2) *Où = auquel.* Emploi usuel au XVIIe siècle.

(3) L'usage a persisté jusqu'à nos jours. Mais il n'est pas et n'était pas question d' « hymen » au sens chrétien du mot. Racine assimile ici arbitrairement « Byzance » à la France.

(4) *Grâces à* pour *grâce à* était un « gasconisme » assez usité à la fin du XVIIe siècle et qui tend à disparaître au XVIIIe.

(5) *Juste = légitime.* C'est un latinisme *(justæ nuptiæ, justes noces).*

Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait tout pour moi :
Dès le même moment, sans songer si je l'aime,
Sans consulter enfin si je me perds moi-même,
J'abandonne l'ingrat, et le laisse rentrer
Dans l'état malheureux d'où je l'ai su tirer.
  Voilà sur quoi je veux que Bajazet prononce.
Sa perte ou son salut dépend de sa réponse.
Je ne vous presse point de vouloir aujourd'hui
Me prêter votre voix pour m'expliquer à lui :
Je veux que devant moi sa bouche et son visage
Me découvrent son cœur, sans me laisser d'ombrage;
Que lui-même, en secret amené dans ces lieux,
Sans être préparé se présente à mes yeux.
Adieu : vous saurez tout après cette entrevue.

SCÈNE IV

ATALIDE, ZAIRE

ATALIDE

Zaïre, c'en est fait, Atalide est perdue.

ZAIRE

Vous!

ATALIDE

Je prévois déjà tout ce qu'il faut prévoir,
Mon unique espérance est dans mon désespoir (1).

ZAIRE

Mais, Madame, pourquoi?

ATALIDE

Si tu venois d'entendre
Quel funeste dessein Roxane vient de prendre,
Quelles conditions elle veut imposer!
Bajazet doit périr, dit-elle, ou l'épouser.
S'il se rend, que deviens-je en ce malheur extrême?
Et s'il ne se rend pas, que devient-il lui-même?

ZAIRE

Je conçois ce malheur ; mais à ne point mentir,
Votre amour dès longtemps a dû le pressentir.

ATALIDE

Ah! Zaïre, l'amour a-t-il tant de prudence?
Tout sembloit avec nous être d'intelligence :

(1) Corneille a dit dans le *Cid:*

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

Mais cette antithèse précieuse se retrouve chez presque tous les poètes galants du XVIIe siècle, sous une forme ou sous une autre.

Roxane, se livrant toute entière (1) à ma foi,
Du cœur de Bajazet se reposoit sur moi,
M'abandonnoit le soin de tout ce qui le touche ;
Le voyoit par mes yeux, lui parloit par ma bouche ;
Et je croyois toucher au bienheureux moment
Où j'allois par ses mains couronner mon amant.
Le ciel s'est déclaré contre mon artifice.
Et que falloit-il donc, Zaïre, que je fisse ?
A l'erreur de Roxane ai-je dû (2) m'opposer,
Et perdre mon amant pour la désabuser?
Avant que dans son cœur cette amour (3) fût formée,
J'aimois, et je pouvois m'assurer d'être aimée.
Dès nos plus jeunes ans, tu t'en souviens assez,
L'amour serra les nœuds par le sang commencés.
Élevée avec lui dans le sein de sa mère,
J'appris à distinguer Bajazet de son frère ;
Elle-même avec joie unit nos volontés.
Et quoique après sa mort l'un de l'autre écartés,
Conservant, sans nous voir, le désir de nous plaire,
Nous avons su toujours nous aimer et nous taire.
Roxane, qui depuis, loin de s'en défier,
A ses desseins secrets voulut m'associer,
Ne put voir sans amour ce héros trop aimable :
Elle courut lui tendre une main favorable.
Bajazet étonné rendit grâce à ses soins,
Lui rendit des respects : pouvoit-il faire moins ?
Mais qu'aisément l'amour croit tout ce qu'il souhaite !
De ses moindres respects Roxane satisfaite
Nous engagea tous deux par sa facilité
A la laisser jouir de sa crédulité.
Zaïre, il faut pourtant avouer ma faibloisse :
D'un mouvement jaloux je ne fus pas maîtresse.
Ma rivale, accablant mon amant de bienfaits,
Opposoit un empire à mes foibles attraits ;
Mille soins la rendoient présente à sa mémoire ;
Elle l'entretenoit de sa prochaine gloire.
Et moi, je ne puis rien. Mon cœur, pour tous discours,
N'avoit que des soupirs, qu'il répétoit toujours.
Le ciel seul sait combien j'en ai versé de larmes.

(1) La règle de *tout* était encore discutée et la pratique était très incertaine.
(2) *Ai-je dû* pour *aurais-je dû* est un latinisme fréquent au XVIIe siècle.
(3) *Amour* pouvait à cette date être des deux genres. Mais le masculin commençait, au singulier, à l'emporter.

Mais enfin Bajazet dissipa mes alarmes.
Je condamnai mes pleurs, et jusques (1) aujourd'hui
Je l'ai pressé de feindre, et j'ai parlé pour lui.
Hélas ! tout est fini. Roxane méprisée
Bientôt de son erreur sera désabusée.
Car enfin Bajazet ne sait point se cacher :
Je connois sa vertu prompte à s'effaroucher.
Il faut qu'à tous moments, tremblante et secourable,
Je donne à ses discours un sens plus favorable.
Bajazet va se perdre. Ah ! si, comme autrefois,
Ma rivale eût voulu lui parler par ma voix !
Au moins si j'avais pu préparer son visage !
Mais, Zaïre, je puis l'attendre à son passage :
D'un mot ou d'un regard je puis le secourir.
Qu'il l'épouse, en un mot, plutôt que de périr.
Si Roxane le veut, sans doute il faut qu'il meure.
Il se perdra, te dis-je. Atalide, demeure ;
Laisse, sans t'alarmer ton amant sur sa foi.
Penses-tu mériter qu'on se perde pour toi ?
Peut-être Bajazet, secondant ton envie,
Plus que tu ne voudras aura soin de sa vie.

ZAIRE

Ah ! dans quels soins, Madame, allez-vous vous plonger ?
Toujours avant le temps faut-il vous affliger ?
Vous n'en pouvez douter, Bajazet vous adore.
Suspendez ou cachez l'ennui (2) qui vous dévore.
N'allez point par vos pleurs déclarer vos amours.
La main qui l'a sauvé le sauvera toujours.
Pourvu qu'entretenue en son erreur fatale (3),
Roxane jusqu'au bout ignore sa rivale.
Venez en d'autres lieux enfermer vos regrets,
Et de leur entrevue attendre le succès (4).

ATALIDE

Hé bien ! Zaïre, allons. Et toi, si ta justice
De deux jeunes amants veut punir l'artifice,
O ciel, si notre amour est condamné de (5) toi,
Je suis la plus coupable : épuise tout sur moi.

(1) *Jusques aujourd'hui* est la construction logique *(jusqu'au jour d'hui)* et reste en usage jusqu'au XVIIIe siècle.
(2) On voit le sens très fort qu'*ennui* garde constamment au XVIIe siècle.
(3) *Fatale = voulue par le destin.* C'est le sens latin.
(4) *Succès = issue.* Sens étymologique déjà signalé.
(5) *De = par* avec un verbe passif est fréquent au XVIIe siècle.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

BAJAZET, ROXANE

ROXANE

Prince, l'heure fatale est enfin arrivée
Qu'à (1) votre liberté le ciel a réservée.
Rien ne me retient plus, et je puis dès ce jour
Accomplir le dessein qu'a formé mon amour.
Non que vous assurant d'un triomphe facile,
Je mette entre vos mains un empire tranquille;
Je fais ce que je puis, je vous l'avois promis :
J'arme votre valeur contre vos ennemis;
J'écarte de vos jours un péril manifeste;
Votre vertu (2), Seigneur, achèvera le reste.
Osmin a vu l'armée; elle penche pour vous;
Les chefs de notre loi conspirent avec nous;
Le visir Acomat vous répond de Bysance;
Et moi, vous le savez, je tiens sous ma puissance
Cette foule de chefs, d'esclaves, de muets (3),
Peuple que dans ses murs renferme ce palais,
Et dont à ma faveur les âmes asservies
M'ont vendu dès longtemps leur silence et leurs vies.
Commencez maintenant. C'est à vous de courir
Dans le champ glorieux que j'ai su vous ouvrir.
Vous n'entreprenez point une injuste carrière;
Vous repoussez, Seigneur, une main meurtrière :
L'exemple en est commun; et parmi les sultans,
Ce chemin à l'Empire a conduit de tous temps.
Mais pour mieux commencer, hâtons-nous l'un et l'autre
D'assurer à la fois mon bonheur et le vôtre.
Montrez à l'univers, en m'attachant à vous,
Que quand je vous servois, je servois mon époux;

(1) *A* = *pour*. Emploi fréquent au XVII[e] siècle.
(2) *Vertu* au sens du latin *virtus*, *courage*.
(3) Racine emprunte au livre de Ricaut ce détail sur les esclaves sourds et par conséquent muets.

Et par le nœud sacré d'un heureux hyménée
Justifiez la foi que je vous ai donnée.

BAJAZET

Ah! que proposez-vous, Madame?

ROXANE

Hé quoi, Seigneur?
Quel obstacle secret trouble notre bonheur?

BAJAZET

Madame, ignorez-vous que l'orgueil de l'Empire...
Que ne m'épargnez-vous la douleur de le dire?

ROXANE

Oui, je sais que depuis qu'un de vos empereurs,
Bajazet, d'un barbare éprouvant les fureurs,
Vit au char du vainqueur son épouse enchaînée,
Et par toute l'Asie à sa suite traînée,
De l'honneur ottoman ses successeurs jaloux
Ont daigné rarement prendre le nom d'époux (1).
Mais l'amour ne suit point ces lois imaginaires;
Et sans vous rapporter des exemples vulgaires,
Solyman (2) (vous savez qu'entre tous vos aïeux,
Dont l'univers a craint le bras victorieux,
Nul n'éleva si haut la grandeur ottomane),
Ce Solyman jeta les yeux sur Roxelane.
Malgré tout son orgueil, ce monarque si fier
A son trône, à son lit daigna l'associer,
Sans qu'elle eût d'autres droits au rang d'impératrice
Qu'un peu d'attraits peut-être, et beaucoup d'artifice.

BAJAZET

Il est vrai. Mais aussi voyez ce que je puis,
Ce qu'étoit Solyman, et le peu que je suis.
Solyman jouissoit d'une pleine puissance :
L'Égypte ramenée à son obéissance,
Rhodes, des Ottomans ce redoutable écueil
De tous ses défenseurs devenu le cercueil (3),
Du Danube asservi les rives désolées (4),
De l'empire persan les bornes reculées,

(1) Tamerlan, après avoir vaincu et fait périr Bajazet, traîna sa femme, qui était de la famille des empereurs de Constantinople, à sa suite. Racine doit ce détail à l'*Abrégé de l'histoire des Turcs* de du Verdier.

(2) Soliman Ier le Magnifique (1520-1566).

(3) Les chevaliers de Rhodes qui s'étaient fortifiés dans l'île et s'établirent après sa chute (1522) dans l'île de Malte.

(4) Allusion au siège de Vienne en 1529 et aux conquêtes en Hongrie, de 1521 à 1562.

Dans leurs climats brûlants les Africains domptés,
Faisoient taire les lois devant ses volontés.
Que suis-je? J'attends tout du peuple et de l'armée.
Mes malheurs font encor toute ma renommée.
Infortuné, proscrit, incertain de régner,
Dois-je irriter les cœurs au lieu de les gagner?
Témoins de nos plaisirs, plaindront-ils nos misères?
Croiront-ils mes périls et vos larmes sincères?
Songez, sans me flatter du sort de Solyman,
Au meurtre tout récent du malheureux Osman (1).
Dans leur rébellion, les chefs des janissaires,
Cherchant à colorer leurs desseins sanguinaires,
Se crurent à sa perte assez autorisés
Par le fatal hymen que vous me proposez.
Que vous dirai-je enfin? Maître de leur suffrage,
Peut-être avec le temps j'oserai davantage.
Ne précipitons rien, et daignez commencer
A me mettre en état de vous récompenser.

ROXANE

Je vous entends, Seigneur : je vois mon imprudence;
Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance.
Vous avez pressenti jusqu'au moindre danger
Où mon amour trop prompt vous alloit engager.
Pour vous, pour votre honneur, vous en craignez les suites,
Et je le crois, Seigneur, puisque vous me le dites.
Mais avez-vous prévu, si vous ne m'épousez,
Les périls plus certains où vous vous exposez?
Songez-vous que sans moi tout vous devient contraire?
Que c'est à moi surtout qu'il importe de plaire?
Songez-vous que je tiens les portes du Palais,
Que je puis vous l'ouvrir ou fermer pour jamais,
Que j'ai sur votre vie un empire suprême,
Que vous ne respirez qu'autant que je vous aime?
Et sans ce même amour, qu'offensent vos refus,
Songez-vous, en un mot, que vous ne seriez plus?

BAJAZET

Oui, je tiens tout de vous; et j'avois lieu de croire
Que c'étoit pour vous-même une assez grande gloire,

(1) Osman II avait donné le rang d'épouse légitime à la sultane Chaszeki qui s'était fait affranchir de l'esclavage. Puis il épousa simultanément trois autres femmes. Il fut étranglé par les janissaires en 1622. Racine a trouvé l'épisode dans l'histoire de Ricaut.

En voyant devant moi tout l'Empire à genoux,
De m'entendre avouer que je tiens tout de vous.
Je ne m'en défends point, ma bouche le confesse,
Et mon respect saura le confirmer sans cesse.
Je vous dois tout mon sang : ma vie est votre bien;
Mais enfin voulez-vous...

ROXANE

Non, je ne veux plus rien.
Ne m'importune plus de tes raisons forcées.
Je vois combien tes vœux sont loin de mes pensées.
Je ne te presse plus, ingrat, d'y consentir.
Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir.
Car enfin qui (1) m'arrête ? et quelle autre assurance
Demanderois-je encor de son indifférence (2) ?
L'ingrat est-il touché de mes empressements ?
L'amour même entre-t-il dans ses raisonnements ?
Ah! je vois tes desseins. Tu crois, quoi que je fasse,
Que mes propres périls t'assurent de ta grâce,
Qu'engagée avec toi par de si forts liens,
Je ne puis séparer tes intérêts des miens.
Mais je m'assure encore aux (3) bontés de ton frère :
Il m'aime, tu le sais; et malgré sa colère,
Dans ton perfide sang je puis tout expier,
Et ta mort suffira pour me justifier.
N'en doute point, j'y cours, et dès ce moment même.
Bajazet, écoutez : je sens que je vous aime.
Vous vous perdez. Gardez (4) de me laisser sortir.
Le chemin est encore ouvert au repentir.
Ne désespérez point une amante en furie.
S'il m'échappoit un mot, c'est fait de votre vie.

BAJAZET

Vous pouvez me l'ôter : elle est entre vos mains.
Peut-être que ma mort, utile à vos desseins,
De l'heureux Amurat obtenant votre grâce,
Vous rendra dans son cœur votre première place.

(1) *Qui* pour *qu'est-ce qui* est d'emploi usuel au XVIIe siècle.
(2) Racine s'est souvenu dans ces vers comme dans ce que dit plus haut Bajazet du dialogue d'Enée et Didon dans l'*Enéide*, au moment ou Enée veut quitter Didon.
(3) *S'assurer à* pour *s'assurer sur* est fréquent à cette date.
(4) *Gardez* pour *gardez-vous*. Un grand nombre de verbes avaient au XVIIe siècle, sous la forme neutre, le sens que nous réservons au réfléchi (*arrêter = s'arrêter, abîmer = s'abîmer*, etc...).

ROXANE

Dans son cœur? Ah! crois-tu, quand il le voudroit bien,
Que si je perds l'espoir de régner dans le tien,
D'une si douce erreur si longtemps possédée,
Je puisse désormais souffrir une autre idée,
Ni que je vive enfin, si je ne vis pour toi?
Je te donne, cruel, des armes contre moi,
Sans doute, et je devois retenir ma foiblesse :
Tu vas en triompher. Oui, je te le confesse,
J'affectois à tes yeux une fausse fierté.
De toi dépend ma joie et ma félicité.
De ma sanglante mort ta mort sera suivie.
Quel fruit de tant de soins que j'ai pris pour ta vie!
Tu soupires enfin, et sembles te troubler.
Achève, parle.

BAJAZET

O ciel! que ne puis-je parler?

ROXANE

Quoi donc? Que dites-vous? et que viens-je d'entendre?
Vous avez des secrets que je ne puis apprendre!
Quoi? de vos sentiments je ne puis m'éclaircir?

BAJAZET

Madame, encore un coup (1); c'est à vous de choisir.
Daignez m'ouvrir au trône un chemin légitime,
Ou bien, me voilà prêt : prenez votre victime.

ROXANE

Ah! c'en est trop enfin : tu seras satisfait.
Holà! gardes, qu'on vienne.

SCÈNE II

ROXANE, ACOMAT, BAJAZET

ROXANE

Acomat, c'en est fait.
Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire.
Du sultan Amurat je reconnois l'empire.
Sortez. Que le Serrail soit désormais fermé,
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

(1) *Encore un coup* était alors du style « noble ». L'expression est fréquente chez Corneille.

SCÈNE III

BAJAZET, ACOMAT

ACOMAT

Seigneur, qu'ai-je ententu? Quelle surprise extrême!
Qu'allez-vous devenir? Que deviens-je moi-même?
D'où naît ce changement? Qui dois-je en accuser?
O ciel!

BAJAZET

Il ne faut point ici vous abuser.
Roxane est offensée et court à la vengeance.
Un obstacle éternel rompt notre intelligence.
Visir, songez à vous, je vous en averti (1),
Et sans compter sur moi, prenez votre parti.

ACOMAT

Quoi?

BAJAZET

Vous et vos amis, cherchez quelque retraite.
Je sais dans quels périls mon amitié vous jette;
Et j'espérois un jour vous mieux récompenser.
Mais c'en est fait, vous dis-je, il n'y faut plus penser.

ACOMAT

Et quel est donc, Seigneur, cet obstacle invincible?
Tantôt dans le Serrail j'ai laissé tout paisible.
Quelle fureur saisit votre esprit et le sien?

BAJAZET

Elle veut, Acomat, que je l'épouse.

ACOMAT

Hé bien?
L'usage des sultans à ses vœux est contraire;
Mais cet usage enfin, est-ce une loi sévère,
Qu'aux dépens de vos jours vous deviez observer?
La plus sainte des lois, ah! c'est de vous sauver,
Et d'arracher, Seigneur, d'une mort manifeste
Le sang des Ottomans dont vous faites (2) le reste?

BAJAZET

Ce reste malheureux seroit trop acheté,
S'il faut le conserver par une lâcheté.

(1) Cette orthographe, conforme à l'étymologie, se rencontre encore à cette date même en prose.

(2) *Faire*, dit Vaugelas au XVII[e] siècle, est le verbe « le plus étendu de la langue ». On le substituait couramment à toutes sortes d'autres verbes: *faire combat*, *faire raillerie*, etc...

ACOMAT

Et pourquoi vous en faire une image si noire?
L'hymen de Solyman ternit-il sa mémoire?
Cependant Solyman n'étoit point menacé
Des périls évidents dont vous êtes pressé.

BAJAZET

Et ce sont ces périls et ce soin de ma vie
Qui d'un servile hymen feroient l'ignominie.
Solyman n'avoit point ce prétexte odieux.
Son esclave trouva grâce devant ses yeux (1) ;
Et sans subir le joug d'un hymen nécessaire,
Il lui fit de son cœur un présent volontaire.

ACOMAT

Mais vous aimez Roxane.

BAJAZET

Acomat, c'est assez :
Je me plains de mon sort moins que vous ne pensez.
La mort n'est point pour moi le comble des disgrâces;
J'osai tout jeune encor la chercher sur vos traces;
Et l'indigne prison où je suis renfermé
A la voir de plus près m'a même accoutumé.
Amurat à mes yeux l'a vingt fois présentée.
Elle finit le cours d'une vie agitée.
Hélas! si je la quitte avec quelque regret...
Pardonnez, Acomat, je plains avec sujet
Des cœurs dont les bontés trop mal récompensées
M'avoient pris pour l'objet de toutes leurs pensées.

ACOMAT

Ah! si nous périssons, n'en accusez que vous,
Seigneur. Dites un mot, et vous nous sauvez tous.
Tout ce qui reste ici de braves janissaires,
De la religion les saints dépositaires (2),
Du peuple bysantin ceux qui plus respectés (3)
Par leur exemple seul règlent ses volontés,
Sont prêts de (4) vous conduire à la Porte sacrée
D'où les nouveaux sultans font leur première entrée.

BAJAZET

Hé bien! brave Acomat, si je leur suis si cher,

(1) Nous avons signalé plusieurs de ces vers à coupe ternaire:
Son esclave — trouva grâce — devant ses yeux.

(2) Les muftis et ulémas dont il a déjà été question.
(3) *Plus respectés* pour *le plus respectés*. Cet emploi du comparatif pour le superlatif, fréquent au XVIIe siècle, vieillit pourtant vers la fin du siècle.
(4) *Prêt de, près de, prêt à* sont constamment confondus au XVIIe siècle.

Que des mains de Roxane ils viennent m'arracher.
Du Serrail, s'il le faut, venez forcer la porte :
Entrez, accompagné de leur vaillante escorte.
J'aime mieux en sortir sanglant, couvert de coups,
Que chargé, malgré moi, du nom de son époux.
Peut-être je saurai, dans ce désordre extrême,
Par un beau désespoir me secourir moi-même (1),
Attendre, en combattant, l'effet de votre foi,
Et vous donner le temps de venir jusqu'à moi.

ACOMAT

Hé ! pourrai-je empêcher, malgré ma diligence,
Que Roxane d'un coup n'assure sa vengeance ?
Alors qu'aura (2) servi ce zèle impétueux,
Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux ?
Promettez : affranchi du péril qui vous presse,
Vous verrez de quel poids sera votre promesse.

BAJAZET

Moi !

ACOMAT

Ne rougissez point. Le sang des Ottomans
Ne doit point en esclave obéir aux serments.
Consultez ces héros que le droit de la guerre
Mena victorieux jusqu'au bout de la terre :
Libres dans leur victoire, et maîtres de leur foi,
L'intérêt de l'État fut leur unique loi ;
Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foi promise et rarement gardée (3).
Je m'emporte, Seigneur...

BAJAZET

Oui, je sais, Acomat,
Jusqu'où les a portés l'intérêt de l'État ;
Mais ces mêmes héros, prodigues de leur vie,
Ne la rachetoient point par une perfidie.

ACOMAT

O courage inflexible ! O trop constante foi,
Que même en périssant j'admire malgré moi !
Faut-il qu'en un moment un scrupule timide
Perde... ? Mais quel bonheur nous envoie Atalide ?

(1) Souvenir évident du vers d'*Horace :*

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

(2) *Qu'aura servi* pour *à quoi aura servi.* Construction usuelle au XVIIe siècle.

(3) Racine doit ces indications au livre de Ricaut.

SCÈNE IV

BAJAZET, ATALIDE, ACOMAT

ACOMAT

Ah ! Madame, venez avec moi vous unir.
Il se perd.

ATALIDE

C'est de quoi je viens l'entretenir.
Mais laissez-nous. Roxane, à sa perte animée (1),
Veut que de ce palais la porte soit fermée.
Toutefois, Acomat, ne vous éloignez pas :
Peut-être on vous fera revenir sur vos pas.

SCÈNE V

BAJAZET, ATALIDE

BAJAZET

Hé bien ! c'est maintenant qu'il faut que je vous laisse.
Le ciel punit ma feinte, et confond votre adresse.
Rien ne m'a pu parer (2) contre ses derniers coups :
Il falloit ou mourir, ou n'être plus à vous.
De quoi nous a servi cette indigne contrainte ?
Je meurs plus tard : voilà tout le fruit de ma feinte.
Je vous l'avois prédit ; mais vous l'avez voulu.
J'ai reculé vos pleurs autant que je l'ai pu.
Belle Atalide, au nom de cette complaisance,
Daignez de la sultane éviter la présence.
Vos pleurs vous trahiroient : cachez-les à ses yeux,
Et ne prolongez point de dangereux adieux.

ATALIDE

Non, Seigneur. Vos bontés pour une infortunée
Ont assez disputé contre (3) la destinée.
Il vous en coûte trop pour vouloir m'épargner,
Il faut vous rendre : il faut me quitter, et régner (4).

BAJAZET

Vous quitter ?

(1) *Animer* dans le sens d'*exciter* est fréquent au XVIIe siècle.
(2) *Parer* = *préserver*. On dit encore *se parer de*.
(3) *Disputer* avec le sens de *lutter* est alors usuel.
(4) Encore un exemple de vers à coupe ternaire :

Il faut vous rendre : — il faut me quitter, — et régner.

ATALIDE

Je le veux. Je me suis consultée.
De mille soins jaloux jusqu'alors agitée,
Il est vrai, je n'ai pu concevoir sans effroi
Que Bajazet pût vivre et n'être plus à moi;
Et lorsque quelquefois de ma rivale heureuse
Je me représentois l'image douloureuse (1),
Votre mort (pardonnez aux fureurs des amants)
Ne me paroissoit pas le plus grand des tourments.
Mais à mes tristes yeux votre mort préparée
Dans toute son horreur ne s'étoit pas montrée;
Je ne vous voyois pas, ainsi que je vous vois,
Prêt à me dire adieu pour la dernière fois.
Seigneur, je sais trop bien avec quelle constance
Vous allez de la mort affronter la présence;
Je sais que votre cœur se fait quelques plaisirs
De me prouver sa foi dans ses derniers soupirs.
Mais, hélas! épargnez une âme plus timide :
Mesurez vos malheurs aux forces d'Atalide :
Et ne m'exposez point aux plus vives douleurs
Qui jamais d'une amante épuisèrent les pleurs.

BAJAZET

Et que deviendrez-vous, si dès cette journée
Je célèbre à vos yeux ce funeste hyménée?

ATALIDE

Ne vous informez point ce que je deviendrai.
Peut-être à mon destin, Seigneur, j'obéirai.
Que sais-je? A ma douleur je chercherai des charmes (2).
Je songerai peut-être, au milieu de mes larmes,
Qu'à vous perdre pour moi vous étiez résolu,
Que vous vivez, qu'enfin c'est moi qui l'ai voulu.

BAJAZET

Non, vous ne verrez point cette fête cruelle.
Plus vous me commandez de vous être infidèle,
Madame, plus je vois combien vous méritez
De ne point obtenir ce que vous souhaitez.
Quoi? cet amour si tendre, et né dans notre enfance,
Dont les feux avec nous ont crû dans le silence,
Vos larmes que ma main pouvoit seule arrêter,
Mes serments redoublés de ne vous point quitter,

(1) *Douloureuse (pour moi).*
(2) *Charmes* au sens étymologique, souvent signalé et fréquent au XVIIe siècle : *puissance magique.*

Tout cela finiroit par une perfidie ?
J'épouserois, et qui (s'il faut que je die) (1) ?
Une esclave attachée à ses seuls intérêts,
Qui présente à mes yeux les supplices tout prêts,
Qui m'offre ou son hymen, ou la mort infaillible ;
Tandis qu'à mes périls Atalide sensible,
Et trop digne du sang qui lui donna le jour,
Veut me sacrifier jusques à son amour.
Ah ! qu'au jaloux Sultan ma tête soit portée,
Puisqu'il faut à ce prix qu'elle soit rachetée !

ATALIDE

Seigneur, vous pourriez vivre, et ne me point trahir.

BAJAZET

Parlez. Si je le puis, je suis prêt d'obéir.

ATALIDE

La Sultane vous aime ; et malgré sa colère,
Si vous preniez, Seigneur, plus de soin de lui plaire,
Si vos soupirs daignaient lui faire pressentir
Qu'un jour....

BAJAZET

Je vous entends : je n'y puis consentir.
Ne vous figurez point que dans cette journée,
D'un lâche désespoir ma vertu consternée (2)
Craigne les soins d'un trône où je pourrais monter,
Et par un prompt trépas cherche à les éviter.
J'écoute trop peut-être une imprudente audace ;
Mais sans cesse occupé des grands noms de ma race,
J'espérais que fuyant uu indigne repos,
Je prendrais quelque place entre tant de héros.
Mais quelque ambition, quelque amour qui me brûle,
Je ne puis plus tromper une amante crédule.
En vain, pour me sauver, je vous l'aurais promis :
Et ma bouche et mes yeux, du mensonge ennemis,
Peut-être dans le temps que (3) je voudrais lui plaire,
Feraient par leur désordre un effet tout contraire ;
Et de mes froids soupirs ses regards offensés
Verraient trop que mon cœur ne les a point poussés.
O ciel ! combien de fois je l'aurais éclaircie,
Si je n'eusse à sa haine exposé que ma vie,

(1) Cette forme de subjonctif est encore courante au XVIIe siècle, même en prose.
(2) *Consternée* = *abattue*. Sens étymologique (latin *constenere*).
(3) Cet emploi de *que* pour *ou* est usuel au XVIIe siècle.

Si je n'avais pas craint que ses soupçons jaloux
N'eussent trop aisément remonté jusqu'à vous !
Et j'irais l'abuser d'une fausse promesse ?
Je me parjurerais ? Et par cette bassesse....
Ah ! loin de m'ordonner cet indigne détour,
Si votre cœur était moins plein de son amour (1),
Je vous verrais sans doute en rougir la première.
Mais pour vous épargner une injuste prière,
Adieu : je vais trouver Roxane de ce pas,
Et je vous quitte.

ATALIDE

Et moi, je ne vous quitte pas.
Venez, cruel, venez, je vais vous y conduire :
Et de tous nos secrets c'est moi qui veux l'instruire.
Puisque, malgré mes pleurs, mon amant furieux
Se fait tant de plaisir d'expirer à mes yeux,
Roxane, malgré vous, nous joindra l'un et l'autre.
Elle aura plus de soif de mon sang que du vôtre;
Et je pourrai donner à vos yeux effrayés
Le spectacle sanglant que vous me prépariez.

BAJAZET

O ciel ! que faites-vous ?

ATALIDE

Cruel ? pouvez-vous croire
Que je sois moins que vous jalouse de ma gloire ?
Pensez-vous que cent fois, en vous faisant parler (2),
Ma rougeur ne fût pas prête à me déceler ?
Mais on me présentait votre perte prochaine.
Pourquoi faut-il, ingrat, quand la mienne est certaine,
Que vous n'osiez pour moi ce que j'osais pour vous ?
Peut-être il suffira d'un mot un peu plus doux ;
Roxane dans son cœur peut-être vous pardonne.
Vous-même, vous voyez le temps qu'elle vous donne.
A-t-elle, en vous quittant, fait sortir le Visir ?
Des gardes à mes yeux viennent-ils vous saisir ?
Enfin, dans sa fureur implorant mon adresse,
Ses pleurs ne m'ont-ils pas découvert sa tendresse ?
Peut-être elle n'attend qu'un espoir incertain

(2) Coupe ternaire :

Si votre cœur — était moins plein — de son amour.

(3) Il faut se souvenir que, par une supposition dramatique assez peu vraisemblable, Roxane et Bajazet, empêchés de se voir par les sévérités du sérail, étaient censés causer de leur amour par l'intermédiaire d'Atalide.

Qui lui fasse tomber les armes de la main.
Allez, Seigneur : sauvez votre vie et la mienne.

BAJAZET

Hé bien ! Mais quels discours faut-il que je lui tienne ?

ATALIDE

Ah ! daignez sur ce choix ne me point consulter.
L'occasion, le ciel pourra vous les dicter.
Allez : entre elle et vous je ne dois point paraître :
Votre trouble ou le mien nous feraient reconnoître (1).
Allez, encore un coup, je n'ose m'y trouver.
Dites.... tout ce qu'il faut, Seigneur, pour vous sauver.

(1) *Reconnaître pour amants, deviner.*

FIN DU SECOND ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

ATALIDE, ZAIRE

ATALIDE

Zaïre, il est donc vrai, sa grâce est prononcée.

ZAIRE

Je vous l'ai dit, Madame : une esclave empressée,
Qui courait de Roxane accomplir le désir,
Aux portes du Serrail a reçu le Visir.
Ils ne m'ont point parlé ; mais mieux qu'aucun langage,
Le transport du Visir marquait sur son visage
Qu'un heureux changement le rappelle au Palais,
Et qu'il y vient signer une éternelle paix.
Roxane a pris sans doute une plus douce voie.

ATALIDE

Ainsi de toutes parts les plaisirs et la joie
M'abandonnent, Zaïre, et marchent sur leurs pas.
J'ai fait ce que j'ai dû : je ne m'en repens pas.

ZAIRE

Quoi, Madame ? Quelle est cette nouvelle alarme ?

ATALIDE

Et ne t'a-t-on point dit, Zaïre, par quel charme,
Ou, pour mieux dire enfin, par quel engagement
Bajazet a pu faire un si prompt changement ?
Roxane en sa fureur paraissait inflexible.
A-t-elle de son cœur quelque gage infaillible ?
Parle. L'épouse-t-il ?

ZAIRE

Je n'en ai rien appris.
Mais enfin, s'il n'a pu se sauver qu'à ce prix,
S'il fait ce que vous-même avez su lui prescrire,
S'il l'épousse, en un mot...

ATALIDE

S'il l'épouse, Zaïre !

ZAIRE

Quoi ? vous repentez-vous des généreux discours
Que vous dictoit le soin de conserver ses jours ?

ATALIDE

Non, non, il ne fera que ce qu'il a dû faire.

Sentiments trop jaloux, c'est à vous de vous taire.
Si Bajazet l'épouse, il suit mes volontés ;
Respectez ma vertu qui vous a surmontés ;
A ses nobles conseils ne mêlez point le vôtre ;
Et loin de me le peindre entre les bras d'une autre (1),
Laissez-moi sans regret me le représenter
Au trône (2), où mon amour l'a forcé de monter.
Oui, je me reconnois, je suis toujours la même.
Je voulois qu'il m'aimât, chère Zaïre, il m'aime ;
Et du moins cet espoir me console aujourd'hui,
Que je vais mourir digne et contente de lui.

ZAIRE

Mourir ! Quoi ? vous auriez un dessein si funeste ?

ATALIDE

J'ai cédé mon amant : tu t'étonnes du reste !
Peux-tu compter, Zaïre, au nombre des malheurs
Une mort qui prévient et finit tant de pleurs ?
Qu'il vive, c'est assez. Je l'ai voulu sans doute,
Et je le veux toujours, quelque prix qu'il m'en coûte.
Je n'examine point ma joie ou mon ennui :
J'aime assez mon amant pour renoncer à lui.
Mais, hélas ! il peut bien penser avec justice
Que si j'ai pu lui faire un si grand sacrifice,
Ce cœur, qui de ses jours prend ce funeste soin,
L'aime trop pour vouloir en être le témoin.
Allons, je veux savoir...

ZAIRE

Modérez-vous, de grâce.
On vient vous informer de tout ce qui se passe :
C'est le Visir.

SCÈNE II

ATALIDE, ACOMAT, ZAIRE

ACOMAT

Enfin nos amants sont d'accord,
Madame : un calme heureux nous remet dans le port.
La Sultane a laissé désarmer sa colère ;

(1) Le texte de la première édition est *d'un autre. Un autre* pouvait s'employer au XVIIe siècle, avec une sorte de valeur neutre, en parlant d'un homme ou d'une femme.

(2) *Au* pour *sur le trône.* Emploi fréquent au XVIIe siècle. On disait aussi *dans le trône.*

Elle m'a déclaré sa volonté dernière ;
Et tandis qu'elle montre au peuple épouvanté
Du prophète divin l'étendard redouté,
Qu'à marcher sur mes pas Bajazet se dispose,
Je vais de ce signal faire entendre la cause,
Remplir tous les esprits d'une juste terreur,
Et proclamer enfin le nouvel empereur.
  Cependant permettez que je vous renouvelle
Le souvenir du prix qu'on promit à mon zèle.
N'attendez point de moi ces doux emportements,
Tels que j'en vois paroître au cœur de ces amants.
Mais si par d'autres soins plus dignes de mon âge,
Par de profonds respects, par un long esclavage,
Tel que nous le devons au sang de nos sultans,
Je puis...

ATALIDE

Vous m'en pourrez instruire avec le temps.
Avec le temps aussi vous pourrez me connoître.
Mais quels sont ces transports qu'ils vous ont fait paroître ?

ACOMAT

Madame, doutez-vous des soupirs enflammés
De deux jeunes amants l'un de l'autre charmés ?

ATALIDE

Non ; mais, à dire vrai, ce miracle m'étonne.
Et dit-on à quel prix Roxane lui pardonne ?
L'épouse-t-il enfin ?

ACOMAT

Madame, je le croi (1).
Voici tout ce qui vient d'arriver devant moi.
  Surpris, je l'avoûrai, de leur fureur (2) commune,
Querellant les amants, l'amour et la fortune,
J'étois de ce palais sorti désespéré.
Déjà, sur un vaisseau dans le port préparé,
Chargeant de mon débris (3) les reliques plus chères (4),
Je méditois ma fuite aux terres étrangères.
Dans ce triste dessein au Palais rappelé,
Plein de joie et d'espoir, j'ai couru, j'ai volé.

(1) Cette orthographe, conforme à l'étymologie, se rencontre au XVII[e] siècle même en prose.

(2) *Fureur* au sens étymologique, fréquent au XVII[e] siècle, de *folie furieuse.*

(3) *Débris* au singulier, avec le sens de *ruine*, est assez fréquent chez Racine et Corneille.

(4) Nous avons déjà rencontré (acte II, sc. III) un exemple de ce comparatif employé avec le sens du superlatif.

La porte du Serrail à ma voix s'est ouverte ;
Et d'abord une esclave à mes yeux s'est offerte,
Qui m'a conduit sans bruit dans un appartement
Où Roxane attentive écoutoit son amant.
Tout gardoit devant eux un auguste silence.
Moi-même résistant à mon impatience,
Et respectant de loin leur secret entretien,
J'ai longtemps immobile observé leur maintien.
Enfin avec des yeux qui découvroient son âme,
L'une a tendu la main pour gage de sa flamme ;
L'autre, avec des regards éloquents, pleins d'amour,
L'a de ses yeux, Madame, assurée (1) à son tour.

ATALIDE

Hélas !

ACOMAT

Ils m'ont alors aperçu l'un et l'autre.
« Voilà, m'a-t-elle dit, votre prince et le nôtre.
Je vais, brave Acomat, le remettre en vos mains.
Allez lui préparer les honneurs souverains.
Qu'un peuple obéissant l'attende dans le temple :
Le Serrail va bientôt vous en donner l'exemple. »
Aux pieds de Bajazet alors je suis tombé,
Et soudain à leurs yeux je me suis dérobé :
Trop heureux d'avoir pu, par un récit fidèle,
De leur paix en passant vous conter la nouvelle,
Et m'acquitter vers vous de mes respects profonds.
Je vais le couronner, Madame, et j'en réponds.

SCÈNE III

ATALIDE, ZAIRE

ATALIDE

Allons, retirons-nous, ne troublons point leur joie.

ZAIRE

Ah ! Madame, croyez...

ATALIDE

Que veux-tu que je croie ?
Quoi donc ? à ce spectacle irai-je m'exposer :
Tu vois que c'en est fait : ils se vont épouser.
La Sultane est contente ; il l'assure qu'il l'aime.

(1) *Assurée* pour *rassurée*. Nous avons signalé un grand nombre de verbes qui ont au XVIIe siècle sous la forme simple le sens que nous donnons aux composés (*tenir = obtenir, trancher = retrancher*, etc.).

Mais je ne m'en plains pas, je l'ai voulu moi-même.
Cependant croyois-tu, quand jaloux de sa foi
Il s'alloit plein d'amour sacrifier pour moi;
Lorsque son cœur tantôt m'exprimant sa tendresse,
Refusoit à Roxane une simple promesse;
Quand mes larmes en vain tâchoient de l'émouvoir;
Quand je m'applaudissois de leur peu de pouvoir :
Croyois-tu que son cœur, contre toute apparence,
Pour la persuader trouvât tant d'éloquence?
Ah! peut-être, après tout, que sans trop se forcer,
Tout ce qu'il a pu dire, il a pu le penser.
Peut-être en la voyant, plus sensible pour elle,
Il a vu dans ses yeux quelque grâce nouvelle.
Elle aura devant lui fait parler ses douleurs;
Elle l'aime; un empire autorise (1) ses pleurs.
Tant d'amour touche enfin une âme généreuse.
Hélas! que de raisons contre une malheureuse!

ZAIRE

Mais ce succès, Madame, est encore incertain.
Attendez.

ATALIDE

Non, vois-tu, je le nirois en vain.
Je ne prends point plaisir à croître (2) ma misère.
Je sais pour se sauver tout ce qu'il a dû faire.
Quand mes pleurs vers Roxane ont rappelé ses pas,
Je n'ai point prétendu qu'il ne m'obéît pas,
Mais après les adieux que je venois d'entendre,
Après tous les transports d'une douleur si tendre,
Je sais qu'il n'a point dû lui faire remarquer (3)
La joie et les transports qu'on vient de m'expliquer.
Toi-même juge-nous, et vois si je m'abuse.
Pourquoi de ce conseil moi seule suis-je excluse?
Au sort de Bajazet ai-je si peu de part?
A (4) me chercher lui-même attendroit-il si tard,
N'étoit que de son cœur le trop juste reproche
Lui fait peut-être, hélas! éviter cette approche?

(1) *Autorise = donne de l'autorité à...* Il y a des exemples de ce sens au XVIIe siècle.

(2) *Croître* pour *accroître*. Voir à la scène précédente la note sur *assurer*.

(3) Le sens du vers est : *Je sais qu'il n'aurait point dû lui marquer la joie, etc...* Cet emploi de l'indicatif au lieu du conditionnel avec *devoir*, *falloir*, *pouvoir* est un latinisme fréquent au XVIIe siècle.

(4) *A = pour*. Emploi fréquent au XVIIe siècle.

Mais non, je lui veux bien épargner ce souci :
Il ne me verra plus.

ZAIRE

Madame, le voici.

SCÈNE VI

BAJAZET, ATALIDE, ZAIRE

BAJAZET

C'en est fait : j'ai parlé, vous êtes obéie.
Vous n'avez plus, Madame, à craindre pour ma vie ;
Et je serois heureux, si la foi, si l'honneur
Ne me reprochoit (1) point mon injuste bonheur ;
Si mon cœur, dont le trouble en secret me condamne,
Pouvoit me pardonner aussi bien que Roxane.
Mais enfin je me vois les armes à la main ;
Je suis libre; et je puis contre un frère inhumain,
Non plus, par un silence aidé de votre adresse
Disputer en ces lieux le cœur de sa maîtresse (2),
Mais par de vrais combats, par de nobles dangers,
Moi-même le cherchant aux climats étrangers,
Lui disputer les cœurs du peuple et de l'armée,
Et pour juge entre nous prendre la renommée.
Que vois-je? Qu'avez-vous ? Vous pleurez !

ATALIDE

Non, Seigneur,
Je ne murmure point contre votre bonheur :
Le ciel, le juste ciel vous devoit ce miracle.
Vous savez si jamais j'y formai quelque obstacle.
Tant que j'ai respiré, vos yeux me sont témoins
Que votre seul péril occupoit tous mes soins ;
Et puisqu'il ne pouvoit finir qu'avec ma vie,
C'est sans regret aussi que je la sacrifie.
Il est vrai, si le ciel eût écouté mes vœux,
Qu'il pouvoit m'accorder un trépas plus heureux.
Vous n'en auriez pas moins épousé ma rivale ·
Vous pouviez l'assurer de la foi conjugale ;
Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'époux
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous.

(1) Cet accord du verbe seulement avec le dernier sujet est un latinisme assez fréquent au XVIIe siècle.
(2) *Sa maîtresse* au sens du XVIIe siècle : *celle qu'il aime, Roxane.*

Roxane s'estimoit assez récompensée,
Et j'aurois en mourant cette douce pensée
Que vous ayant moi-même imposé cette loi,
Je vous ai vers Roxane envoyé plein de moi ;
Qu'emportant chez les morts toute votre tendresse,
Ce n'est point un amant en vous que je lui laisse.

BAJAZET

Que parlez-vous, Madame, et d'époux et d'amant?
O ciel! de ce discours quel est le fondement?
Qui peut vous avoir fait ce récit infidèle?
Moi, j'aimerois Roxane, ou je vivrois pour elle,
Madame ! Ah ! croyez-vous que, loin de le penser
Ma bouche seulement eût pu le prononcer?
Mais l'un ni l'autre enfin n'étoit point nécessaire (1) :
La Sultane a suivi son penchant ordinaire ;
Et soit qu'elle ait d'abord expliqué mon retour
Comme un gage certain qui marquoit mon amour,
Soit que le temps trop cher la pressât de se rendre,
A peine ai-je parlé, que, sans presque m'entendre,
Ses pleurs précipités ont coupé mes discours.
Elle met dans ma main sa fortune, ses jours ;
Et se fiant enfin à ma reconnoissance,
D'un hymen infaillible a formé l'espérance.
Moi-même, rougissant de sa crédulité
Et d'un amour si tendre et si peu mérité,
Dans ma confusion que Roxane, Madame,
Attribuoit encore à l'excès de ma flamme,
Je me trouvois barbare, injuste, criminel.
Croyez qu'il m'a fallu, dans ce moment cruel,
Pour garder jusqu'au bout un silence perfide,
Rappeler tout l'amour que j'ai pour Atalide.
Cependant, quand je viens après de tels efforts
Chercher quelque secours contre tous mes remords,
Vous-même contre moi je vous vois irritée
Reprocher votre mort à mon âme agitée.
Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment
Tout ce que je vous dis vous touche foiblement.
Madame, finissons et mon trouble et le vôtre :
Ne nous affligeons point vainement l'un et l'autre.

(1) On pouvait au XVII[e] siècle supprimer l'un des deux *ni* devant les mots qu'ils réunissent et répéter la négation *pas* ou *point* après le verbe. Il faudrait aujourd'hui *n'était nécessaire.*

Roxane n'est pas loin ; laissez agir ma foi.
J'irai, bien plus content et de vous et de moi,
Détromper son amour d'une feinte forcée (1),
Que je n'allois tantôt déguiser ma pensée.
La voici.

ATALIDE

Juste ciel ! où (2) va-t-il s'exposer ?
Si vous m'aimez, gardez de la désabuser.

SCÈNE V

BAJAZET, ROXANE, ATALIDE

ROXANE

Venez, Seigneur, venez : il est temps de paraître,
Et que tout le Serrail reconnoisse son maître.
Tout ce peuple nombreux dont (3) il est habité,
Assemblé par mon ordre, attend ma volonté.
Mes esclaves gagnés, que le reste va suivre,
Sont les premiers sujets que mon amour vous livre.
L'auriez-vous cru, Madame, et qu'un si prompt retour
Fît à tant de fureur succéder tant d'amour ?
Tautôt à me venger fixe (4) et déterminée,
Je jurois qu'il voyoit sa dernière journée.
A peine cependant Bajazet m'a parlé,
L'amour fit le serment, l'amour l'a violé.
J'ai cru dans son désordre entrevoir sa tendresse :
J'ai prononcé sa grâce, et je crois sa promesse.

BAJAZET

Oui, je vous ai promis et j'ai donné ma foi
De n'oublier jamais tout ce que je vous doi ;
J'ai juré que mes soins, ma juste complaisance
Vous répondront toujours de ma reconnoissance.
Si je puis à ce prix mériter vos bienfaits,
Je vais de vos bontés attendre les effets.

(1) C'est-à-dire : *obliger son amour à ne plus croire à la feinte à laquelle j'ai été forcé.*
(2) *Où* pour *à quoi* est fréquent au XVIIe siècle.
(3) Le complément du verbe passif pouvait au XVIIe siècle se construire avec *de* au lieu de *par*.
(4) *Fixe = décidée.* Emploi dont il y a au XVIIe siècle des exemples.

SCÈNE VI

ROXANE, ATALIDE

ROXANE

De quel étonnement, ô ciel ! suis-je frappée !
Est-ce un songe ? et mes yeux ne m'ont-ils point trompée ?
Quel est ce sombre accueil, et ce discours glacé
Qui semble révoquer tout ce qui s'est passé ?
Sur quel espoir croit-il que je me sois rendue,
Et qu'il ait regagné mon amitié perdue ?
J'ai cru qu'il me juroit que jusques à la mort
Son amour me laissoit maîtresse de son sort.
Se repent-il déjà de m'avoir apaisée ?
Mais moi-même tantôt me serois-je abusée ?
Ah !... Mais il vous parloit : quels étoient ses discours,
Madame ?

ATALIDE

Moi, Madame ! Il vous aime toujours.

ROXANE

Il y va de sa vie au moins que je le croie.
Mais, de grâce, parmi tant de sujets de joie,
Répondez-moi, comment pouvez-vous expliquer
Ce chagrin (1) qu'en sortant il m'a fait remarquer ?

ATALIDE

Madame, ce chagrin n'a point frappé ma vue.
Il m'a de vos bontés longtemps entretenue.
Il en étoit tout plein quand je l'ai rencontré.
J'ai cru le voir sortir tel qu'il étoit entré.
Mais, Madame, après tout, faut-il être surprise,
Que tout prêt d'achever (2) cette grande entreprise,
Bajazet s'inquiète, et qu'il laisse échapper
Quelque marque des soins qui doivent l'occuper ?

ROXANE

Je vois qu'à l'excuser votre adresse est extrême.
Vous parlez mieux pour lui qu'il ne parle lui-même.

ATALIDE

Et quel autre intérêt...

ROXANE

Madame, c'est assez.
Je conçois vos raisons mieux que vous ne pensez.

(1) *Chagrin* pour *humeur sombre* est d'emploi fréquent au XVIIe siècle. Molière par exemple l'applique à Alceste dans le *Misanthrope*.

(2) Au XVIIe siècle *prêt à*, *prêt de*, *près de* sont constamment confondus.

Laissez-moi. J'ai besoin d'un peu de solitude.
Ce jour me jette aussi dans quelque inquiétude.
J'ai, comme Bajazet, mon chagrin et mes soins,
Et je veux un moment y penser sans témoins.

SCÈNE VII

ROXANE, *seule*

De tout ce que je vois que faut-il que je pense?
Tous deux à me tromper sont-ils d'intelligence?
Pourquoi ce changement, ce discours, ce départ?
N'ai-je pas même entre eux surpris quelque regard?
Bajazet interdit! Atalide étonnée!
O ciel! à cet affront m'auriez-vous condamnée?
De mon aveugle amour seroient-ce là les fruits?
Tant de jours douloureux, tant d'inquiètes nuits,
Mes brigues, mes complots, ma trahison fatale (1),
N'aurois-je tout tenté que pour une rivale?
Mais peut-être qu'aussi, trop prompte à m'affliger,
J'observe de trop près un chagrin passager.
J'impute à son amour l'effet de son caprice.
N'eût-il pas jusqu'au bout conduit son artifice?
Prêt à voir le succès de son déguisement,
Quoi? ne pouvoit-il pas feindre encore un moment?
Non, non, rassurons-nous : trop d'amour m'intimide.
Et pourquoi dans son cœur redouter Atalide?
Quel seroit son dessein? Qu'a-t-elle fait pour lui?
Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'hui?
Mais, hélas! de l'amour ignorons-nous l'empire?
Si par quelque autre charme Atalide l'attire,
Qu'importe qu'il nous doive et le sceptre et le jour?
Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour?
Et sans chercher plus loin, quand l'ingrat me sut plaire,
Ai-je mieux reconnu (2) les bontés de son frère?
Ah! si d'une autre chaîne il n'étoit point lié,
L'offre de mon hymen l'eût-il (3) tant effrayé?
N'eût-il pas sans regret secondé mon envie?
L'eût-il refusé même aux dépens de sa vie?

(1) *Fatale* au sens étymologique, fréquent au XVIIe siècle, de *voulue par le destin.*
(2) *Mieux reconnu que Bajazet n'a su le faire.*
(3) L'emploi d'*offre* au masculin était déjà rare à cette date. Racine lui-même fait le mot le plus souvent féminin.

Que de justes raisons.... Mais qui vient me parler?
Que veut-on ?

SCÈNE VII

ROXANE, ZATIME

ZATIME

Pardonnez si j'ose vous troubler.
Mais, Madame, un esclave arrive de l'armée;
Et quoique sur la mer la porte fût fermée,
Les gardes sans tarder l'ont ouverte à genoux
Aux ordres du Sultan qui s'adressent à vous.
Mais ce qui me surprend, c'est Orcan qu'il envoie.

ROXANE

Orcan !

ZATIDE

Oui, de tous ceux que le Sultan emploie,
Orcan, le plus fidèle à servir ses desseins,
Né sous le ciel brûlant des plus noirs Africains.
Madame, il vous demande avec impatience.
Mais j'ai cru vous devoir avertir par avance ;
Et souhaitant surtout qu'il ne vous surprît pas,
Dans votre appartement j'ai retenu ses pas.

ROXANE

Quel malheur imprévu vient encor me confondre (1) ?
Quel peut être cet ordre ? et que puis-je répondre ?
Il n'en faut point douter, le Sultan inquiet
Une seconde fois condamne Bajazet.
On ne peut sur ses jours sans moi rien entreprendre.
Tout m'obéit ici. Mais dois-je le défendre ?
Quel est mon empereur ? Bajazet,? Amurat ?
J'ai trahi l'un ; mais l'autre est peut-être un ingrat.
Le temps presse. Que faire en ce doute funeste?
Allons : employons bien le moment qui nous reste.
Ils ont beau se cacher (2). L'amour le plus discret
Laisse par quelque marque échapper son secret.
Observons Bajazet ; étonnons Atalide ;
Et couronnons l'amant, ou perdons le perfide.

(1) *Confondre* au sens de *consterner*. Emploi fréquent au XVII[e] siècle.
(2) Nous mettrions aujourd'hui une virgule : *Ils ont beau se cacher, l'amour*... Au XVII[e] siècle la locution *avoir beau* n'équivalait pas à *quoique*; elle se suffisait à elle-même ; le sens était : *c'est une belle chose pour eux que de se cacher* ; (mais) *l'amour*...

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

ATALIDE, ZAIRE

ATALIDE

Ah ! sais-tu mes frayeurs ? Sais-tu que dans ces lieux
J'ai vu du fier (1) Orcan le visage odieux ?
En ce moment fatal, que (2) je crains sa venue !
Que je crains.... Mais, dis-moi, Bajazet t'a-t-il vue ?
Qu'a-t-il dit ? Se rend-il, Zaïre, à mes raisons ?
Ira-t-il voir Roxane, et calmer ses soupçons ?

ZAIRE

Il ne peut plus la voir sans qu'elle le commande.
Roxane ainsi l'ordonne : elle veut qu'il l'attende.
Sans doute à cet esclave elle veut le cacher.
J'ai feint en le voyant de ne le point chercher.
J'ai rendu (3) votre lettre, et j'ai pris sa réponse.
Madame, vous verrez ce qu'elle vous annonce.

ATALIDE *lit*

« Après tant d'injustes détours,
Faut-il qu'à feindre encor votre amour me convie ?
Mais je veux bien prendre soin d'une vie
Dont vous jurez que dépendent vos jours.
Je verrai la Sultane ; et par ma complaisance,
Par de nouveaux serments de ma reconnoissance,
J'apaiserai, si je puis, son courroux.
N'exigez rien de plus. Ni la mort, ni vous-même
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
Puisque jamais je n'aimerai que vous (4). »
Hélas ! que me dit-il ? Croit-il que je l'ignore ?
Ne sais-je pas assez qu'il m'aime, qu'il m'adore ?
Est-ce ainsi qu'à mes vœux il sait s'accommoder ?
C'est Roxane, et non moi, qu'il faut persuader.

(1) *Fier* au sens étymologique, fréquent au XVII[e] siècle, : *farouche.*
(2) *Que = en quoi.* Emploi usuel au XVII[e] siècle.
(3) *Rendu = remis.* Emploi usuel au XVII[e] siècle.
(4) La tradition au XVII[e] siècle était, même dans les tragédies, de rédiger les lettres en vers libres.

De quelle crainte encor me laisse t-il saisie?
Funeste aveuglement! Perfide jalousie!
Récit menteur! Soupçons que je n'ai pu celer!
Falloit-il vous entendre (1) ou falloit-il parler?
C'étoit fait, mon bonheur surpassoit mon attente.
J'étois aimée, heureuse, et Roxane contente
Zaïre, s'il se peut, retourne sur tes pas.
Qu'il l'apaise. Ces mots ne me suffisent pas.
Que sa bouche, ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime.
Qu'elle le croie enfin. Que ne puis-je moi-même,
Echauffant par mes pleurs ses soins trop languissants,
Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens?
Mais à d'autres périls je crains de le commettre (2).

ZAIRE

Roxane vient à vous.

ATALIDE

Ah! cachons cette lettre.

SCÈNE II

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAIRE

ROXANE, *à Zatime*

Viens. J'ai reçu cet ordre. Il faut l'intimider.

ATALIDE, *à Zaïre*

Va, cours; et tâche enfin de le persuader.

SCÈNE III

ROXANE, ATALIDE, ZATIME

ROXANE

Madame, j'ai reçu des lettres de l'armée.
De tout ce qui s'y passe êtes-vous informée?

ATALIDE

On m'a dit que du camp un esclave est venu.
Le reste est un secret qui ne m'est pas connu.

ROXANE

Amurat est heureux : la fortune est changée,
Madame, et sous ses lois Babylone est rangée.

ATALIDE

Hé quoi, Madame? Osmin....

(1) *Vous écouter, vous croire.*
(2) *Commettre = exposer.* Sens étymologique assez fréquent au XVIIe siècle dans cette expression.

ROXANE

Étoit mal averti,
Et depuis son départ cet esclave est parti.
C'en est fait.

ATALIDE (1)

Quel revers !

ROXANE

Pour comble de disgrâces,
Le Sultan, qui l'envoie, est parti sur ses traces.

ATALIDE

Quoi ? les Persans armés ne l'arrêtent donc pas ?

ROXANE

Non, Madame. Vers nous il revient à grands pas.

ATALIDE

Que je vous plains, Madame! et qu'il est nécessaire
D'achever promptement ce que vous vouliez faire !

ROXANE

Il est tard de vouloir s'opposer au vainqueur.

ATALIDE

O ciel !

ROXANE

Le temps n'a point adouci sa rigueur.
Vous voyez dans mes mains sa volonté suprême.

ATALIDE

Et que vous mande-t-il ?

ROXANE

Voyez : lisez vous-même.
Vous connoissez, Madame, et la lettre et le sein (2).

ATALIDE

Du cruel Amurat je reconnois la main.

(Elle lit)

« Avant que Babylone éprouvât ma puissance,
Je vous ai fait porter mes ordres absolus.
Je ne veux point douter de votre obéissance,
Et crois que maintenant Bajazet ne vit plus.
Je laisse sous mes lois Babylone asservie,
Et confirme en partant mon ordre souverain.
Vous, si vous avez soin de votre propre vie,
Ne vous montrez à moi que sa tête à la main. »

ROXANE

Hé bien ?

ATALIDE

Cache tes pleurs, malheureuse Atalide.

(1) Atalide *à part*.
(2) *Lettre* pouvait au XVIIe siècle avoir le sens de *écriture*. *Sein* était l'orthographe à cette date en même temps que *seing*.

ROXANE

Que vous semble?

ATALIDE

Il poursuit son dessein parricide (1).
Mais il pense proscrire un prince sans appui :
Il ne sait pas l'amour qui vous parle pour lui,
Que vous et Bajazet vous ne faites qu'une âme,
Que plutôt, s'il le faut, vous mourrez...

ROXANE

Moi, Madame?
Je voudrois le sauver, je ne le puis haïr ;
Mais...

ATALIDE

Quoi donc? qu'avez-vous résolu?

ROXANE

D'obéir.

ATALIDE

D'obéir!

ROXANE

Et que faire en ce péril extrême?
Il le faut.

ATALIDE

Quoi? ce prince aimable... qui vous aime,
Verra finir ses jours qu'il vous a destinés!

ROXANE

Il le faut. Et déjà mes ordres sont donnés.

ATALIDE

Je me meurs.

ROXANE

Elle tombe, et ne vit plus qu'à peine.

ROXANE

Allez, conduisez-la dans la chambre prochaine (2).
Mais au moins observez ses regards, ses discours,
Tout ce qui convaincra (3) leurs perfides amours.

SCÈNE IV

ROXANE, *seule*

Ma rivale à mes yeux s'est enfin déclarée :
Voilà sur quelle foi je m'étois assurée.
Depuis six mois entiers j'ai cru que nuit et jour

(1) *Parricide* au sens du mot latin : *tout crime aussi affreux qu'un parricide*. Emploi fréquent au XVIIe siècle.
(2) *Prochaine* pour *proche* est fréquent à cette date.
(3) *Convaincra* = *donnera la preuve de...*

Ardente elle veilloit au soin de mon amour ;
Et c'est moi qui du sien ministre (1) trop fidèle,
Semble depuis six mois ne veiller que pour elle,
Qui me suis appliquée à chercher les moyens
De lui faciliter tant d'heureux entretiens,
Et qui même souvent, prévenant son envie,
Ai hâté les moments les plus doux de sa vie.
Ce n'est pas tout : il faut maintenant m'éclaircir
Si dans sa perfidie elle a su réussir ;
Il faut... Mais que pourrois-je apprendre davantage ?
Mon malheur n'est-il pas écrit sur son visage ?
Vois-je pas, au travers de son saisissement,
Un cœur dans ses douleurs content de son amant ?
Exempte des soupçons dont je suis tourmentée,
Ce n'est que pour ses jours qu'elle est épouvantée.
N'importe : poursuivons. Elle peut comme moi
Sur des gages trompeurs s'assurer de sa foi.
Pour le faire expliquer (2), tendons-lui quelque piége.
Mais quel indigne emploi moi-même m'imposé-je !
Quoi donc? à me gêner appliquant mes esprits,
J'irai faire à mes yeux éclater ses mépris ?
Lui-même il peut prévoir et tromper mon adresse.
D'ailleurs l'ordre, l'esclave, et le Visir me presse (3).
Il faut prendre parti : l'on m'attend. Faisons mieux :
Sur tout ce que j'ai vu fermons plutôt les yeux ;
Laissons de leur amour la recherche importune ;
Poussons à bout l'ingrat, et tentons la fortune.
Voyons si, par mes soins sur le trône élevé,
Il osera trahir l'amour qui l'a sauvé,
Et si de mes bienfaits lâchement libérale,
Sa main en osera couronner ma rivale.
Je saurai bien toujours retrouver le moment
De punir, s'il le faut, la rivale et l'amant.
Dans ma juste fureur observant le perfide,
Je saurai le surprendre avec son Atalide ;
Et d'un même poignard les unissant tous deux,
Les percer l'un et l'autre, et moi-même après eux.

(1) *Ministre* au sens étymologique de *qui sert à* est fréquent au XVII[e] siècle.

(2) *Expliquer* pour *s'expliquer*. Nous avons signalé un grand nombre de ces verbes qui ont, au XVII[e] siècle, sous la forme neutre le sens que nous réservons au réfléchi (*arrêter = s'arrêter*, *abîmer = s'abîmer*. etc..)

(3) Cet accord du verbe seulement avec le dernier sujet est un latinisme fréquent au XVII[e] siècle.

Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendre.
Je veux tout ignorer.

SCÈNE V

ROXANE, ZATIME

ROXANE

Ah! que viens-tu m'apprendre,
Zatime? Bajazet en est-il amoureux?
Vois-tu dans ses discours qu'ils s'entendent tous deux?

ZATIME

Elle n'a point parlé : toujours évanouie,
Madame, elle ne marque aucun reste de vie
Que par de longs soupirs et des gémissements,
Qu'il semble que son cœur va suivre à tous moments.
Vos femmes, dont le soin à l'envi la soulage,
Ont découvert son sein pour leur donner passage.
Moi-même avec ardeur secondant son dessein,
J'ai trouvé ce billet enfermé dans son sein.
Du prince votre amant j'ai reconnu la lettre (1),
Et j'ai cru qu'en vos mains je devois le remettre.

ROXANE

Donne. Pourquoi frémir? et quel trouble soudain
Me glace à cet objet, et fait trembler ma main?
Il peut l'avoir écrit sans m'avoir offensée,
Il peut même... Lisons, et voyons sa pensée :
« . . . . Ni la mort, ni vous-même
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
Puisque jamais je n'aimerai que vous. »
Ah! de la trahison me voilà donc instruite!
Je reconnois l'appas (2) dont ils m'avoient séduite.
Ainsi donc (3) mon amour étoit récompensé,
Lâche, indigne du jour que je t'avois laissé?
Ah! je respire enfin; et ma joie est extrême
Que le traître une fois se soit trahi lui-même.
Libre des soins cruels où j'allois m'engager,
Ma tranquille fureur n'a plus qu'à se venger.
Qu'il meure. Vengeons-nous. Courez. Qu'on le saisisse;
Que la main des muets s'arme pour son supplice.

(1) Sens de *lettre* = *écriture* déjà signalé à la scène précédente.
(2) Cette orthographe est très fréquente au XVIIe siècle.
(3) *Ainsi donc*, c'est-à-dire *c'est donc ainsi que*.

Qu'ils viennent préparer ces nœuds infortunés
Par qui de ses pareils les jours sont terminés.
Cours, Zatime : sois prompte à servir ma colère.

ZATIME

Ah ! Madame.

ROXANE

Quoi donc ?

ZATIME

Si sans trop vous déplaire,
Dans les justes transports, Madame, où je vous vois,
J'osois vous faire entendre une timide voix :
Bajazet, il est vrai, trop indigne de vivre,
Aux mains de ces cruels mérite qu'on le livre.
Mais tout ingrat qu'il est croyez-vous aujourd'hui
Qu'Amurat ne soit pas plus à craindre que lui ?
Et qui sait si déjà quelque bouche infidèle
Ne l'a point averti de votre amour nouvelle (1) ?
Des cœurs comme le sien, vous le savez assez,
Ne se regagnent plus quand ils sont offensés ;
Et la plus prompte mort, dans ce moment sévère,
Devient de leur amour la marque la plus chère.

ROXANE

Avec quelle insolence et quelle cruauté
Ils se jouoient tous deux de ma crédulité !
Quel penchant, quel plaisir je sentois à les croire !
Tu ne remportois pas une grande victoire,
Perfide, en abusant ce cœur préoccupé (2),
Qui lui-même craignoit de se voir détrompé (3).
Moi ! qui de ce haut rang qui me rendoit si fière,
Dans le sein du malheur t'ai cherché la première,
Pour attacher des jours tranquilles, fortunés,
Aux périls dont tes jours étoient environnés,
Après tant de bonté, de soin, d'ardeurs extrêmes,
Tu ne saurois jamais prononcer que tu m'aimes !
Mais dans quel souvenir me laissé-je égarer ?

(1) *Amour* au singulier pouvait encore à cette date être des deux genres. Cependant le masculin commençait à l'emporter.
(2) *Préoccupé* employé seul signifiait, au XVIIe siècle, *préoccupé de son idée.*
(3) Racine a supprimé ces vers qui se trouvaient dans les premières éditions.

Tu n'as pas eu besoin de tout ton artifice,
Et (je veux bien te faire encor cette justice)
Toi-même, je m'assure, as rougi plus d'un jour
Du peu qu'il t'en coûtoit pour tromper tant d'amour.
(Moi ! qui de ce haut rang qui me rendoit si fière.)

Tu pleures, malheureuse ? Ah ! tu devois pleurer (1)
Lorsque d'un vain désir à ta perte poussée,
Tu conçus de le voir la première pensée.
Tu pleures? et l'ingrat, tout prêt à te trahir
Prépare les discours dont il vent t'éblouir.
Pour plaire à ta rivale, il prend soin de sa vie.
Ah! traître, tu mourras. Quoi? tu n'es point partie?
Va. Mais nous-même, allons, précipitons nos pas.
Qu'il me voie, attentive au soin de son trépas,
Lui montrer à la fois, et l'ordre de son frère,
Et de sa trahison ce gage trop sincère.
Toi, Zatime, retiens ma rivale en ces lieux.
Qu'il n'ait en expirant que ses cris pour adieux.
Qu'elle soit cependant fidèlement servie.
Prends soin d'elle : ma haine a besoin de sa vie.
Ah! si pour son amant facile à s'attendrir,
La peur de son trépas la fit presque mourir,
Quel surcroît de vengeance et de douceur nouvelle
De le montrer bientôt pâle et mort devant elle,
De voir sur cet objet ses regards arrêtés
Me payer les plaisirs que je leur ai prêtés!
Va, retiens-la. Surtout garde bien le silence.
Moi... Mais qui vient ici différer ma vengeance?

SCÈNE VI

ROXANE, ACOMAT, OSMIN

ACOMAT

Que faites-vous, Madame? En quels retardements (2)
D'un jour si précieux perdez-vous les moments?
Bysance par mes soins presque entière assemblée
Interroge ses chefs, de leur crainte troublée;
Et tous, pour s'expliquer, ainsi que mes amis,
Attendent le signal que vous m'aviez promis.
D'où vient que sans répondre à leur impatience,
Le Serrail cependant garde un triste silence?
Déclarez-vous, Madame; et sans plus différer...

(1) Racine se souvient d'un passage de Virgile : « Malheureuse Didon, maintenant ta conduite criminelle t'émut ! Il fallait t'émouvoir quand tu donnais le pouvoir.... »

(2) *Retardement* était employé au XVII[e] siècle concurremment avec *retard;* de même *change* et *changement*, *fourbe* et *fourberie*, etc...)

ROXANE

Oui, vous serez content ; je vais me déclarer.

ACOMAT

Madame, quel regard, et quelle voix sévère,
Malgré votre discours, m'assure du contraire ?
Quoi ? déjà votre amour, des obstacles vaincu (1)...

ROXANE

Bajazet est un traître, et n'a que trop vécu.

ACOMAT

Lui !

ROXANE

Pour moi, pour vous-même, également perfide,
Il nous trompait tous deux.

ACOMAT

Comment ?

ROXANE

Cette Atalide,
Qui même n'était pas un assez digne prix
De tout ce que pour lui vous avez entrepris....

ACOMAT

Hé bien ?

ROXANE

Lisez. Jugez après cette insolence
Si nous devons d'un traître embrasser la défense.
Obéissons plutôt à la juste rigueur
D'Amurat qui s'approche et retourne vainqueur ;
Et livrant sans regret un indigne complice,
Apaisons le Sultan par un prompt sacrifice.

ACOMAT, *lui rendant le billet*

Oui, puisque jusque-là l'ingrat m'ose outrager,
Moi-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger,
Madame. Laissez-moi nous laver l'un et l'autre
Du crime que sa vie a jeté sur la nôtre.
Montrez-moi le chemin, j'y cours.

ROXANE

Non, Acomat.
Laissez-moi le plaisir de confondre l'ingrat.
Je veux voir son désordre, et jouir de sa honte.
Je perdrais ma vengeance en la rendant si prompte.
Je vais tout préparer. Vous cependant allez
Disperser promptement vos amis assemblés.

(1) Nous avons déjà signalé cette contruction des verbes passifs avec *de* au lieu de *par*.

SCÈNE VII

ACOMAT, OSMIN

ACOMAT

Demeure. Il n'est pas temps, cher Osmin, que je sorte.

OSMIN

Quoi ? Jusque-là, Seigneur, votre amour vous transporte ?
N'avez-vous pas poussé la vengeance assez loin ?
Voulez-vous de sa mort être encor le témoin ?

ACOMAT

Que veux-tu dire ! Es-tu toi-même si crédule
Que de me soupçonner d'un courroux ridicule ?
Moi, jaloux ? Plût au ciel qu'en me manquant de foi,
L'imprudent Bajazet n'eût offensé que moi !

OSMIN

Et pourquoi donc, Seigneur, au lieu de le défendre....

ACOMAT

Et la Sultane est-elle en état de m'entendre ?
Ne voyais-tu pas bien, quand je l'allais trouver,
Que j'allois avec lui me perdre, ou me sauver ?
Ah ! de tant de conseils événement sinistre (1) !
Prince aveugle ! ou plutôt trop aveugle ministre !
Il te sied bien d'avoir en de si jeunes mains,
Chargé d'ans et d'honneurs, confié tes desseins,
Et laissé d'un visir la fortune flottante (2)
Suivre de ces amants la conduite imprudente.

OSMIN

Hé ! laissez-les entre eux exercer leur courroux (3).
Bajazet veut périr ; Seigneur, songez à vous.
Qui peut de vos desseins révéler le mystère,
Sinon quelques amis engagés à se taire ?
Vous verrez par sa mort le Sultan adouci.

ACOMAT

Roxane en sa fureur peut raisonner ainsi.
Mais moi, qui vois plus loin, qui, par un long usage,
Des maximes du trône ai fait l'apprentissage,
Qui d'emplois en emplois vieilli sous trois sultans,

(1) *Conseils* a ici son sens étymologique, fréquent au XVIIe siècle : *délibérations*, projets : *Événement* a aussi son sens étymologique : *résultat, issue.*

(2) *Flottante* a ici le sens de *devenue ainsi flottante.* C'est une construction latine.

(3) *Exercer* est employé comme le mot latin *exercere* avec le sens de *mettre en usage.*

Ai vu de mes pareils les malheurs éclatants,
Je sais, sans me flatter, que de sa seule audace
Un homme tel que moi doit attendre sa grâce,
Et qu'une mort sanglante est l'unique traité
Qui reste entre l'esclave et le maître irrité.

OSMIN

Fuyez donc.

ACOMAT

J'approuvais tantôt cette pensée,
Mon entreprise alors était moins avancée.
Mais il m'est désormais trop dur de reculer.
Par une belle chute il faut me signaler,
Et laisser un débris (1) du moins après ma fuite,
Qui de mes ennemis retarde la poursuite.
Bajazet vit encor : pourquoi nous étonner?
Acomat de plus loin a su le ramener.
Sauvons-le, malgré lui, de ce péril extrême,
Pour nous, pour nos amis, pour Roxane elle-même.
Tu vois combien son cœur, prêt à le protéger,
A retenu mon bras trop prompt à la venger.
Je connais peu l'amour ; mais j'ose te répondre
Qu'il n'est pas condamné, puisqu'on le veut confondre ;
Que nous avons du temps. Malgré son désespoir,
Roxane l'aime encore, Osmin, et le va voir.

OSMIN

Enfin que vous inspire une si noble audace ?
Si Roxane l'ordonne, il faut quitter la place.
Ce palais est tout plein....

ACOMAT

Oui, d'esclaves obscurs,
Nourris loin de la guerre, à l'ombre de ses murs ;
Mais toi dont la valeur, d'Amurat oubliée,
Par de communs chagrins à mon sort s'est liée,
Voudras-tu jusqu'au bout seconder mes fureurs ?

OSMIN

Seigneur, vous m'offensez. Si vous mourez, je meurs.

ACOMAT

D'amis et de soldats une troupe hardie
Aux portes du Palais attend notre sortie.
La Sultane d'ailleurs se fie à mes discours.
Nourri dans le Serrail, j'en connais les détours ;

(1) Nous avons signalé cet emploi de *débris* au singulier avec le sens de *ruine*.

Je sais de Bajazet l'ordinaire demeure.
Ne tardons plus, marchons. Et s'il faut que je meure,
Mourons : moi, cher Osmin, comme un visir ; et toi (1),
Comme le favori d'un homme tel que moi.

(1) Nous avons déjà signalé des exemples nombreux de ces vers à coupe hardiment ternaire :
Mourons : — moi, cher Osmin, comme un visir ; — et toi...

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

ATALIDE, *seule*

Hélas! je cherche en vain : rien ne s'offre à ma vue.
Malheureuse! Comment puis-je l'avoir perdue?
Ciel, aurois-tu permis que mon funeste amour
Exposât mon amant tant de fois en un jour?
Que pour dernier malheur, cette lettre fatale
Fût encor parvenue aux yeux de ma rivale?
J'étois en ce lieu même : et ma timide main,
Quand Roxane a paru, l'a cachée en mon sein.
Sa présence a surpris mon âme désolée;
Ses menaces, sa voix, un ordre m'a troublée (1);
J'ai senti défaillir ma force et mes esprits (2) :
Ses femmes m'entouroient quand je les ai repris;
A mes yeux étonnés leur troupe est disparue.
Ah! trop cruelles mains, qui m'avez secourue,
Vous m'avez vendu cher vos secours inhumains;
Et par vous cette lettre a passé dans ses mains.
Quels desseins maintenant occupent sa pensée?
Sur qui sera d'abord sa vengeance exercée?
Quel sang pourra suffire à son ressentiment?
Ah! Bajazet est mort, ou meurt en ce moment.
Cependant on m'arrête, on me tient enfermée.
On ouvre. De son sort je vais être informée.

SCÈNE II

ROXANE, ATALIDE, ZATIME

ROXANE

Retirez-vous.

ATALIDE

Madame... Excusez l'embarras...

(1) Cet accord du verbe seulement avec le dernier sujet est un latinisme fréquent au XVIIe siècle.
(2) Nous avons signalé ce sens *d'esprits* qui désignait au XVIIe siècle ce qu'on supposait être les parties les plus mobiles de l'organisme, une sorte de *fluide vital*.

ROXANE
Retirez-vous, vous dis-je, et ne répliquez pas.
Gardes, qu'on la retienne.

SCÈNE III

ROXANE, ZATIME

ROXANE
Oui, tout est prêt, Zatime :
Orcan et les muets attendent leur victime.
Je suis pourtant toujours maîtresse de son sort.
Je puis le retenir. Mais s'il sort, il est mort.
Vient-il ?

ZATIME
Oui, sur mes pas un esclave l'amène ;
Et loin de soupçonner sa disgrâce prochaine,
Il m'a paru, Madame, avec empressement
Sortir, pour vous chercher, de son appartement.

ROXANE
Ame lâche, et trop digne enfin d'être déçue,
Peux-tu souffrir encor qu'il paroisse à ta vue ?
Crois-tu par tes discours le vaincre ou l'étonner ?
Quand même il se rendroit, peux-tu lui pardonner ?
Quoi ? ne devrois-tu pas être déjà vengée ?
Ne crois-tu pas encore être assez outragée ?
Sans perdre tant d'efforts sur ce cœur endurci,
Que ne le laissons-nous périr ?... Mais le voici.

SCÈNE IV

BAJAZET, ROXANE

ROXANE
Je ne vous ferai point des reproches frivoles :
Les moments sont trop chers pour les perdre en paroles (1).
Mes soins vous sont connus. En un mot, vous vivez,
Et je ne vous dirois que ce que vous savez.
Malgré tout mon amour, si je n'ai pu vous plaire,
Je n'en murmure point, quoiqu'à ne vous rien taire,
Ce même amour peut-être et ces mêmes bienfaits

(1) Racine a repris à peu près ce vers dans *Phèdre* (V, VII) :

Les moments me sont chers ; écoutez-moi, Thésée.

Auroient dû suppléer à mes foibles attraits.
Mais je m'étonne enfin que pour reconnoissance,
Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance,
Vous ayez si longtemps par des détours si bas
Feint un amour pour moi que vous ne sentiez pas.

BAJAZET

Qui? moi, Madame?

ROXANE

Oui, toi (1). Voudrois-tu point encore
Me nier un mépris que tu crois que j'ignore?
Ne prétendois-tu point, par tes fausses couleurs (2),
Déguiser un amour qui te retient ailleurs,
Et me jurer enfin d'une bouche perfide
Tout ce que tu ne sens que pour ton Atalide?

BAJAZET

Atalide, Madame! O ciel! qui vous a dit...

ROXANE

Tiens, perfide, regarde, et démens cet écrit.

BAJAZET

Je ne vous dis plus rien. Cette lettre sincère
D'un malheureux amour contient tout le mystère;
Vous savez un secret que, tout prêt à s'ouvrir,
Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir.
J'aime, je le confesse; et devant que (3) votre âme,
Prévenant mon espoir, m'eût déclaré sa flamme,
Déjà plein d'un amour dès l'enfance formé,
A tout autre desir mon cœur étoit fermé.
Vous me vîntes offrir et la vie et l'Empire;
Et même votre amour, si j'ose vous le dire,
Consultant vos bienfaits, les crut, et sur leur foi
De tous mes sentiments vous répondit pour moi.
Je connus (4) votre erreur; mais que pouvois-je faire?
Je vis en même temps qu'elle vous étoit chère.
Combien le trône tente un cœur ambitieux!
Un si noble présent me fit ouvrir les yeux.
Je chéris, j'acceptai, sans tarder davantage,

(1) Ce passage du *vous* au tutoiement qu'entraîne la violence de la passion avait déjà était utilisé plusieurs fois par Corneille, notamment dans la deuxième entrevue entre Pauline et Polyeucte.

(2) *Couleurs* est employé couramment au XVIIe siècle avec le sens de *feintes, prétextes, hypocrisie.*

(3) *Devant que* pour *avant que* ne vieillit qu'à la fin du XVIIe siècle.

(4) *Connus* pour *reconnus*. Nous avons signalé un grand nombre de verbes employés sous la forme simple avec le sens que nous réservons aux composés (*tenir = obtenir, trancher = retrancher*, etc.).

L'heureuse occasion de sortir d'esclavage,
D'autant plus qu'il falloit l'accepter ou périr;
D'autant plus que vous-même, ardente à me l'offrir,
Vous ne craigniez rien tant que d'être refusée;
Que même mes refus vous auroient exposée;
Qu'après avoir osé me voir et me parler,
Il étoit dangereux pour vous de reculer.
Cependant je n'en veux pour témoins que vos plaintes :
Ai-je pu vous tromper par des promesses feintes?
Songez combien de fois vous m'avez reproché
Un silence témoin de mon trouble caché.
Plus l'effet de vos soins et ma gloire étoient proches,
Plus mon cœur interdit se faisoit de reproches.
Le ciel qui m'entendoit sait bien qu'en même temps
Je ne m'arrêtois pas à des vœux impuissants;
Et si l'effet enfin, suivant mon espérance,
Eût ouvert un champ libre à ma reconnoissance,
J'aurois par tant d'honneurs, par tant de dignités
Contenté votre orgueil, et payé vos bontés,
Que vous-même peut-être...

ROXANE

Et que pourrois-tu faire?
Sans l'offre de ton cœur, par où peux-tu me plaire?
Quels seroient de tes vœux les inutiles fruits?
Ne te souvient-il plus de tout ce que je suis?
Maîtresse du Serrail, arbitre de ta vie,
Et même de l'État, qu'Amurat me confie,
Sultane (1), et ce qu'en vain j'ai cru trouver en toi,
Souveraine d'un cœur qui n'eût aimé que moi :
Dans ce comble de gloire où je suis arrivée,
A quel indigne honneur m'avois-tu réservée?
Traînerois-je en ces lieux un sort infortuné,
Vil rebut d'un ingrat que j'aurois couronné,
De mon rang descendue, à mille autres égale,
Ou la première esclave enfin de ma rivale?
Laissons ces vains discours; et sans m'importuner,
Pour la dernière fois, veux-tu vivre et régner?

(1) On a signalé justement un mouvement de style tout à fait analogue dans ces vers de la Cornélie de Corneille (*Pompée*, III, IV) :

Veuve du jeune Crasse, et veuve de Pompée,
Fille de Scipion, et pour dire encore plus,
Romaine...

J'ai l'ordre d'Amurat, et je puis t'y soustraire.
Mais tu n'as qu'un moment : parle.

BAJAZET

Que faut-il faire ?

ROXANE

Ma rivale est ici : suis-moi sans différer ;
Dans les mains des muets viens la voir expirer,
Et libre d'un amour à ta gloire funeste,
Viens m'engager ta foi : le temps fera le reste.
Ta grâce est à ce prix, si tu veux l'obtenir.

BAJAZET

Je ne l'accepterois que pour vous en punir,
Que pour faire éclater aux yeux de tout l'Empire
L'horreur et le mépris que cette offre m'inspire.
Mais à quelle fureur me laissant emporter,
Contre ses tristes jours vais-je vous irriter !
De mes emportements elle n'est point complice,
Ni de mon amour même et de mon injustice.
Loin de me retenir par des conseils jaloux,
Elle me conjuroit de me donner à vous (1).
En un mot, séparez ses vertus de mon crime ;
Poursuivez, s'il le faut, un courroux légitime ;
Aux ordres d'Amurat hâtez-vous d'obéir ;
Mais laissez-moi du moins mourir sans vous haïr.
Amurat avec moi ne l'a point condamnée :
Épargnez une vie assez infortunée,
Ajoutez cette grâce à tant d'autres bontés,
Madame : et si jamais je vous fus cher...

ROXANE

Sortez (2).

SCÈNE V

ROXANE, ZATIME

ROXANE

Pour la dernière fois, perfide, tu m'as vue,

(1) Racine a supprimé ici quatre vers des premières éditions.

Confessant vos bienfaits, reconnoissant vos charmes,
Elle a pour me fléchir employé jusqu'aux larmes.
Toute prête vingt fois à se sacrifier,
Par sa mort elle-même a voulu nous lier.

2) Des *Souvenirs* sur la grande comédienne Rachel nous rappellent comment elle interprétait ce banal et terrible *Sortez* qui est l'arrêt de mort de Bajazet : « L'accent sombre, le geste impérieux, le regard étincelant de Rachel à ce mot, furent si puissants sur les spectateurs qu'ils voyaient Bajazet percé de coups se débattre entre les mains des muets. »

Et tu vas rencontrer la peine qui t'est due.

ZATIME

Atalide à vos pieds demande à se jeter,
Et vous prie un moment de vouloir l'écouter,
Madame : elle vous veut faire l'aveu fidèle
D'un secret important qui vous touche plus qu'elle.

ROXANE

Oui, qu'elle vienne ; et toi, suis Bajazet qui sort ;
Et quand il sera temps, viens m'apprendre son sort.

SCÈNE IV

ROXANE, ATALIDE

ATALIDE

Je ne viens plus, Madame, à feindre disposée,
Tromper votre bonté si longtemps abusée :
Confuse, et digne objet de vos inimitiés,
Je viens mettre mon cœur et mon crime à vos pieds.
Oui, Madame, il est vrai que je vous ai trompée :
Du soin de mon amour seulement occupée,
Quand j'ai vu Bajazet, loin de vous obéir,
Je n'ai dans mes discours songé qu'à vous trahir.
Je l'aimai dès l'enfance ; et dès ce temps, Madame,
J'avois par mille soins su prévenir son âme.
La Sultane sa mère, ignorant l'avenir,
Hélas ! pour son malheur, se plut à nous unir.
Vous l'aimâtes depuis ; plus heureux l'un et l'autre,
Si connoissant mon cœur, ou me cachant le vôtre,
Votre amour de la mienne (1) eût su se défier !
Je ne me noircis point pour le justifier.
Je jure par le ciel, qui me voit confondue,
Par ces grands Ottomans (2) dont je suis descendue,
Et qui tous avec moi vous parlent à genoux
Pour le plus pur du sang qu'ils ont transmis en nous :
Bajazet à vos soins tôt ou tard plus sensible,
Madame, à tant d'attraits n'étoit pas invincible.
Jalouse, et toujours prête à lui représenter
Tout ce que je croyois digne de l'arrêter,

(1) Le genre d'*amour* au singulier était encore indécis à cette date. Pourtant le masculin tendait à l'emporter et c'est le genre le plus fréquent chez Racine.
(2) Nous avons vu que *Ottoman* signifiait chez Racine *prince du sang d'Osman.*

Je n'ai rien négligé, plaintes, larmes, colère,
Quelquefois attestant les mânes de sa mère,
Ce jour même, des jours le plus infortuné,
Lui reprochant l'espoir qu'il vous avoit donné,
Et de ma mort enfin le prenant à partie (1),
Mon importune ardeur ne s'est point ralentie,
Qu'arrachant (2), malgré lui, des gages de sa foi,
Je ne sois parvenue à le perdre avec moi.
  Mais pourquoi vos bontés seroient-elles lassées!
Ne vous arrêtez point à ses froideurs passées.
C'est moi qui l'y forçai. Les nœuds que j'ai rompus
Se rejoindront bientôt, quand je ne serai plus.
Quelque peine pourtant qui soit due à mon crime,
N'ordonnez pas vous-même une mort légitime,
Et ne vous montrez point à son cœur éperdu
Couverte de mon sang par vos mains répandu.
D'un cœur trop tendre encore épargnez la foiblesse,
Vous pouvez de mon sort me laisser la maitresse,
Madame : mon trépas n'en sera pas moins prompt.
Jouissez d'un bonheur dont ma mort vous répond :
Couronnez un héros dont vous serez chérie.
J'aurai soin de ma mort, prenez soin de sa vie.
Allez, Madame, allez. Avant votre retour.
J'aurai d'une rivale affranchi votre amour.

ROXANE

Je ne mérite pas un si grand sacrifice :
Je me connois, Madame, et je me fais justice.
Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui
Par des nœuds éternels vous unir avec lui (3).
Vous jouirez bientôt de son aimable vue.
Levez-vous. Mais que veut Zatime toute émue ?

(1) *Prendre à partie* signifie encore *prendre comme partie, comme adversaire dans un débat judiciaire, accuser*. Mais l'expression s'emploie aujourd'hui sans complément.

(2) *Que* pour *avant que* est d'emploi usuel au XVIIe siècle.

(3) Il y a un jeu de mots entre les *nœuds* du *mariage* et les lacets qui servaient à étrangler les victimes des muets. Cette équivoque avait déjà été employée par le poète Mairet dans *Le grand et dernier Solyman* :

Loin de rompre le nœud qu'ils serrérent ensemble,
Je veux qu'un plus étroit aujourd'hui les rassemble.

SCÈNE VII

ROXANE, ATALIDE, ZATIME

ZATIME

Ah! venez vous montrer, Madame, ou désormais
Le rebelle Acomat est maître du palais.
Profanant des sultans la demeure sacrée,
Ses criminels amis en ont forcé l'entrée.
Vos esclaves tremblants, dont la moitié s'enfuit,
Doutent si le Visir vous sert ou vous trahit.

ROXANE

Ah, les traîtres! Allons, et courons le confondre.
Toi, garde ma captive, et songe à m'en répondre.

SCÈNE VIII

ATALIDE, ZATIME

ATALIDE

Hélas! pour qui mon cœur doit-il faire des vœux?
J'ignore quel dessein les anime (1) tous deux.
Si de tant de malheurs quelque pitié te touche,
Je ne demande point, Zatime, que ta bouche
Trahisse en ma faveur Roxane et son secret.
Mais, de grâce, dis-moi ce que fait Bajazet.
L'as-tu vu? Pour ses jours n'ai-je encor rien à craindre?

ZATIME

Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre.

ATALIDE

Quoi? Roxane déjà l'a-t-elle condamné?

ZATIME

Madame, le secret m'est surtout (2) ordonné.

ATALIDE

Malheureuse, dis-moi seulement s'il respire.

ZATIME

Il y va de ma vie, et je ne puis rien dire.

ATALIDE

Ah! c'en est trop, cruelle. Achève, et que ta main
Lui donne de ton zèle un gage plus certain.

(1) *Animer* avec le sens d'*exciter*, *pousser* est fréquent au XVIIe siècle.
(2) L'orthographe du XVIIe siècle était *sur tout* et le sens fréquent *au dessus de tout, par dessus tout.*

Perce toi-même un cœur que ton silence accable,
D'une esclave barbare esclave impitoyable.
Précipite des jours (1) qu'elle me veut ravir;
Montre-toi, s'il se peut, digne de la servir.
Tu me retiens en vain; et dès cette même heure,
Il faut que je le voie, ou du moins que je meure.

SCÈNE IX

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME

ACOMAT

Ah! que fait Bajazet? Où le puis-je trouver,
Madame? Aurai-je encor le temps de le sauver?
Je cours tout le Serrail; et même dès l'entrée
De mes braves amis la moitié séparée
A marché sur les pas du courageux Osmin;
Le reste m'a suivi par un autre chemin.
Je cours, et je ne vois que des troupes craintives
D'esclaves effrayés, de femmes fugitives.

ATALIDE

Ah! je suis de son sort moins instruite que vous.
Cette esclave le sait.

ACOMAT

Crains mon juste courroux.
Malheureuse, réponds.

SCÈNE X

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME, ZAIRE

ZAIRE

Madame!

ATALIDE

Hé bien, Zaïre?
Qu'est-ce?

ZAIRE

Ne craignez plus : votre ennemie expire.

ATALIDE

Roxane?

ZAIRE

Et ce qui va bien plus vous étonner,
Orcan lui-même, Orcan vient de l'assassiner.

(1) *Précipite*, c'est-à-dire *hâte, mène à leur fin.*

ATALIDE

Quoi ? lui ?

ZAIRE

Désespéré d'avoir manqué son crime,
Sans doute il a voulu prendre cette victime.

ATALIDE

Juste ciel, l'innocence a trouvé ton appui.
Bajazet vit encor, Visir, courez à lui.

ZAIRE

Par la bouche d'Osmin vous serez mieux instruite.
Il a tout vu.

SCÈNE XI

ATALIDE, ACOMAT, ZAIRE, OSMIN

ACOMAT

Ses yeux ne l'ont-ils point séduite (1)?
Roxane est-elle morte !

OSMIN

Oui, j'ai vu l'assassin
Retirer son poignard tout fumant de son sein.
Orcan, qui méditoit ce cruel stratagème,
La servoit, à dessein de la perdre elle-même ;
Et le Sultan l'avoit chargé secrètement
De lui sacrifier l'amante après l'amant.
Lui-même, d'aussi loin qu'il nous a vus (2) paraître :
« Adorez, a-t-il dit, l'ordre de votre maître ;
De son auguste seing reconnoissez les traits,
Perfides, et sortez de ce sacré palais. »
A ce discours, laissant la Sultane expirante,
Il a marché vers nous ; et d'une main sanglante
Il nous a déployé l'ordre dont Amurat
Autorise ce monstre à ce double attentat.
Mais, Seigneur, sans vouloir l'écouter davantage,
Transportés à la fois de douleur et de rage,
Nos bras impatients ont puni son forfait,
Et vengé dans son sang la mort de Bajazet.

ATALIDE

Bajazet !

(1) *Séduite = égarée, trompée.* Sens étymologique fréquent au XVII[e] siècle.
(2) Les éditions du XVII[e] siècle (sauf celle de 1672) portent *vu*. La règle de l'accord du participe était encore mal fixée dans la théorie et très confusément appliquée dans la pratique.

ACOMAT

Que dis-tu?

OSMIN

Bajazet est sans vie.
L'ignoriez-vous?

ATALIDE

O ciel!

OSMIN

Son amante en furie,
Près de ces lieux, Seigneur, craignant votre secours,
Avoit au nœud fatal abandonné ses jours.
Moi-même des objets j'ai vu le plus funeste,
Et de sa vie en vain j'ai cherché quelque reste :
Bajazet ètoit mort. Nous l'avons rencontré
De morts et de mourants noblement entouré (1),
Que vengeant sa défaite, et cédant sous le nombre,
Ce héros a forcés d'accompagner son ombre.
Mais puisque c'en est fait, Seigneur, songeons à nous.

ACOMAT

Ah! destins ennemis, où (2) me réduisez-vous?
Je sais en Bajazet la perte que vous faites,
Madame; je sais trop qu'en l'état où vous êtes
Il ne m'appartient point de vous offrir l'appui
De quelques malheureux qui n'espéroient qu'en lui.
Saisi, désespéré d'une mort qui m'accable,
Je vais, non point sauver cette tête coupable,
Mais redevable aux soins (3) de mes tristes amis,
Défendre jusqu'au bout leurs jours qu'ils m'ont commis (4).
Pour vous, si vous voulez qu'en quelque autre contrée
Nous allions confier votre tête sacrée,
Madame, consultez (5) : maîtres de ce palais,
Mes fidèles amis attendront vos souhaits;
Et moi, pour ne point perdre un temps si salutaire,
Je cours où ma présence est encor nécessaire;

(1) Il faut supposer qu'on avait laissé des armes à Bajazet, ce qui est fort invraisemblable. Mais au XVIIe siècle Bajazet portait sur la scène un costume fort proche de celui d'un grand seigneur de la cour de Louis XIV, et comme gentilhomme il avait le droit de porter l'épée.

(2) *Où* pour *à quoi*. Emploi usuel au XVIIe siècle.

(3) C'est-à-dire par *reconnaissance pour les services*.

(4) *Commettre* avec le sens étymologique de *confier* est usuel au XVIIe siècle.

(6) *Consultez* = *consultez-vous*. Emploi fréquent au XVIIe siècle de verbes sous la forme neutre avec le sens que nous réservons aux réfléchis (*arrêter* = *s'arrêter*, *abîmer* = *s'abîmer*...)

Et jusqu'au pied des murs que la mer vient laver,
Sur mes vaisseaux tout prêts je viens vous retrouver.

SCÈNE XII

ATALIDE, ZAIRE

Enfin, c'en est donc fait ; et par mes artifices,
Mes injustes soupçons, mes funestes caprices,
Je suis donc arrivée aux douloureux moment
Où je vois par mon crime expirer mon amant.
N'étoit-ce pas assez, cruelle destinée,
Qu'à lui survivre, hélas ! je fusse condamnée ?
Et falloit-il encor que pour comble d'horreurs,
Je ne pusse imputer sa mort qu'à mes fureurs ?
Oui, c'est moi, cher amant, qui t'arrache la vie :
Roxane, ou le Sultan, ne te l'ont point ravie.
Moi seule, j'ai tissu (1) le lien malheureux
Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds.
Et je puis, sans mourir, en souffrir la pensée ?
Moi qui n'ai pu tantôt, de ta mort menacée,
Retenir mes esprits, prompts à m'abandonner !
Ah ! n'ai-je eu de l'amour que pour t'assassiner ?
Mais c'en est trop. Il faut par un prompt sacrifice
Que ma fidèle main te venge et me punisse.
Vous, de qui j'ai troublé la gloire et le repos,
Héros, qui deviez tous revivre en ce héros,
Toi, mère malheureuse, et qui dès notre enfance
Me confias son cœur dans une autre espérance,
Infortuné Visir, amis désespérés,
Roxane, venez tous, contre moi conjurés,
Tourmenter à la fois une amante éperdue ;
(Elle se tue)
Et prenez la vengeance enfin qui vous est due.

ZAIRE

Ah ! Madame !... Elle expire. O ciel ! En ce malheur,
Que ne puis-je avec elle expirer de douleur ?

(1) Participe de l'ancien verbe *tistre*, encore couramment employé à cette date.

FIN DE BAJAZET

MITHRIDATE

TRAGÉDIE

1673

NOTICE SUR *MITHRIDATE*

La Calprenède avait fait représenter, en 1637, une tragédie : *la Mort de Mithridate*. Il est probable que Racine l'a ignorée, Il ne lui doit rien dans tous les cas. Il n'a emprunté son sujet qu'aux historiens qu'il cite dans sa *Préface*.

On avait dit, dès le XVIIe siècle, pour Britannicus comme on l'avait dit pour l'*Horace* ou le *Cinna* ou le *Pompée* de Corneille, que Racine avait faussé l'histoire et que le Mithridate qui vécut était non un héros amoureux, mais un tyran sanguinaire et frénétique. Nous pensons aujourd'hui que ces chicanes où s'attarde la critique classique n'ont pas de sens Le dramaturge n'est pas un historien et ne saurait l'être. Il suffit qu'il respecte les traditions essentielles dont le spectateur apporte invinciblement avec lui le souvenir. Le Mithridate de Racine n'est pas le sultan oriental qui fit étrangler ses parents et ses femmes, mais c'est l'implacable ennemi des Romains et celui qui leur résista par tous les moyens, jusqu'à sa mort. Nous n'en demandons pas plus au poète. Il suffit pour le reste qu'il ait su faire vivre ses héros.

Ils vivent d'ailleurs d'une vie un peu inégale. Ni Pharnace ni Xipharès ne sont autre chose que des comparses :

> Ils ont tous le même mérite :
> Tendres, galants, doux et discrets,

dit Voltaire d'Hippolyte, de Britannicus, de Bajazet, de Xipharès. C'est « Monsieur Bajazet » et « Monsieur Xipharès », et Mercier, à la fin du XVIIIe siècle, reprendra violemment la cri-

tique; ce sont des héros qu'on pourrait rencontrer à la Place Royale ou aux Champs-Élysées. On y rencontrerait peut-être aussi bien Monime. La Monime de l'histoire, dont nous ne savons d'ailleurs à peu près rien qui soit certain, dut aimer et mourir d'une autre manière. Comme Iphigénie, ou comme Esther, Monime est une « princesse », qui sait ce qu'on doit aux « convenances », et à la « fierté ». Mais c'est du moins une princesse héroïque et généreuse et chez qui la dignité du rang et les scrupules des manières polies s'accordent avec les plus émouvantes sincérités du cœur et les plus chastes énergies d'une volonté clairvoyante.

Elle n'est d'ailleurs pas l'héroïne de la pièce. Ses amours avec Xipharès en sont sans doute le ressort essentiel et c'est pour leur destin immédiat que nous devons trembler. Mais Racine ne s'est pas proposé de nous intéresser pour leurs tendresses heureuses ou trahies comme pour celles d'Andromaque et d'Hermione, d'Atalide et de Roxane. La carrière de Racine fut un triomphe, mais ce fut une lutte aussi. Les querelles littéraires étaient à cette date plus violentes qu'elles ne furent jamais. Racine avait contre lui, comme Corneille avait dû les subir, tous ceux qu'inquiète le succès et qui mettent la polémique au service de leur jalousie; il se heurtait aussi bien à ceux qui avaient applaudi Corneille et qui l'aimaient toujours. Ainsi l'on comprendrait mal son théâtre si l'on ne se souvenait qu'il est une éternelle rivalité et qu'il s'efforce constamment de séduire les Mme de Sévigné et les Saint-Évremond et tous ceux qui restaient fidèles à « notre vieux Corneille ». *Bérénice* avait opposé les deux poètes sur le même sujet. Racine avait triomphé sans doute. Il avait triomphé aussi bien avec *Bajazet* et Mme de Sévigné avait dû en convenir. Mais *Bajazet* était une tragédie d'amour. La pièce prouvait que Racine savait faire parler puissamment la jalousie et les « faiblesses du cœur ». Il y avait loin pourtant de ces faiblesses aux héroïsmes cornéliens. Si même leur

peinture n'était pas funeste, elles tenaient sans aucun doute un autre rang et une autre dignité. En écrivant *Mithridate* Racine n'a pas voulu écrire une tragédie cornélienne, mais il a voulu donner la première place à un héros qui eut la « grandeur d'âme » des don Diègue ou des Horace ou des Sertorius.

Ainsi Mithridate est devenu une tragédie politique et guerrière autant qu'une tragédie d'amour. La haine des Romains et les vertus militaires y ont tenu autant de place que la haine des amours trompées et les vertus des amours fidèles. Racine a prouvé, comme il l'avait fait dans *Britannicus*, qu'il savait donner à l'ambition et au patriotisme leur langage, comme il le donnait aux passions du cœur. Mais la grande originalité de *Mithridate* est que l'intrigue d'amour n'y devient pas comme tant de pièces de Corneille secondaire et mensongère. Mithridate est amoureux et jaloux avec autant de vérité qu'il est impérieux et héroïque. Il ne se pique pas, comme les héros de Corneille, de dédaigner l'amour au prix des « grands intérêts de la vie ». Il souffre parce qu'il aime et qu'on ne domine pas les cœurs rebelles comme on dompte les empires. C'est là sans doute ce qui fit au XVIIe siècle le triomphe éclatant de la pièce et ce *charme*, cet attrait magnifique que Mme de Sévigné dut avouer.

PRÉFACE

Il n'y a guère de nom plus connu que celui de Mithridate. Sa vie et sa mort font une partie considérable de l'histoire romaine. Et sans compter les victoires qu'il a remportées, on peut dire que ses seules défaites ont fait presque toute la gloire de trois des plus grands capitaines de la république : c'est à savoir, de Sylla, de Lucullus, et de Pompée. Ainsi je ne pense pas qu'il soit besoin de citer ici mes auteurs. Car, excepté quelque événement que j'ai un peu rapproché par le droit que donne la poésie, tout le monde reconnoîtra aisément que j'ai suivi l'histoire avec beaucoup de fidélité. En effet, il n'y a guère d'actions éclatantes dans la vie de Mithridate qui n'aient trouvé place dans ma tragédie. J'y ai inséré tout ce qui pouvait mettre en jour les mœurs et les sentiments de ce prince, je veux dire sa haine violente contre les Romains, son grand courage, sa finesse, sa dissimulation, et enfin cette jalousie qui lui était si naturelle, et qui a tant de fois coûté la vie à ses maîtresses. La seule chose qui pourrait n'être pas aussi connue que le reste, c'est le dessein que je lui fais prendre de passer dans l'Italie. Comme ce dessein m'a fourni une des scènes qui ont le plus réussi dans ma tragédie, je crois que le plaisir du lecteur pourra redoubler, quand il verra que presque tous les historiens ont dit ce que je fais dire ici à Mithridate.

Florus, Plutarque et Dion Cassius nomment les pays par où il devoit passer. Appien d'Alexandrie entre plus dans le détail. Et après avoir marqué les facilités et les secours que Mithridate espérait trouver dans sa marche, il ajoute que ce projet fut le prétexte dont Pharnace se servit pour faire révolter toute l'armée, et que les soldats, effrayés de l'entreprise de son père, la regardèrent comme le désespoir d'un prince qui ne cherchoit qu'à périr avec éclat.

Ainsi elle fut en partie cause de sa mort, qui est l'action de ma tragédie. J'ai encore lié ce dessein de plus près à mon sujet. Je m'en suis servi pour faire connoître à Mithridate

les secrets sentiments de ses deux fils. On ne peut prendre trop de précaution pour ne rien mettre sur le théâtre qui ne soit très-nécessaire. Et les plus belles scènes sont en danger d'ennuyer, du moment qu'on les peut séparer de l'action, et qu'elles l'interrompent au lieu de la conduire vers sa fin.

Voici la réflexion que fait Dion Cassius sur ce dessein de Mithridate : « Cet homme était véritablement né pour entreprendre de grandes choses. Comme il avoit souvent eprouvé la bonne et la mauvaise fortune, il ne croyoit rien au-dessus de ses espérances et de son audace, et mesuroit ses desseins bien plus à la grandeur de son courage qu'au mauvais état de ses affaires ; bien résolu, si son entreprise ne réussissoit point, de faire une fin digne d'un grand roi, et de s'ensevelir lui-même sous les ruines de son empire plutôt que de vivre dans l'obscurité et dans la bassesse. »

J'ai choisi Monime entre les femmes que Mithridate a aimées. Il paroît que c'est celle de toutes qui a été la plus vertueuse, et qu'il a aimée le plus tendrement. Plutarque, semble avoir pris plaisir à décrire le malheur et les sentiments de cette princesse. C'est lui qui m'a donné l'idée de Monime ; et c'est en partie sur la peinture qu'il en a faite que j'ai fondé un caractère que je puis dire qui n'a point déplu. Le lecteur trouvera bon que je rapporte ses paroles telles qu'Amiot les a traduites. Car elles ont une grâce dans le vieux style de ce traducteur, que je ne crois point pouvoir égaler dans notre langue moderne :

« Cette-cy estoit fort renommée entre les Grecs, pource que quelques sollicitations que luy sceust faire le Roy en estant amoureux, jamais ne voulut entendre à toutes ses poursuites jusqu'à ce qu'il y eust accord de mariage passé entre eux, et qu'il luy eust envoyé le diadème ou bandeau royal, et appellée royne. La pauvre dame, depuis que ce roy l'eust espousée, avait vécu en grande déplaisance, ne faisant continuellement autre chose que de plorer la malheureuse beauté de son corps, laquelle, au lieu d'un mary, lui avoit donné un maistre, et au lieu de compagnie conjugale, et que doit avoir une dame d'honneur, luy avoit baillé une garde et garnison d'hommes barbares, qui la tenoient comme prisonnière loin du doux païs de la Grece, en lieu où elle n'avoit qu'un songe et une ombre de biens ; et au contraire avait réellemeut perdu les véritables, dont elle jouissoit au païs de sa naissance. Et quand l'eunuque fut arrivé devers elle, et luy eut fait com-

mandement de par le Roy qu'elle eust à mourir, adonc elle s'arracha d'alentour de la teste son bandeau royal; et se le nouant alentour du col, s'en pendit. Mais le bandeau ne fut pas assez fort, et se rompit incontinent. Et lors elle se prit à dire : « O maudit et maleureux tissu, ne me serviras-tu point « au moins à ce triste service? » En disant ces paroles, elle le jeta contre terre, crachant dessus et tendit la gorge à l'eunuque. »

Xipharès était fils de Mithridate et d'une de ses femmes qui se nommait Stratonice. Elle livra aux Romains une place de grande importance, où étaient les trésors de Mithridate, pour mettre son fils Xipharès dans les bonnes grâces de Pompée. Il y a des historiens qui prétendent que Mithridate fit mourir ce jeune prince, pour se venger de la perfidie de sa mère.

Je ne dis rien de Pharnace. Car qui ne sait pas que ce fut lui qui souleva contre Mithridate ce qui lui restoit de troupes et qui força ce prince à se vouloir empoisonner, et à se passer son épée au travers du corps pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis? C'est ce même Pharnace qui fut vaincu depuis par Jules Cesar, et qui fut tué ensuite dans une autre bataille.

PERSONNAGES

MITHRIDATE, roi de Pont et de quantité d'autres royaumes.
MONIME, accordée avee Mithridate, et déjà déclarée reine.
PHARNACE, } fils de Mithridate, mais de différentes mères.
XIPHARÈS, }
ARBATE, confident de Mithridate, et gouverneur de la place de Nymphée.
PHÆDIME, confidente de Monime.
ARCAS, domestique de Mithridate.
GARDES.

La scène est à Nymphée, port de mer sur le Bosphore Cimmérien, dans la Taurique Chersonèse (1)

(1) On dit aujourd'hui *Chersonèse Taurique* ou Crimée.

MITHRIDATE

TRAGÉDIE

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

XIPHARÈS, ARBATE

XIPHARÈS

On nous faisoit, Arbate, un fidèle rapport.
Rome en effet triomphe, et Mithridate est mort.
Les Romains, vers l'Euphrate, ont attaqué mon père,
Et trompé dans la nuit sa prudence ordinaire.
Après un long combat, tout son camp dispersé
Dans la foule des morts, en fuyant, l'a laissé;
Et j'ai su qu'un soldat dans les mains de Pompée
Avec son diadème a remis son épée.
Ainsi ce roi, qui seul a durant quarante ans (1)
Lassé tout ce que Rome eut de chefs importants (2),
Et qui dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeoit de tous les rois la querelle commune,
Meurt, et laisse après lui, pour venger son trépas,
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.

ARBATE

Vous, seigneur! Quoi? l'ardeur de régner en sa place
Rend déjà Xipharès ennemi de Pharnace?

XIPHARÈS

Non, je ne prétends point, cher Arbate, à ce prix
D'un malheureux empire acheter le débris (3).
Je sais en lui des ans respecter l'avantage;
Et content des États marqués pour mon partage,

(1) C'est le renseignement donné par Florus qui exagère quelque peu. Ces guerres n'ont duré qu'une trentaine d'années.
(2) Notamment Valerius Flaccus, Sylla, Lucullus, Pompée.
(3) Emploi fréquent du mot au singulier, au XVIIe siècle, avec le sens de *ruine*.

Je verrai sans regret tomber entre ses mains
Tout ce que lui promet l'amitié des Romains.

ARBATE

L'amitié des Romains ! Le fils de Mithridate,
Seigneur ! Est-il bien vrai ?

XIPHARÈS

N'en doute point, Arbate.
Pharnace, dès longtemps tout Romain dans le cœur (1),
Attend tout maintenant de Rome et du vainqueur.
Et moi, plus que jamais à mon père fidèle,
Je conserve aux Romains une haine immortelle.
Cependant et ma haine et ses prétentions
Sont les moindres sujets de nos divisions.

ARBATE

Et quel autre intérêt contre lui vous anime?

XIPHARÈS

Je m'en vais t'étonner. Cette belle Monime
Qui du Roi notre père attira tous les vœux,
Dont Pharnace, après lui, se déclare amoureux....

ARBATE

Hé bien, Seigneur ?

XIPHARÈS

Je l'aime, et ne veux plus m'en taire,
Puisqu'enfin pour rival je n'ai plus que mon frère.
Tu ne t'attendois pas sans doute à ce discours ;
Mais ce n'est point, Arbate, un secret de deux jours.
Cet amour s'est longtemps accru dans le silence.
Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence,
Et mes premiers soupirs, et mes derniers ennuis (2) ?
Mais en l'état funeste où nous sommes réduits,
Ce n'est guère le temps d'occuper ma mémoire
A rappeler le cours d'une amoureuse histoire.
Qu'il te suffise donc, pour me justifier,
Que je vis, que j'aimai la Reine le premier ;
Que mon père ignoroit jusqu'au nom de Monime,
Quand je conçus pour elle un amour légitime.
Il la vit. Mais au lieu d'offrir à ses beautés
Un hymen, et des vœux dignes d'être écoutés,
Il crut que sans prétendre (3) une plus haute gloire,

(1) Ceci est de l'invention de Racine.
(2) *Ennui* au sens très fort du XVII[e] siècle : *douleur profonde*.
(3) *Prétendre* au XVII[e] siècle était couramment verbe actif (ainsi qu'un grand nombre d'autres verbes aujourd'hui neutres : *accoutumer*, *aspirer*, *consulter*, *contribuer*, etc.).

Elle lui céderoit une indigne victoire.
Tu sais par quels efforts il tenta sa vertu,
Et que lassé d'avoir vainement combattu,
Absent, mais toujours plein de son amour extrême,
Il lui fit par tes mains porter son diadème (1).
Juge de mes douleurs, quand des bruits trop certains
M'annoncèrent du Roi l'amour et les desseins;
Quand je sus qu'à son lit Monime réservée,
Avoit pris, avec toi, le chemin de Nymphée!
Hélas! ce fut encor dans ce temps odieux;
Qu'aux offres des Romains ma mère ouvrit les yeux:
Ou pour venger sa foi (2) par cet hymen trompée,
Ou ménageant pour moi la faveur de Pompée,
Elle trahit mon père, et rendit au Romains
La place et les trésors confiés en ses mains.
Quel (3) devins-je au récit du crime de ma mère!
Je ne regardai (4) plus mon rival dans mon père;
J'oubliai mon amour par le sien traversé:
Je n'eus devant les yeux que mon père offensé.
J'attaquai les Romains: et ma mère éperdue
Me vit, en reprenant cette place rendue,
A mille coups mortels contre eux me dévouer,
Et chercher, en mourant, à la désavouer.
L'Euxin, depuis ce temps, fut libre, et l'est encore;
Et des rives de Pont aux rives du Bosphore,
Tout reconnut mon père, et ses heureux vaisseaux
N'eurent plus d'ennemis que les vents et les eaux.
Je voulois faire plus. Je prétendois, Arbate,
Moi-même à son secours m'avancer vers l'Euphrate.
Je fus soudain frappé du bruit de son trépas.
Au milieu de mes pleurs, je ne le cèle pas,
Monime, qu'en tes mains mon père avoit laissée,
Avec tous ses attraits revint en ma pensée.
Que dis-je? en ce malheur je tremblai pour ses jours:
Je redoutai du Roi les cruelles amours.
Tu sais combien de fois ses jalouses tendresses
Ont pris soin d'assurer la mort de ses maîtresses.

(1) Tout ceci est conforme au récit de Plutarque.

(2) *Foi* avec le sens de *fidélité amoureuse* ou *conjugale* est fréquent au XVII[e] siècle. Remarquer que la mère de Xipharès faisait partie d'un sérail et qu'historiquement elle devait être peu sensible à la jalousie.

(3) Cet emploi de *quel* pour *que* est fréquent à cette date.

(4) *Regarder = avoir égard à*. Sens alors usuel.

Je volai vers Nymphée ; et mes tristes regards
Rencontrèrent Pharnace au pied de ses remparts.
J'en conçus, je l'avoue, un présage funeste.
Tu nous reçus tous deux, et tu sais tout le reste.
Pharnace, en ses desseins toujours impétueux,
Ne dissimula point ses vœux présomptueux.
De mon père à la Reine il conta la disgrâce,
L'assura de sa mort, et s'offrit en sa place.
Comme il le dit, Arbate, il veut l'exécuter.
Mais enfin, à mon tour, je prétends éclater (1).
Autant que mon amour respecta la puissance
D'un père, à qui je fus dévoué dès l'enfance,
Autant ce même amour, maintenant révolté,
De ce nouveau rival brave l'autorité.
Ou Monime, à ma flamme elle-même contraire,
Condamnera l'aveu que je prétends lui faire ;
Ou bien, quelques malheurs qu'il en puisse avenir (2),
Ce n'est que par ma mort qu'on la peut obtenir.
Voilà tous les secrets que je voulois t'apprendre.
C'est à toi de choisir quel parti tu dois prendre,
Qui des deux te paroît plus digne de ta foi,
L'esclave des Romains, ou le fils de ton roi.
Fier de leur amitié, Pharnace croit peut-être
Commander dans Nymphée, et me parler en maître.
Mais ici mon pouvoir ne connoît point le sien :
Le Pont est son partage, et Colchos (3) est le mien,
Et l'on sait que toujours la Colchide et ses princes
Ont compté ce Bosphore (4) au rang de leurs provinces.

ARBATE

Commandez-moi, Seigneur. Si j'ai quelque pouvoir,
Mon choix est déjà fait, je ferai mon devoir.
Avec le même zèle, avec la même audace
Que je servois le père et gardois cette place
Et contre votre frère, et même contre vous,
Après la mort du Roi, je vous sers contre tous.
Sans vous, ne sais-je pas que ma mort assurée
De Pharnace en ces lieux alloit suivre l'entrée !

(1) *Eclater = me montrer avec éclat.* C'est un sens alors usuel.
(2) *Avenir* était alors l'orthographe et la prononciation d'*advenir*.
(3) Cette ville de Colchos n'a jamais existé.
(4) Le Bosphore Cimmérien ou détroit qui relie la Mer Noire à la mer d'Azov, et par suite la Crimée qu'il baigne.

Sais-je pas que mon sang, par ses mains répandu,
Eût souillé ce rempart contre lui défendu?
Assurez-vous du cœur et du choix de la Reine,
Du reste, ou mon crédit n'est plus qu'une ombre vaine,
Ou Pharnace, laissant le Bosphore en vos mains,
Ira jouir ailleurs des bontés des Romains.

XIPHARÈS

Que ne devrai-je point à cette ardeur extrême!
Mais on vient. Cours, ami : c'est Monime elle-même.

SCÈNE II

MONIME, XIPHARÈS

MONIME

Seigneur, je viens à vous. Car enfin aujourd'hui,
Si vous m'abandonnez, quel sera mon appui?
Sans parents, sans amis, désolée et craintive,
Reine longtemps de nom, mais en effet captive (1),
Et veuve maintenant sans avoir eu d'époux,
Seigneur, de mes malheurs ce sont là les plus doux.
Je tremble à (2) vous nommer l'ennemi qui m'opprime.
J'espère toutefois qu'un cœur si magnanime
Ne sacrifiera point les pleurs des malheureux
Aux intérêts du sang qui vous unit tous deux.
Vous devez à ces mots reconnoître Pharnace.
C'est lui, Seigneur, c'est lui dont la coupable audace
Veut, la force à la main, m'attacher à son sort
Par un hymen pour moi plus cruel que la mort.
Sous quel astre ennemi (3) faut-il que je sois née?
Au joug d'un autre hymen sans amour destinée,
A peine je suis libre et goûte quelque paix,
Qu'il faut que je me livre à tout ce que je hais.
Peut-être je devrois, plus humble en ma misère,
Me souvenir du moins que je parle à son frère.
Mais, soit raison, destin, soit que ma haine en lui
Confonde les Romains dont il cherche l'appui,

(1) *En effet* = *en réalité*. Sens fréquent au XVIIe siècle.
(2) *A* = *pour* (et non pas *je tremble de vous nommer*, *j'hésite à vous nommer)*. Emploi de *à* alors usuel.
(3) On croyait encore au XVIIe siècle à l'astrologie qui déterminait la destinée par la position des astres au moment de la naissance. Mais le mot d'*astre* était déjà devenu simplement synonyme de *fortune*.

Jamais hymen formé sous le plus noir auspice
De l'hymen que je crains n'égala le supplice,
Et si Monime en pleurs ne peut vous émouvoir.
Si je n'ai plus pour moi que mon seul désespoir,
Au pied du même autel où je suis attendue,
Seigneur, vous me verrez, à moi-même rendue,
Percer ce triste cœur qu'on veut tyranniser,
Et dont jamais encor je n'ai pu disposer

XIPHARÈS

Madame, assurez-vous de mon obéissance;
Vous avez dans ces lieux une entière puissance.
Pharnace ira, s'il veut, se faire craindre ailleurs.
Mais vous ne savez pas encor tous vos malheurs.

MONIME

Hé! quel nouveau malheur peut affliger Monime,
Seigneur?

XIPHARÈS

Si vous aimer c'est faire un si grand crime (1),
Pharnace n'en est pas seul coupable aujourd'hui;
Et je suis mille fois plus criminel que lui.

MONIME

Vous!

XIPHARÈS

Mettez ce malheur au rang des plus funestes;
Attestez, s'il le faut, les puissances célestes
Contre un sang malheureux, né pour vous tourmenter,
Père, enfants (2), animés à vous persécuter.
Mais avec quelque ennui que vous puissiez apprendre
Cet amour criminel qui vient de vous surprendre,
Jamais tous vos malheurs ne sauroient approcher
Des maux que j'ai soufferts en le voulant cacher.
Ne croyez point pourtant que semblable à Pharnace,
Je vous serve aujourd'hui pour me mettre en sa place.
Vous voulez être à vous, j'en ai donné ma foi,
Et vous ne dépendrez ni de lui ni de moi.
Mais quand je vous aurai pleinement satisfaite,
En quels lieux avez-vous choisi votrs retraite?
Sera-ce loin, Madame, ou près de mes États?
Me sera-t-il permis d'y conduire vos pas?

(1) Le verbe *faire* était alors, dit Vaugelas, « le plus étendu de la langue ». On le substituait à d'autres verbes dans une foule d'expressions (*faire estime, combat, raillerie*, etc.).

(2) *Père, enfants* sont une apposition qui développe le mot *sang* = *famille.*

Verrez-vous d'un même œil le crime et l'innocence?
En fuyant mon rival, fuirez-vous ma présence?
Pour prix d'avoir si bien secondé vos souhaits,
Faudra-t-il me résoudre à ne vous voir jamais?

MONIME

Ah! que m'apprenez-vous?

XIPHARÈS

Hé quoi? belle Monime,
Si le temps peut donner quelque droit légitime,
Faut-il vous dire ici que le premier de tous
Je vous vis, je formai le dessein d'être à vous,
Quand vos charmes naissants, inconnus à mon père,
N'avoient encor paru qu'aux yeux de votre mère
Ah! si par mon devoir forcé de vous quitter,
Tout mon amour alors ne put pas éclater,
Ne vous souvient-il plus, sans compter tout le reste,
Combien je me plaignis de ce devoir funeste?
Ne vous souvient-il plus, en quittant (1) vos beaux yeux,
Quelle vive douleur attendrit mes adieux?
Je m'en souviens tout seul. Avouez-le, Madame,
Je vous rappelle un songe effacé de votre âme.
Tandis que loin de vous, sans espoir de retour,
Je nourrissois encore un malheureux amour,
Contente, et résolue à l'hymen de mon père,
Tous les malheurs du fils ne vous affligeoient guère

MONIME

Hélas!

XIPHARÈS

Avez-vous plaint un moment mes ennuis?

MONIME

Prince.... n'abusez point de l'état ou je suis.

XIPHARÈS

En abuser, ô ciel! quand je cours vous défendre,
Sans vous demandez rien, sans oser rien prétendre (2);
Que vous dirai-je enfin! lorsque je vous promets
De vous mettre en état de ne me voir jamais!

MONIME

C'est me promettre plus que vous ne sauriez faire.

XIPHARÈS

Quoi? malgré mes serments vous croyez le contraire?
Vous croyez qu'abusant de mon autorité,

(1) *Quittant* ne peut se rattacher grammaticalement à aucun mot. Il se rapporte à l'idée de *je*, contenue dans *mes adieux*. De pareilles constructions sont fréquentes au XVIIe siècle.

(2) Voir à la scène précédente la note sur *prétendre*.

Je prétends attenter à votre liberté?
On vient, Madame, on vient. Expliquez-vous, de grâce.
Un mot.

MONIME

Défendez-moi des fureurs de Pharnace.
Pour me faire, Seigneur, consentir à vous voir
Vous n'aurez pas besoin d'un injuste pouvoir.

XIPHARÈS

Ah! Madame....

MONIME

Seigneur, vous voyez votre frère.

SCÈNE III

MONIME, PHARNACE, XIPHARÈS

PHARNACE

Jusques à quand, Madame, attendrez-vous mon père?
Des témoins de sa mort viennent à tous moments
Condamner votre doute et vos retardements (1).
Venez, fuyez l'aspect de ce climat sauvage,
Qui ne parle à vos yeux que d'un triste esclavage.
Un peuple obéissant vous attend à genoux,
Sous un ciel plus heureux et plus digne de vous.
Le Pont vous reconnoît dès longtemps pour sa reine;
Vous en portez encor la marque souveraine;
Et ce bandeau royal fut mis sur votre front
Comme un gage assuré de l'empire de Pont.
Maître de cet État que mon père me laisse,
Madame, c'est à moi d'accomplir sa promesse.
Mais il faut, croyez-moi, sans attendre plus tard,
Ainsi que notre hymen presser notre départ.
Nos intérêts communs et mon cœur le demandent.
Prêts à vous recevoir, mes vaisseaux vous attendent,
Et du pied de l'autel vous y pouvez monter,
Souveraine des mers qui vous doivent porter (2).

MONIME

Seigneur, tant de bontés ont lieu de me confondre.
Mais puisque le temps presse, et qu'il faut vous répondre,

(1) *Retardement* et *retard* s'emploient concurremment au XVIIe siècle. (De même *change* et *changement*, *fourbe* et *fourberie*, etc.).

(2) On a souvent fait remarquer combien un seul vers de Racine, un vers tel que celui-là suffit à créer autour de la tragédie classique, d'apparence abstraite, tout un décor, un horizon.

Puis-je, laissant la feinte et les déguisements,
Vous découvrir ici mes secrets sentiments?

PHARNACE

Vous pouvez tout.

MONIME

Je crois que je vous suis connue.
Éphèse est mon pays (1); mais je suis descendue
D'aïeux, ou rois, Seigneur, ou héros, qu'autrefois
Leur vertu, chez les Grecs, mit au-dessus des rois.
Mithridate me vit. Éphèse, et l'Ionie,
A son heureux empire étoit alors unie.
Il daigna m'envoyer ce gage de sa foi.
Ce fut pour ma famille une suprême loi :
Il fallut obéir. Esclave couronnée,
Je partis pour l'hymen où j'étois destinée.
Le Roi, qui m'attendoit au sein de ses États,
Vit emporter ailleurs ses desseins et ses pas,
Et tandis que la guerre occupoit son courage,
M'envoya dans ces lieux éloignés de l'orage.
J'y vins : j'y suis encor. Mais cependant, Seigneur,
Mon père paya cher ce dangereux honneur,
Et les Romains vainqueurs, pour première victime,
Prirent Philopœmen (2), le père de Monime.
Sous ce titre funeste il se vit immoler;
Et c'est de quoi, Seigneur, j'ai voulu vous parler.
Quelque juste fureur dont je sois animée,
Je ne puis point à Rome opposer une armée;
Inutile témoin de tous ses attentats,
Je n'ai pour me venger ni sceptre ni soldats ;
Enfin, je n'ai qu'un cœur. Tout ce que je puis faire,
C'est de garder la foi que je dois à mon père,
De ne point dans son sang aller tremper mes mains
En épousant en vous l'allié des Romains.

PHARNACE

Que parlez-vous de Rome et de son alliance?
Pourquoi tout ce discours et cette défiance?
Qui vous dit qu'avec eux je prétends m'allier?

MONIME

Mais vous-même, Seigneur, pouvez-vous le nier?
Comment m'offririez-vous l'entrée et la couronne
D'un pays que partout leur armée environne,

(1) Cette origine de Monime n'est pas certaine.
(2) Ce détail est de l'invention de Racine.

Si le traité secret qui vous lie aux Romains
Ne vous en assuroit l'empire et les chemins?

PHARNACE

De mes intentions je pourrois vous instruire,
Et je sais les raisons que j'aurois à vous dire,
Si laissant en effet les vains déguisements,
Vous m'aviez expliqué vos secrets sentiments.
Mais enfin je commence, après tant de traverses,
Madame, à rassembler vos excuses diverses;
Je crois voir l'intérêt que vous voulez celer,
Et qu'un autre qu'un père ici vous fait parler.

XIPHARÈS

Quel que soit l'intérêt qui fait parler la Reine,
La réponse, Seigneur, doit-elle être incertaine?
Et contre les Romains votre ressentiment
Doit-il pour éclater balancer un moment?
Quoi? nous aurons d'un père entendu la disgrâce,
Et lents à le venger, prompts à remplir sa place,
Nous mettrons notre honneur et son sang en oubli (1)?
Il est mort: savons-nous s'il est enseveli?
Qui sait si dans le temps que votre âme empressée
Forme d'un doux hymen l'agréable pensée,
Ce roi, que l'Orient tout plein de ses exploits
Peut nommer justement le dernier de ses rois,
Dans ses propres États privé de sépulture,
Ou couché sans honneur dans une foule obscure,
N'accuse point le ciel qui le laisse outrager,
Et des indignes fils (2) qui n'osent le venger?
Ah! ne languissons plus dans un coin du Bosphore.
Si dans tout l'univers quelque roi libre encore,
Parthe, Scythe ou Sarmate, aime sa liberté,
Voilà nos alliés: marchons de ce côté.
Vivons, ou périssons dignes de Mithridate;
Et songeons bien plutôt, quelque amour qui nous flatte,
A défendre du joug et nous et nos États,
Qu'à contraindre des cœurs qui ne se donnent pas (3)

(1) *Mettre en oubli* pour *oublier* était d'usage fréquent au XVIIe siècle. Nous avons conservé des expressions analogues: *mettre en doute*, *mettre en balance*, etc..

(2) Selon Louis Racine *des* serait une faute d'impression pour *deux* (qui pouvait alors s'écrire *deus*). L'expression *des indignes* pour *d'indignes* paraissait déjà incorrecte à des contemporains de Racine comme Boileau et Brossette.

(3) Il y a entre le rôle de Xipharès et celui de Nicomède de Corneille des

PHARNACE

Il sait vos sentiments. Me trompois-je, Madame?
Voilà cet intérêt si puissant sur votre âme,
Ce père, ces Romains que vous me reprochez.

XIPHARÈS

J'ignore de son cœur les sentiments cachés;
Mais je m'y soumettrois sans vouloir rien prétendre (1),
Si, comme vous, Seigneur, je croyois les entendre.

PHARNACE

Vous feriez bien; et moi, je fais ce que je doi (2) :
Votre exemple n'est pas une règle pour moi.

XIPHARÈS

Toutefois en ces lieux je ne connois personne
Qui ne doive imiter l'exemple que je donne.

PHARNACE

Vous pourriez à Colchos vous expliquer ainsi.

XIPHARÈS

Je le puis à Colchos, et je le puis ici.

PHARNACE

Ici? Vous y pourriez rencontrer votre perte...

SCÈNE IV

MONIME, PHARNACE, XIPHARÈS, PHÆDIME

PHÆDIME

Princes, toute la mer est de vaisseaux couverte;
Et bientôt, démentant le faux bruit de sa mort,
Mithridate lui-même arrive dans le port.

MONIME

Mithridate!

XIPHARÈS

Mon père!

PHARNACE

Ah! que viens-je d'entendre?

PHÆDIME

Quelques vaisseaux légers sont venus nous l'apprendre :
C'est lui-même; et déjà, pressé de son devoir,
Arbate loin du bord l'est allé recevoir.

analogies frappantes et qui n'ont pu échapper à Racine. Comme Xipharès Nicomède a son frère pour rival, auprès de Laodice, et ce frère est allié des Romains que Nicomède combat.

(1) Nous avons signalé cet emploi de *prétendre* comme verbe actif.

(2) Cette orthographe, conforme à l'étymologie, se rencontre alors même en prose.

XIPHARÈS

Qu'avons-nous fait ?

MONIME, *à Xipharès*

Adieu, prince. Quelle nouvelle !

SCÈNE V

PHARNACE, XIPHARÈS

PHARNACE

Mithridate revient ? Ah ! fortune cruelle !
Ma vie et mon amour tous deux courent hasard (1),
Les Romains que j'attends arriveront trop tard.

(à Xipharès)

Comment faire ? J'entends que votre cœur soupire,
Et j'ai conçu l'adieu qu'elle vient de vous dire,
Prince ; mais ce discours demande un autre temps :
Nous avons aujourd'hui des soins plus importants.
Mithridate revient, peut-être inexorable :
Plus il est malheureux, plus il est redoutable.
Le péril est pressant plus que vous ne pensez.
Nous sommes criminels, et vous le connoissez,
Rarement l'amitié désarme sa colère ;
Ses propres fils n'ont point de juge plus sévère ;
Et nous l'avons vu même à ses cruels soupçons
Sacrifier deux fils pour de moindres raisons (2).
Craignons pour vous, pour moi, pour la Reine elle-même :
Je la plains d'autant plus que Mithridate l'aime.
Amant avec transport, mais jaloux sans retour,
Sa haine va toujours plus loin que son amour.
Ne vous assurez point sur (3) l'amour qu'il vous porte :
Sa jalouse fureur n'en sera que plus forte.
Songez-y. Vous avez la faveur des soldats,
Et j'aurai des secours que je n'explique pas.
M'en croirez-vous ? Courons assurer notre grâce :
Rendons-nous, vous et moi, maîtres de cette place ;
Et faisons qu'à ses fils il ne puisse dicter
Que les conditions qu'ils voudront accepter.

(1) *Courir hasard* pour *courir du hasard*. Cette suppression de l'article partitif est fréquente au XVII[e] siècle *(gagner temps, donner cadeaux*, etc.)

(2) D'après Dion Cassius Mithridate fit tuer son fils Macharès qui l'avait trahi pour les Romains (ce qui n'est pas *une moindre raison*). Il aurait mis à mort (d'après Appien) un autre fils dont il redoutait l'ambition.

(3) *S'assurer sur* pour *se fier à* est alors usuel.

XIPHARÈS

Je sais quel est mon crime, et je connois mon père ;
Et j'ai par-dessus vous le crime de ma mère (1) ;
Mais quelque amour encor qui me pût (2) éblouir,
Quand mon père paroit, je ne sais qu'obéir.

PHARNACE

Soyons-nous donc aux moins fidèles l'un et l'autre :
Vous savez mon secret, j'ai pénétré le vôtre.
Le Roi, toujours fertile en dangereux détours,
S'armera contre nous de nos moindres discours.
Vous savez sa coutume, et sous quelles tendresses
Sa haine sait cacher ses trompeuses adresses.
Allons. Puisqu'il le faut, je marche sur vos pas.
Mais en obéissant ne nous trahissons pas.

(1) Xipharès à expliqué à la scène I qu'elle avait trahi Mithridate pour les Romains.

(2) Cet emploi du subjonctif imparfait pour le conditionnel présent est alors d'usage constant.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

MONIME, PHÆDIME

PHÆDIME

Quoi ? vous êtes ici quand Mithridate arrive,
Quand, pour le recevoir, chacun court sur la rive ?
Que faites-vous, Madame ? et quel ressouvenir
Tout à coup vous arrête, et vous fait revenir ?
N'offenserez-vous point un roi qui vous adore,
Qui presque votre époux....

MONIME

Il ne l'est pas encore,
Phædime ; et jusque-là je crois que mon devoir
Est de l'attendre ici, sans l'aller recevoir.

PHÆDIME

Mais ce n'est point, Madame, un amant ordinaire.
Songez qu'à ce grand roi promise par un père,
Vous avez de ses feux un gage solennel,
Qu'il peut, quand il voudra, confirmer à l'autel.
Croyez-moi, montrez-vous, venez à sa rencontre.

MONIME

Regarde en quel état tu veux que je me montre,
Vois ce visage en pleurs ; et loin de le chercher,
Dis-moi plutôt, dis-moi que je m'aille cacher.

PHÆDIME

Que dites-vous ? O Dieux !

MONIME

Ah ! retour qui me tue !
Malheureuse ! comment paraîtrai-je à sa vue,
Son diadème au front, et dans le fond du cœur,
Phædime.... Tu m'entends, et tu vois ma rougeur.

PHÆDIME

Ainsi vous retombez dans les mêmes alarmes
Qui vous ont dans la Grèce arraché tant de larmes ?
Et toujours Xipharès revient vous traverser (1) ?

(1) *Traverser* pour *venir à la traverse de, faire obstacle* est alors d'usage courant.

MONIME

Mon malheur est plus grand que tu ne peux penser.
Xipharès ne s'offrait alors à ma mémoire
Que tout plein de vertus, que tout brillant de gloire ;
Et je ne savais pas que pour moi plein de feux (1),
Xipharès des mortels fût le plus amoureux.

PHÆDIME

Il vous aime, Madame ? Et ce héros aimable....

MONIME

Est aussi malheureux que je suis misérable.
Il m'adore, Phœdime ; et les mêmes douleurs
Qui m'affligeaient ici le tourmentaient ailleurs.

PHÆDIME

Sait-il en sa faveur jusqu'où va votre estime ?
Sait-il que vous l'aimez ?

MONIME

Il l'ignore, Phædime.
Les Dieux m'ont secourue ; et mon cœur affermi
N'a rien dit, ou du moins n'a parlé qu'à demi.
Hélas ! si tu savais, pour garder le silence,
Combien ce triste cœur s'est fait de violence !
Quels assauts, quels combats j'ai tantôt (2) soutenus !
Phædime, si je puis, je ne le verrai plus.
Malgré tous les efforts que je pourrais me faire,
Je verrais ses douleurs, je ne pourrais me taire.
Il viendra, malgré moi, m'arracher cet aveu,
Mais n'importe, s'il m'aime, il en jouira peu ;
Je lui vendrai si cher ce bonheur qu'il ignore,
Qu'il vaudrait mieux pour lui qu'il l'ignorât encore.

PHÆDIME

On vient. Que faites-vous, Madame ?

MONIME

Je ne puis.
Je ne paraîtrai point dans le trouble où je suis.

SCÈNE II

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS, ARBATE, *Gardes*

MITHRIDADE

Princes, quelques raisons que vous me puissiez dire,

(1) *Feux*, *flamme*, *chaînes*, *traits*, etc., sont des métaphores galantes qui n'avaient pas encore vieilli et que l'usage rendait alors presque nécessaires.
(2) *Tantôt* = *tout à l'heure*. Sens fréquent au XVIIe siècle.

Votre devoir ici n'a point dû (1) vous conduire,
Ni vous faire quitter, en de si grands besoins,
Vous le Pont, vous Colchos, confiés à vos soins.
Mais vous avez pour juge un père qui vous aime.
Vous avez cru des bruits que j'ai semés moi-même;
Je vous crois innocents, puisque vous le voulez,
Et je rends grâce au ciel qui nous a rassemblés.
Tout vaincu que je suis, et voisin du naufrage,
Je médite un dessein digne de mon courage.
Vous en serez tantôt instruits plus amplement.
Allez, et laissez-moi reposer un moment.

SCÈNE III

MITHRIDATE, ARBATE

MITHRIDATE

Enfin, après un an, tu me revois, Arbate,
Non plus, comme autrefois, cet heureux Mithridate
Qui de Rome toujours balançant le destin,
Tenois entre elle et moi l'univers incertain.
Je suis vaincu. Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissoit peu de place au courage.
Mes soldats presque nus, dans l'ombre intimidés,
Les rangs de toutes parts mal pris et mal gardés,
Le désordre partout redoublant les alarmes,
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyaient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux :
Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeste?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.
Quelque temps inconnu, j'ai traversé le Phase;
Et de là, pénétrant jusqu'au pied du Caucase (2),
Bientôt dans des vaisseaux sur l'Euxin préparés,
J'ai rejoint de mon camp les restes séparés.
Voilà par quels malheurs poussé dans le Bosphore,

(1) *Il n'a point dû* pour *n'aurait point dû*. Cet emploi de l'indicatif pour le conditionel avec *pouvoir*, *falloir*, *devoir* est un latinisme fréquent au XVII[e] siècle.
(3) C'est le chemin qu'indiquent les récits de Plutarque et de Diou Cassius.

J'y trouve des malheurs qui m'attendoient encore.
Toujours du même amour tu me vois enflammé :
Ce cœur nourri de sang, et de guerre affamé,
Malgré le faix des ans et du sort qui m'opprime,
Traîne partout l'amour qui l'attache à Monime,
Et n'a point d'ennemis qui lui soient odieux
Plus que deux fils ingrats que je trouve en ces lieux.

ARBATE

Deux fils, Seigneur?

MITHRIDATE

Ecoute. A travers ma colère,
Je veux bien distinguer Xipharès de son frère.
Je sais que de tout temps à mes ordres soumis,
Il hait autant que moi nos communs ennemis;
Et j'ai vu sa valeur, à me plaire attachée ;
Justifier pour lui ma tendresse cachée.
Je sais même, je sais avec quel désespoir
A tout autre intérêt préférant son devoir,
Il courut démentir une mère infidèle,
Et tira de son crime une gloire nouvelle ;
Et je ne puis encor ni n'oserois penser
Que ce fils si fidèle ait voulu m'offenser.
Mais tous deux en ces lieux que pouvoient-ils attendre?
L'un et l'autre à la Reine ont-ils osé prétendre?
Avec qui semble-t-elle en secret s'accorder?
Moi-même de quel œil dois-je ici l'aborder?
Parle. Quelque désir qui m'entraîne auprès d'elle,
Il me faut de leurs cœurs rendre un compte fidèle.
Qu'est-ce qui s'est passé? Qu'as-tu vu ? Que sais-tu?
Depuis quel temps, pourquoi, comment t'es-tu rendu (1)?

ARBATE

Seigneur, depuis huit jours l'impatient Pharnace
Aborda le premier au pied de cette place,
Et de votre trépas autorisant (2) le bruit,
Dans ces murs aussitôt voulut être introduit.
Je ne m'arrêtai point à ce bruit téméraire (3);
Et je n'écoutois rien, si le prince son frère,

(1) Arbate était gouverneur de Nymphée. Croyant Mithridate mort, il a rendu la place à Xipharès.

(2) *Autorisant = donnant du crédit, accréditant.* C'est le sens étymologique, fréquent au XVIIe siècle.

(3) *Téméraire = répandu au hasard.* C'est un sens latin.

Bien moins par ses discours, Seigneur, que par ses pleurs,
Ne m'eût en arrivant confirmé vos malheurs.

MITHRIDATE

Enfin que firent-ils?

ARBATE

Pharnace entroit à peine
Qu'il courut de ses feux entretenir la Reine,
Et s'offrir d'assurer par un hymen prochain
Le bandeau qu'elle avoit reçu de votre main.

MITHRIDATE

Traître! sans lui donner le loisir de répandre
Les pleurs que son amour auroit dus à ma cendre!
Et son frère?

ARBATE

Son frère au moins jusqu'à ce jour,
Seigneur, dans ses desseins n'a point marqué d'amour;
Et toujours avec vous son cœur d'intelligence
N'a semblé respirer que guerre et que vengeance.

MITHRIDATE

Mais encor quel dessein le conduisoit ici?

ARBATE

Seigneur, vous en serez tôt ou tard éclairci.

MITHRIDATE

Parle, je te l'ordonne, et je veux tout apprendre.

ARBATE

Seigneur, jusqu'à ce jour, ce que (1) j'ai pu comprendre,
Ce prince a cru pouvoir, après votre trépas,
Compter cette province au rang de ses États;
Et sans connoître ici de lois que son courage,
Il venoit par la force appuyer son partage (2).

MITHRIDATE

Ah! c'est le moindre prix qu'il se doit proposer,
Si le ciel de mon sort me laisse disposer.
Oui, je respire, Arbate, et ma joie est extrême.
Je tremblois, je l'avoue, et pour un fils que j'aime,
Et pour moi qui craignois de perdre un tel appui,
Et d'avoir à combattre un rival tel que lui.
Que Pharnace m'offense, il offre à ma colère
Un rival dès longtemps soigneux de me déplaire,
Qui toujours des Romains admirateur secret,
Ne s'est jamais contre eux déclaré qu'à regret.

(1) *Ce que* pour *à ce que*. C'est un latinisme assez fréquent au XVIIe siècle.
(2) *Appuyer* c'est *justifier* ; sens assez fréquent au XVIIe siècle. *Partage* = *héritage*. Le sens est également fréquent à cette date.

Et s'il faut que pour lui Monime prévenue
Ait pu porter ailleurs une amour (1) qui m'est due,
Malheur au criminel qui vient me la ravir,
Et qui m'ose offenser et n'ose me servir!
L'aime-t-elle ?

ARBATE

Seigneur, je vois venir la Reine.

MITHRIDATE

Dieux, qui voyez ici mon amour et ma haine,
Épargnez mes malheurs, et daignez empêcher
Que je ne trouve encor ceux que je vais chercher.
Arbate, c'est assez : qu'on me laisse avec elle.

SCÈNE IV

MITHRIDATE, MONIME

MITHRIDATE

Madame, enfin le ciel près de vous me rappelle,
Et secondant du moins mes plus tristes souhaits,
Vous rend à mon amour plus belle que jamais.
Je ne m'attendois pas que de notre hyménée
Je dusse voir si tard arriver la journée,
Ni qu'en vous retrouvant, mon funeste retour
Fît voir mon infortune, et non pas mon amour.
C'est pourtant cet amour, qui de tant de retraites
Ne me laisse choisir que les lieux où vous êtes;
Et les plus grands malheurs pourront me sembler doux,
Si ma présence ici n'en est point un pour vous.
C'est vous en dire assez, si vous voulez m'entendre (2).
Vous devez à ce jour dès longtemps vous attendre;
Et vous portez, Madame, un gage de ma foi
Qui vous dit tous les jours que vous êtes à moi.
Allons donc assurer cette foi mutuelle.
Ma gloire loin d'ici vous et moi nous appelle;
Et sans perdre un moment pour ce noble dessein,
Aujourd'hui votre époux, il faut partir demain.

MONIME

Seigneur, vous pouvez tout. Ceux par qui je respire

(1) *Amour* au singulier pouvait encore à cette date être des deux genres. Toutefois le masculin commençait à l'emporter et c'est le genre fréquemment choisi par Racine.
(2) *Entendre = comprendre.* C'est un sens usuel au XVII[e] siècle.

Vous ont cédé sur moi leur souverain empire;
Et quand vous userez de ce droit tout-puissant,
Je ne vous répondrai qu'en vous obéissant.

MITHRIDATE

Ainsi, prête à subir un joug qui vous opprime,
Vous n'allez à l'autel que comme une victime ;
Et moi, tyran d'un cœur qui se refuse au mien,
Même en vous possédant je ne vous devrai rien.
Ah ! Madame, est-ce là de quoi me satisfaire?
Faut-il que désormais, renonçant à vous plaire,
Je ne prétende plus qu'à vous tyranniser ?
Mes malheurs, en un mot, me font-ils mépriser?
Ah ! pour tenter encor de nouvelles conquêtes,
Quand je ne verrois pas des routes toutes prêtes,
Quand le sort ennemi m'auroit jeté plus bas,
Vaincu, persécuté, sans secours, sans États,
Errant de mers en mers, et moins roi que pirate,
Conservant pour tous biens le nom de Mithridate (1),
Apprenez que suivi d'un nom si glorieux,
Partout de l'univers j'attacherois les yeux;
Et qu'il n'est point de rois, s'ils sont dignes de l'être,
Qui, sur le trône assis, n'enviassent peut-être
Au-dessus de leur gloire (2) un naufrage élevé (3),
Que Rome et quarante ans ont à peine achevé.
Vous-même, d'un autre œil me verriez-vous, Madame,
Si ces Grecs vos aïeux revivoient dons votre âme?
Et puisqu'il faut enfin que je sois votre époux,
N'étoit-il pas plus noble, et plus digne de vous,
De joindre à ce devoir votre propre suffrage,
D'opposer votre estime au destin qui m'outrage,
Et de me rassurer, en flattant ma douleur,
Contre la défiance attachée au malheur ?
Hé quoi ? n'avez-vous rien, Madame, à me répondre?
Tout mon empressement ne sert qu'à vous confondre.
Vous demeurez muette ; et loin de me parler,
Je vois, malgré vos soins, vos pleurs prêts à couler.

(1) Racine s'est probablement souvenu d'un passage du *Pro Murena* de Cicéron que l'on expliquait dans tous les collèges : « Mithridate en fuite et dans cette situation désespérée conserva pourtant son nom royal ».

(1) *Au dessus de = par dessus, plus que.*

(3) *Naufrage* et *élevé* ne s'accordent guère. Mais la métaphore de *naufrage* pour *ruine* était si fréquente au XVIIe siècle qu'elle avait perdu toute valeur d'image.

MONIME

Moi, Seigneur ? Je n'ai point de larmes à répandre.
J'obéis. N'est-ce pas assez me faire entendre ?
Et ne suffit-il pas...

MITHRIDATE

Non, ce n'est pas assez.
Je vous entends (1) ici mieux que vous ne pens
Je vois qu'on m'a dit vrai. Ma juste jalousie
Par vos propres discours est trop bien éclaircie.
Je vois qu'un fils perfide, épris de vos beautés,
Vous a parlé d'amour, et que vous l'écoutez.
Je vous jette pour lui dans des craintes nouvelles.
Mais il jouira peu de vos pleurs infidèles,
Madame ; et désormais tout est sourd à mes lois,
Ou bien vous l'avez vu pour la dernière fois.
Appelez Xipharès.

MONIME

Ah ! que voulez-vous faire ?
Xipharès...

MITHRIDATE

Xipharès n'a point trahi son père.
Vous vous pressez en vain de le désavouer,
Et ma tendre amitié ne peut que s'en louer.
Ma honte en seroit moindre, ainsi que votre crime,
Si ce fils en effet digne de votre estime
A quelque amour encore avoit pu vous forcer.
Mais qu'un traître, qui n'est hardi qu'à m'offenser,
De qui nulle vertu n'accompagne l'audace (2),
Que Pharnace, en un mot, ait pu prendre ma place !
Qu'il soit aimé, Madame, et que je sois haï !

SCÈNE V

MITHRIDATE, MONIME, XIPHARÈS

MITHRIDATE

Venez, mon fils, venez, votre père est trahi.
Un fils audacieux insulte à ma ruine,
Traverse (3) mes desseins, m'outrage, m'assassine,
Aime la Reine enfin, lui plaît, et me ravit

(1) Nous avons signalé plus haut ce sens *d'entendre* = *comprendre*.
(2) Le mot *audace* au XVIIe siècle, comme le mot latin *audaci*, avait généralement un sens défavorable.
(3) *Traverser* = *contrarier*, *s'opposer à* est fréquent au XVIIe siècle.

Un cœur que son devoir à moi seul asservit (1).
Heureux pourtant, heureux que dans cette disgrâce
Je ne puisse accuser que la main de Pharnace;
Qu'une mère infidèle, un frère audacieux
Vous présentent en vain leur exemple odieux!
Oui, mon fils, c'est vous seul sur qui je me repose,
Vous seul qu'aux (2) grands desseins que mon cœur se pro-
J'ai choisi dès longtemps pour digne compagnon, [pose
L'héritier de mon sceptre, et surtout de mon nom.
Pharnace, en ce moment, et ma flamme offensée
Ne peuvent pas tout seuls (3) occuper ma pensée.
D'un voyage important les soins et les apprêts,
Mes vaisseaux qu'à partir il faut tenir tout prêts,
Mes soldats dont je veux tenter la complaisance,
Dans ce même moment demandent ma présence.
Vous cependant ici veillez pour mon repos;
D'un rival insolent arrêtez les complots.
Ne quittez point la Reine; et s'il se peut, vous-même
Rendez-la moins contraire aux vœux d'un roi qui l'aime.
Détournez-la, mon fils, d'un choix injurieux.
Juge sans intérêt, vous la convaincrez mieux.
En un mot, c'est assez éprouver (4) ma faiblesse :
Qu'elle ne pousse point cette même tendresse,
Que sais-je? à des fureurs dont mon cœur outragé
Ne se repentiroit qu'après s'être vengé (5).

SCÈNE VI

MONIME, XIPHARÈS

XIPHARÈS

Que dirai-je, Madame? et comment dois-je entendre
Cet ordre, ce discours que je ne puis comprendre?

(1) Remarquer la coupe expressive de ces vers :

> Aime la Reine enfin, lui plaît — et me ravit
> Un cœur — que son devoir à moi seul asservit.

Nous avons signalé de nombreux exemples de ces libertés de versification chez Racine.

(2) *Aux = pour les.* Cet emploi de *à* est fréquent au XVIIe siècle.

(3) La première édition porte *tous seuls* La règle de *tout* n'était pas encore fixée.

(4) *Eprouver = mettre à l'épreuve.*

(5) Peut-être souvenir d'un vers de la Médée d'Ovide : « Je suivrai ma colère; et j'agirai dussé-je m'en repentir ».

Seroit-il vrai, grands Dieux ! que trop aimé de vous,
Pharnace eût en effet mérité ce courroux ?
Pharnace auroit-il part à ce désordre extrême ?

MONIME

Pharnace ? O ciel ! Pharnace ? Ah ! qu'entends-je moi-même ?
Ce n'est donc pas assez que ce funeste jour
A tout ce que j'aimois m'arrache sans retour,
Et que, de mon devoir esclave infortunée,
A d'éternels ennuis (1) je me voie enchaînée ?
Il faut qu'on joigne encor l'outrage à mes douleurs !
A l'amour de Pharnace on impute mes pleurs !
Malgré toute ma haine, on veut qu'il m'ait su plaire !
Je le pardonne au Roi, qu'aveugle sa colère,
Et qui de mes secrets ne peut être éclairci.
Mais vous, Seigneur, mais vous, me traitez-vous ainsi ?

XIPHARÈS

Ah ! Madame, excusez un amant qui s'égare,
Qui lui-même, lié par un devoir barbare,
Se voit prêt de (2) tout perdre, et n'ose se venger.
Mais des fureurs du Roi que puis-je enfin juger ?
Il se plaint qu'à ses vœux un autre amour s'oppose.
Quel heureux criminel en peut être la cause ?
Qui ? Parlez...

MONIME

Vous cherchez, Prince, à vous tourmenter.
Plaignez votre malheur, sans vouloir l'augmenter.

XIPHARÈS

Je sais trop quel tourment je m'apprête moi-même.
C'est peu de voir un père épouser ce que j'aime :
Voir encor un rival honoré de vos pleurs,
Sans doute c'est pour moi le comble des malheurs ;
Mais dans mon désespoir je cherche à les accroître (3).
Madame, par pitié, faites-le-moi connoître.
Quel est-il, cet amant ? Qui dois-je soupçonner ?

MONIME

Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer ?
Tantôt, quand je fuyois une injuste contrainte,
A qui contre Pharnace ai-je adressé ma plainte ?

(1) *Ennui* au sens très fort du XVII[e] siècle : *douleur profonde.*
(2) *Prêt de*, *près de*, *prêt à* sont constamment confondus au XVII[e] siècle.
(3) On prononçait encore à cette date *accraître*, d'où la rime avec *connaître.*

Sous quel appui tantôt mon cœur s'est-il jeté ?
Quel amour ai-je enfin sans colère écouté ?

XIPHARÈS

O ciel ! Quoi ? je serois ce bienheureux coupable
Que vous avez pu voir d'un regard favorable ?
Vos pleurs pour Xipharès auroient daigné couler ?

MONIME

Oui, Prince, il n'est plus temps de le dissimuler :
Ma douleur pour se taire a trop de violence.
Un rigoureux devoir me condamne au silence ;
Mais il faut bien enfin, malgré ses dures lois,
Parler pour la première et la dernière fois.
Vous m'aimez dès longtemps. Une égale tendresse
Pour vous, depuis longtemps, m'afflige et m'intéresse.
Songez depuis quel jour ces funestes appas
Firent naître un amour qu'ils ne méritoient pas ;
Rappelez un espoir qui ne vous dura guère,
Le trouble où vous jeta l'amour de votre père,
Le tourment de me perdre et de le voir heureux,
Les rigueurs d'un devoir contraire à tous nos vœux
Vous n'en sauriez, Seigneur, retracer la mémoire,
Ni conter vos malheurs, sans conter mon histoire ;
Et lorsque ce matin j'en écoutois le cours,
Mon cœur vous répondoit tous vos mêmes discours.
Inutile, ou plutôt funeste sympathie !
Trop parfaite union par le sort démentie !
Ah ! par quel soin cruel le ciel avoit-il joint
Deux cœurs que l'un pour l'autre il ne destinoit point (1) ?
Car quel que soit vers vous le penchant qui m'attire,
Je vous le dis, Seigneur, pour ne plus vous le dire,
Ma gloire me rappelle et m'entraîne à l'autel,
Où je vais vous jurer un silence éternel.
J'entends, vous gémissez ; mais telle est ma misère.
Je ne suis point à vous, je suis à votre père.
Dans ce dessein, vous-même, il faut me soutenir,
Et de mon foible cœur m'aider à vous bannir.
J'attends du moins, j'attends de votre complaisance
Que désormais partout vous fuirez ma présence.
J'en viens de dire assez pour vous persuader
Que j'ai trop de raisons de vous le commander.

(1) *Destiner pour* au lieu de *destiner à* est d'emploi fréquent au XVIIe siècle.

Mais après ce moment, si ce cœur magnanime
D'un véritable amour a brûlé pour Monime,
Je ne reconnois plus la foi de vos discours
Qu'au soin que vous prendrez de m'éviter toujours.

XIPHARÈS

Quelle marque, grands Dieux ! d'un amour déplorable !
Combien en un moment heureux et misérable !
De quel comble de gloire et de félicités
Dans quel abîme affreux vous me précipitez !
Quoi ? j'aurai pu toucher un cœur comme le vôtre ?
Vous aurez pu m'aimer ? et cependant un autre
Possédera ce cœur dont j'attirois les vœux?
Père injuste, cruel, mais d'ailleurs malheureux !...
Vous voulez que je fuie et que je vous évite ?
Et cependant le Roi m'attache à votre suite.
Que dira-t-il (1) ?

MONIME

N'importe, il me faut obéir.
Inventez des raisons qui puissent l'éblouir.
D'un héros tel que vous c'est là l'effort suprême :
Cherchez, Prince, cherchez, pour vous trahir vous-même,
Tout ce que, pour jouir de leurs contentements (2),
L'amour fait inventer aux vulgaires amants.
Enfin je me connois, il y va de ma vie.
De mes foibles efforts ma vertu se défie.
Je sais qu'en vous voyant un tendre souvenir
Peut m'arracher du cœur quelque indigne soupir ;
Que je verrai mon âme, en secret déchirée,
Revoler vers le bien dont elle est séparée.
Mais je sais bien aussi que s'il dépend de vous
De me faire chérir un souvenir si doux,
Vous n'empêcherez pas que ma gloire offensée
N'en punisse aussitôt la coupable pensée ;
Que ma main dans mon cœur ne vous aille chercher,
Pour y laver ma honte et vous en arracher.
Que dis-je ! En ce moment, le dernier qui nous reste,

(1) Corneille a mis en scène dans Polyeucte une situation analogue. Pauline, contrainte par son père Félix, a épousé Polyeucte malgré son amour pour Sévère. Félix l'oblige à revoir Sévère. Mais Sévère parle avec une tendresse héroïque et noble tandis que Xipharès ne sait que se répandre en lamentations et protestations.

(2) *Contentements = plaisirs*. Le mot était très usité au XVIIe siècle.

Je me sens arrêter par un plaisir funeste (1).
Plus je vous parle, et plus, trop foible que je suis,
Je cherche à prolonger le péril que je fuis.
Il faut pourtant, il faut se faire violence;
Et sans perdre en adieux un reste de constance,
Je fuis. Souvenez-vous, Prince, de m'éviter,
Et méritez les pleurs que vous m'allez coûter.

XIPHARÈS

Ah ! Madame.... Elle fuit, et ne veut plus m'entendre.
Malheureux Xipharès, quel parti dois-tu prendre?
On t'aime, on te bannit : toi-même tu vois bien
Que ton propre devoir s'accorde avec le sien.
Cours par un prompt trépas abréger ton supplice.
Toutefois attendons que son sort s'éclaircisse;
Et s'il faut qu'un rival la ravisse à ma foi,
Du moins, en expirant, ne la cédons qu'au Roi.

(1) Pauline dans la scène citée de *Polyeucte* dit à Sévère :

Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte.

FIN DU SECOND ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS

MITHRIDATE

Approchez, mes enfants. Enfin l'heure est venue
Qu'il (1) faut que mon secret éclate à votre vue.
A mes nobles projets je vois tout conspirer ;
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.
Je fuis : ainsi le veut la fortune ennemie.
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie
Pour croire que longtemps soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgrâces.
Déjà plus d'une fois, retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenoit après son char un vain peuple occupé (2),
Et gravant en airain ses frêles avantages,
De mes États conquis enchaînoit les images (3),
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ses marais (4),
Et chassant les Romains de l'Asie étonnée,
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres temps, d'autres soins. L'Orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.
Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations ravisseurs altérés (5)

(1) Cet emploi de *que* pour *où* est usuel au XVIIe siècle.

(2) C'est-à dire *occupé à suivre son char, son triomphe.* C'est une allusion au cortège du général célébrant son triomphe.

(3) On portait souvent dans les triomphes des tableaux ou des plaques d'airain sur lesquelles étaient les images ou les noms des généraux ou peuples vaincus.

(4) C'est-à-dire *en sortant du fond de ses marais.*

(5) Le roi des Parthes, dans Salluste, appelle les Romains *les brigands des peuples* et le germain Galgacus dans Tacite les traite de pillards de l'univers. Le Mithridate de Justin dit que ce peuple « a des appétits de loup... avide et altéré de richesse ». En fait la domination romaine a ruiné pour toujours l'Asie-Mineure.

Le bruit de nos trésors les a tous attirés :
Ils y courent en foule ; et jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi seul je leur résiste. Ou lassés, ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis :
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.
Le grand nom de Pompée assure sa conquête :
C'est l'effroi de l'Asie ; et loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
Ce dessein vous surprend ; et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur ; et pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.
Ne vous figurez point que de cette contrée
Par d'éternels remparts Rome soit séparée.
Je sais tous les chemins par où je dois passer :
Et si la mort bientôt ne me vient traverser (1),
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y (2) vient finir son cours ?
Que du Scythe avec moi l'alliance jurée
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée ?
Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats,
Nous verrons notre camp (3) grossir à chaque pas.
Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne (4), et surtout les Gaulois,
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois
Exciter ma vengeance, et jusque dans la Grèce,
Par des ambassadeurs accuser ma paresse.
Ils savent que sur eux prêt à se déborder (5),
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder ;
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie et suivre mon passage (6).

(1) Nous avons déjà signalé l'emploi fréquent, au XVIIe siècle, de *traverser* avec le sens de *contrarier*, *s'opposer à*.

(2) Cet emploi de *y* explétif n'est pas sans exemple au XVIIe siècle.

(3) *Notre camp* pour *notre armée*. C'est un latinisme.

(4) Mithridate avait en effet soutenu Sertorius dans sa lutte contre Pompée. Cette guerre de Sertorius était d'ailleurs terminée.

(5) Un grand nombre de verbes employés aujourd'hui comme neutres étaient au XVIIe siècle réfléchis (*se dédaigner*, *se disparaître*, *s'éclater*, etc.).

(6) En fait, comme l'aurait remarqué le prince Eugène, Mithridate avait à

C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez partout l'horreur du nom romain,
Et la triste Italie encor toute fumante
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante (1).
Non, Princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers ;
Et de près inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.
Ah ! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur (2),
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un roi longtemps victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux ?
Que dis-je? En quel état croyez-vous la surprendre ?
Vide de légions qui la puissent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
Leurs femmes, leurs enfants pourront-ils m'arrêter (3) ?
Marchons ; et dans son sein rejetons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérants si fiers (4),
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers.
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme,
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans son sang justement répandu.
Brûlons ce Capitole où j'étois attendu (5).
Détruisons ses honneurs, et faisons disparaître
La honte de cent rois, et la mienne peut-être ;
Et la flamme à la main effaçons tous ces noms
Que Rome y consacroit à d'éternels affronts.
Voilà l'ambition dont mon âme est saisie.
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie

par courir 3000 kilomètres, et trois mois sont évidemment insuffisants. De Nymphée au Danube il y avait 1200 kilomètres, par exemple, et les vaisseaux de Mithridate devaient mettre non deux mais huit ou dix jours. Ces critiques vaudraient d'ailleurs pour un historien, mais sont sans importance dramatique.

(1) Allusion à la terrible guerre sociale terminée depuis 25 ans.

(2) Spartacus, qui avait groupé autour de lui des bandes d'esclaves, tint Crassus en échec pendant deux ans.

(3) Un certain nombre des idées de ce discours sont empruntées à Appien et Justin.

(4) *Fier* au sens étymologique, fréquent au XVIIe siècle, de *farouches*.

(5) Traîné à la suite du char du général pendant le triomphe qui s'achevait au Capitole.

J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs.
Je sais où je lui dois trouver des défenseurs.
Je veux que d'ennemis partout enveloppée,
Rome rappelle en vain le secours de Pompée.
Le Parthe, des Romains comme moi la terreur,
Consent de (1) succéder à ma juste fureur;
Prêt d'unir avec moi sa haine et sa famille,
Il me demande un fils pour époux à sa fille.
Cet honneur vous regarde, et j'ai fait choix de vous,
Pharnace : allez, soyez ce bienheureux époux.
Demain, sans différer, je prétends que l'Aurore
Découvre mes vaisseaux déjà loin du Bosphore.
Vous que rien n'y retient, partez dès ce moment,
Et méritez mon choix par votre empressement.
Achevez cet hymen; et repassant l'Euphrate,
Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.
Que nos tyrans communs en pâlissent d'effroi,
Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moi.

PHARNACE

Seigneur, je ne vous puis déguiser ma surprise.
J'écoute avec transport cette grande entreprise;
Je l'admire; et jamais un plus hardi dessein
Ne mit à des vaincus les armes à la main.
Surtout j'admire en vous ce cœur infatigable
Qui semble s'affermir sous le faix qui l'accable.
Mais si j'ose parler avec sincérité,
En êtes-vous réduit à cette extrémité?
Pourquoi tenter si loin des courses inutiles,
Quand vos États encor vous offrent tant d'asiles,
Et vouloir affronter des travaux infinis,
Dignes plutôt d'un chef de malheureux bannis
Que d'un roi qui naguère, avec quelque apparence,
De l'aurore au couchant portoit son espérance,
Fondoit sur trente États son trône florissant,
Dont le débris (2) est même un empire puissant?
Vous seul, Seigneur, vous seul, après quarante années,
Pouvez encor lutter contre les destinées.
Implacable ennemi de Rome et du repos,
Comptez-vous vos soldats pour autant de héros?
Pensez-vous que ces cœurs, tremblants de leur défaite,

(1) *Consentir de* s'employait concurremment avec *consentir à*.
(2) Emploi fréquent au XVIIe siècle du substantif au singulier.

Fatigués d'une longue et pénible retraite,
Cherchent avidement sous un ciel étranger
La mort, et le travail pire que le danger ?
Vaincus plus d'une fois aux yeux de la patrie,
Soutiendront-ils (1) ailleurs un vainqueur en furie ?
Sera-t-il moins terrible, et le vaincront-ils mieux
Dans le sein de sa ville, à l'aspect de ses dieux ?
Le Parthe vous recherche et vous demande un gendre.
Mais ce Parthe, Seigneur, ardent à nous défendre
Lorsque tout l'univers sembloit nous protéger,
D'un gendre sans appui voudra-t-il se charger ?
M'en irai-je moi seul, rebut de la fortune,
Essuyer l'inconstance au Parthe si commune ;
Et peut-être, pour fruit d'un téméraire amour,
Exposer votre nom au mépris de sa cour ?
Du moins, s'il faut céder, si, contre notre usage,
Il faut d'un suppliant emprunter le visage,
Sans m'envoyer du Parthe embrasser les genoux,
Sans vous-même implorer des rois moindres que vous,
Ne pourrions-nous pas prendre une plus sûre voie ?
Jetons-nous dans les bras qu'on nous tend avec joie.
Rome en votre faveur facile à s'apaiser,...

XIPHARÈS

Rome, mon frère ! O ciel ! qu'osez-vous proposer ?
Vous voulez que le Roi s'abaisse et s'humilie ?
Qu'il démente en un jour tout le cours de sa vie ?
Qu'il se fie aux Romains et subisse des lois
Dont il a quarante ans défendu tous les rois ?
Continuez, Seigneur : tout vaincu que vous êtes,
La guerre, les périls sont vos seules retraites.
Rome poursuit en vous un ennemi fatal,
Plus conjuré contre elle et plus craint qu'Annibal.
Tout couvert de son sang, quoi que vous puissiez faire,
N'en attendez jamais qu'une paix sanguinaire,
Telle qu'en un seul jour un ordre de vos mains
La donna dans l'Asie à cent mille Romains (2).
Toutefois épargnez votre tête sacrée.
Vous-même n'allez point, de contrée en contrée,

(1) *Soutiendront-ils = résisteront-ils à...* C'est un latinisme.
(2) En 88 Mithridate donna l'ordre d'égorger le même jour tous les Romains qui se trouvaient en Asie Mineure. Il en périt, dit-on, 80.000.

Montrer aux nations Mithridate détruit (1),
Et de votre grand nom diminuer le bruit (2).
Votre vengeance est juste, il la faut entreprendre :
Brûlez le Capitole, et mettez Rome en cendre.
Mais c'est assez pour vous d'en ouvrir les chemins :
Faites porter ce feu par de plus jeunes mains;
Et tandis que l'Asie occupera Pharnace,
De cette autre entreprise honorez mon audace.
Commandez : laissez-nous, de votre nom suivis,
Justifier (3) partout que nous sommes vos fils.
Embrasez par nos mains le couchant et l'aurore;
Remplissez l'univers, sans sortir du Bosphore;
Que les Romains, pressés de l'un à l'autre bout,
Doutent où vous serez, et vous trouvent partout.
Dès ce même moment ordonnez que je parte.
Ici tout vous retient; et moi, tout m'en écarte.
Et si ce grand dessein surpasse ma valeur,
Du moins ce désespoir convient à mon malheur.
Trop heureux d'avancer la fin de ma misère,
J'irai... j'effacerai le crime de ma mère,
Seigneur. Vous m'en voyez rougir à vos genoux;
J'ai honte de me voir si peu digne de vous;
Tout mon sang doit laver une tache si noire.
Mais je cherche un trépas utile à votre gloire;
Et Rome, unique objet d'un désespoir si beau,
Du fils de Mithridate est le digne tombeau.

MITHRIDATE, *se levant*

Mon fils, ne parlons plus d'une mère infidèle.
Votre père est content, il connoît votre zèle,
Et ne vous verra point affronter de danger
Qu'avec vous son amour ne veuille partager.
Vous me suivrez : je veux que rien ne nous sépare;
Et vous, à m'obéir, Prince, qu'on se prépare.
Les vaisseaux sont tout prêts. J'ai moi-même ordonné
La suite et l'appareil (4) qui vous est destiné.
Arbate, à cet hymen chargé de vous conduire,
De votre obéissance aura soin de m'instruire.

(1) *Détruit* pour *ruiné, vaincu*. Sens qui se rencontre au XVIIe siècle et est ancien dans la langue.

(2) *Bruit = gloire, renommée*. Sens usuel au XVIIe siècle.

(3) *Justifier = prouver*. Emploi usuel à cette date.

(4) *Appareil* avec le sens de *cortège, pompe* est fréquent au XVIIe siècle.

Allez, et soutenant l'honneur de vos aïeux,
Dans cet embrassement recevez mes adieux.

PHARNACE

Seigneur...

MITHRIDATE

Ma volonté, Prince, vous doit suffire,
Obéissez. C'est trop vous le faire redire.

PHARNACE

Seigneur, si pour vous plaire il ne faut que périr,
Plus ardent qu'aucun autre on m'y verra courir.
Combattant (1) à vos yeux, permettez que je meure.

MITHRIDATE

Je vous ai commandé de partir tout à l'heure ;
Mais après ce moment... Prince, vous m'entendez,
Et vous êtes perdu si vous me répondez.

PHARNACE

Dussiez-vous présenter mille morts à ma vue,
Je ne saurois chercher une fille inconnue.
Ma vie est en vos mains.

MITHRIDATE

Ah ! c'est où je t'attends.
Tu ne saurois partir, perfide, et je t'entends.
Je sais pourquoi tu fuis l'hymen où je t'envoie :
Il te fâche en ces lieux d'abandonner ta proie ;
Monime te retient. Ton amour criminel
Prétendoit l'arracher à l'hymen paternel.
Ni l'ardeur dont (2) tu sais que je l'ai recherchée,
Ni déjà sur son front ma couronne attachée,
Ni cet asile même où je la fais garder
Ni mon juste courroux n'ont pu t'intimider.
Traître, pour les Romains tes lâches complaisances
N'étoient pas à mes yeux d'assez noires offenses ;
Il te manquoit encor ces perfides amours
Pour être le supplice et l'horreur de mes jours.
Loin de t'en repentir, je vois sur ton visage
Que la confusion ne part que de ta rage :
Il te tarde déjà qu'échappé de mes mains
Tu ne coures me perdre, et me vendre aux Romains.

(1) Cet emploi du participe présent là où nous le faisons précéder de *en* est fréquent au XVIIe siècle.
(2) *Dont = avec laquelle*. Cet emploi de *de* est fréquent à cette date.

Mais avant que (1) partir, je me ferai justice :
Je te l'ai dit.

SCÈNE II

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS, *Gardes*

MITHRIDATE

Holà! gardes. Qu'on le saisisse.
Oui, lui-même, Pharnace. Allez, et de ce pas
Qu'enfermé dans la tour on ne le quitte pas.

PHARNACE

Hé bien! sans me parer d'une innocence vaine,
Il est vrai, mon amour mérite votre haine.
J'aime : l'on vous a fait un fidèle récit.
Mais Xipharès, Seigneur, ne vous a pas tout dit.
C'est le moindre secret qu'il pouvoit vous apprendre;
Et ce fils si fidèle a dû vous faire entendre
Que des mêmes ardeurs dès longtemps enflammé,
Il aime aussi la Reine, et même en est aimé.

SCÈNE III

MITHRIDATE, XIPHARÈS

XIPHARÈS

Seigneur, le croirez-vous qu'un dessein si coupable...?

MITHRIDATE

Mon fils, je sais de quoi votre frère est capable.
Me préserve le ciel de soupçonner jamais
Que d'un prix si cruel vous payez (2) mes bienfaits,
Qu'un fils qui fut toujours le bonheur de ma vie
Ait pu percer ce cœur qu'un père lui confie!
Je ne le croirai point. Allez : loin d'y songer,
Je ne vais désormais penser qu'à nous venger.

SCÈNE IV

MITHRIDATE

Je ne le croirai point? Vain espoir qui me flatte!
Tu ne le crois que trop, malheureux Mithridate.

(1) *Avant de, avant que, avant que de* sont employés concurremment au XVIIe siècle. Seule la construction *avant mourir* commençait à vieillir.

(2) C'est l'orthographe des anciennes éditions. L'indicatif pourrait se justifier

Xipharès mon rival? et d'accord avec lui
La Reine auroit osé me tromper aujourd'hui?
Quoi? de quelque côté que je tourne la vue,
La foi de tous les cœurs est pour moi disparue?
Tout m'abandonne ailleurs? tout me trahit ici?
Pharnace, amis, maîtresse; et toi, mon fils, aussi?
Toi de qui la vertu consolant ma disgrâce...
Mais ne connois-je pas le perfide Pharnace?
Quelle foiblesse à moi d'en croire un furieux
Qu'arme contre son frère un courroux envieux,
Ou dont le désespoir me troublant par des fables,
Grossit, pour se sauver, le nombre des coupables!
Non, ne l'en croyons point; et sans trop nous presser,
Voyons, examinons. Mais par où commencer?
Qui m'en éclaircira? quels témoins (1)? quel indice?...
Le ciel en ce moment m'inspire un artifice.
Qu'on appelle la Reine. Oui, sans aller plus loin,
Je veux l'ouïr (2). Mon choix s'arrête à ce témoin.
L'amour avidement croit tout ce qui le flatte.
Qui peut de son vainqueur mieux parler que l'ingrate?
Voyons qui son amour accusera des deux.
S'il n'est digne de moi, le piège est digne d'eux (3).
Trompons qui nous trahit; et pour connoître un traître,
Il n'est point de moyens... Mais je la vois paraître:
Feignons; et de son cœur, d'un vain espoir flatté,
Par un mensonge adroit tirons la vérité.

SCÈNE V

MITHRIDATE, MONIME

MITHRIDATE

Enfin j'ouvre les yeux, et je me fais justice.
C'est faire à vos beautés un triste sacrifice,
Que de vous présenter, Madame, avec ma foi,
Tout l'âge et le malheur que je traîne avec moi.

d'après l'usage du XVIIe siècle. Mais *payez* est pour *paiiez* (de l'orthographe *paier*) et ce subjonctif s'accorde avec celui qui suit : *ait pu*.

(1) *Témoins* a vraisemblablement ici le sens, très fréquent au XVIIe siècle, de *témoignages*

(2) Le verbe *ouïr* était alors d'emploi assez courant, même en prose.

(3) C'est le piège dont se sert Harpagon dans l'*Avare*. Les critiques du XVIIIe siècle ont reproché à Racine ce mélange du tragique et du comique que le drame romantique devait réclamer comme un des droits de l'art.

Jusqu'ici la fortune et la victoire mêmes
Cachoient mes cheveux blancs sous trente diadèmes
Mais ce temps-là n'est plus. Je régnois, et je fuis.
Mes ans se sont accrus ; mes honneurs sont détruits ;
Et mon front, dépouillé d'un si noble avantage,
Du temps, qui l'a flétri, laisse voir tout l'outrage.
D'ailleurs mille desseins partagent mes esprits :
D'un camp prêt à partir vous entendez les cris :
Sortant de mes vaisseaux, il faut que j'y remonte.
Quel temps pour un hymen qu'une fuite si prompte,
Madame ! Et de quel front vous unir à mon sort,
Quand je ne cherche plus que la guerre et la mort ?
Cessez pourtant, cessez de prétendre à Pharnace.
Quand je me fais justice, il faut qu'on se la fasse (1).
Je ne souffrirai point que ce fils odieux,
Que je viens pour jamais de bannir de mes yeux,
Possédant une amour (2) qui me fut déniée,
Vous fasse des Romains devenir l'alliée.
Mon trône vous est dû. Loin de m'en repentir,
Je vous y place même, avant que de partir,
Pourvu que vous vouliez qu'une main qui m'est chère,
Un fils, le digne objet de l'amour de son père,
Xipharès, en un mot, devenant votre époux,
Me venge de Pharnace, et m'acquitte envers vous.

MONIME

Xipharès ! lui, Seigneur ?

MITHRIDATE

Oui, lui-même, Madame.
D'où peut naître à ce nom le trouble de votre âme ?
Contre un si juste choix qui (3) peut vous révolter ?
Est-ce quelque mépris qu'on ne puisse dompter ?
Je le répète encor : c'est un autre moi-même,
Un fils victorieux, qui me chérit, que j'aime,
L'ennemi des Romains, l'héritier et l'appui
D'un empire et d'un nom qui va renaître en lui ;
Et quoi que votre amour ait osé se permettre,
Ce n'est qu'entre ses mains que je puis vous remettre.

(1) Vaugelas, dès le XVII[e] siècle, défendait de faire rapporter un pronom (ici *la*) à un substantif indéterminé (ici *justice*). Mais il y a de nombreux exemples de pareilles constructions chez Corneille, M[me] de Sévigné, Pascal, Bossuet, etc...

(2) Nous avons signalé qu'*amour* au singulier pouvait encore être des deux genres.

(3) *Qui* pour *qu'est-ce qui*. Emploi fréquent au XVII[e] siècle.

MONIME

Que dites-vous ? O ciel! Pourriez-vous approuver...
Pourquoi, Seigneur, pourquoi voulez-vous m'éprouver ?
Cessez de tourmenter une âme infortunée.
Je sais que c'est à vous que je fus destinée ;
Je sais qu'en ce moment, pour ce nœud solennel,
La victime (1), Seigneur, nous attend à l'autel.
Venez.

MITHRIDATE

Je le vois bien : quelque effort que je fasse,
Madame, vous voulez vous garder à Pharnace.
Je reconnois toujours vos injustes mépris ;
Ils ont même passé sur (2) mon malheureux fils.

MONIME

Je le méprise !

MITHRIDATE

Hé bien ! n'en parlons plus, Madame.
Continuez : brûlez d'une honteuse flamme.
Tandis qu'avec mon fils je vais, loin de vos yeux,
Chercher au bout du monde un trépas glorieux,
Vous cependant ici servez (3) avec son frère,
Et vendez aux Romains le sang de votre père.
Venez. Je ne saurois mieux punir vos dédains,
Qu'en vous mettant moi-même en ses serviles mains ;
Et sans plus vous charger du soin de votre gloire,
Je veux laisser de vous jusqu'à votre mémoire.
Allons, Madame, allons. Je m'en vais vous unir.

MONIME

Plutôt de mille morts dussiez-vous me punir !

MITHRIDATE

Vous résistez en vain, et j'entends votre fuite (4).

MONIME

En quelle extrémité, Seigneur, suis-je réduite (5) ?
Mais enfin je vous crois, et je ne puis penser
Qu'à feindre si longtemps vous puissiez vous forcer.
Les Dieux me sont témoins qu'à vous plaire bornée
Mon âme à tout son sort s'étoit abandonnée.
Mais si quelque foiblesse avoit pu m'alarmer,

(1) La victime du sacrifice qu'on célèbre en l'honneur du mariage. Mais ce sacrifice (du moins chez les Grecs et les Romains) ne faisait nullement partie des cérémonies nécessaires.

(2) *Passer sur* pour *passer à* est assez fréquent au XVII[e] siècle.

(3) *Servez = soyez esclave*. C'est le sens du latin *servire*.

(4) *Fuite = feinte, faux-fuyant*. Ce sens persiste jusqu'à la fin du XVII[e] siècle.

(5) *Réduire dans* ou *en* est fréquent au XVII[e] siècle.

Si de tous ses efforts mon cœur a dû s'armer,
Ne croyez point, Seigneur, qu'auteur de mes alarmes,
Pharnace m'ait jamais coûté les moindres larmes.
Ce fils victorieux que vous favorisez,
Cette vivante image en qui vous vous plaisez,
Cet ennemi de Rome, et cet autre vous-même,
Enfin ce Xipharès que vous voulez que j'aime...

MITHRIDATE

Vous l'aimez ?

MONIME

Si le sort ne m'eût donnée à vous,
Mon bonheur dépendoit de (1) l'avoir pour époux.
Avant que votre amour m'eût envoyé ce gage,
Nous nous aimions... Seigneur, vous changez de visage.

MITHRIDATE

Non, Madame. Il suffit. Je vais vous l'envoyer.
Allez. Le temps est cher. Il le faut employer.
Je vois qu'à m'obéir vous êtes disposée.
Je suis content.

MONIME, *en s'en allant*

O ciel ! me serois-je abusée ?

SCÈNE IV

MITHRIDATE

Ils s'aiment. C'est ainsi qu'on se jouoit de nous.
Ah ! fils ingrat. Tu vas me répondre pour tous.
Tu périras. Je sais combien ta renommée
Et tes fausses vertus ont séduit mon armée.
Perfide, je te veux porter des coups certains :
Il faut, pour te mieux perdre, écarter les mutins,
Et faisant à mes yeux partir les plus rebelles,
Ne garder près de moi que des troupes fidèles.
Allons. Mais, sans montrer un visage offensé,
Dissimulons encor, comme j'ai commencé.

(1) *Dépendre de* avec un infinitif se rencontre chez Corneille. L'emploi vieillit à la fin du XVIIe siècle.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

MONIME, PHÆDIME

MONIME

Phædime, au nom des Dieux, fais ce que je désire :
Va voir ce qui se passe, et reviens me le dire.
Je ne sais; mais mon cœur ne se peut rassurer.
Mille soupçons affreux viennent me déchirer.
Que (1) tarde Xipharès ? et d'où vient qu'il diffère
A (2) seconder des vœux qu'autorise son père ?
Son père, en me quittant, me l'alloit envoyer.
Mais il feignoit peut-être : il falloit tout nier.
Le Roi feignoit ? Et moi, découvrant ma pensée...
O Dieux, en ce péril m'auriez-vous délaissée ?
Et se pourroit-il bien qu'à son ressentiment
Mon amour indiscret eût livré mon amant ?
Quoi, Prince ? quand, tout plein de ton amour extrême,
Pour savoir mon secret tu me pressois toi-même,
Mes refus trop cruels vingt fois te l'ont caché;
Je t'ai même puni de l'avoir arraché;
Et quand de toi peut-être un père se défie,
Que dis-je ? quand peut-être il y va de ta vie,
Je parle; et trop facile à me laisser tromper,
Je lui marque le cœur où sa main doit frapper.

PHÆDIME

Ah ! traitez-le, Madame, avec plus de justice :
Un grand roi descend-il jusqu'à cet artifice ?
A prendre ce détour qui (3) l'auroit pu forcer ?
Sans murmure, à l'autel vous l'alliez devancer,
Vouloit-il perdre un fils qu'il aime avec tendresse
Jusqu'ici les effets secondent sa promesse :
Madame, il vous disoit qu'un important dessein,
Malgré lui, le forçoit à vous quitter demain;

(1) *Que* = *pourquoi*. Emploi usuel au XVIIe siècle.
(2) *Différer à* et *différer de* s'emploient alors concurremment (de même *consentir à* et *consentir de*).
(3) *Qui* = *qu'est-ce qui*. Emploi déjà signalé, acte III, scène V.

Ce seul dessein l'occupe ; et hâtant son voyage,
Lui-même ordonne tout, présent sur le rivage.
Ses vaisseaux en tous lieux se chargent de soldats,
Et partout Xipharès accompagne ses pas.
D'un rival en fureur est-ce là la conduite ?
Et voit-on ses discours démentis par la suite ?

MONIME

Pharnace cependant, par son ordre arrêté,
Trouve en lui d'un rival toute la dureté.
Phædime, à Xipharès fera-t-il plus de grâce ?

PHÆDIME

C'est l'ami des Romains qu'il punit en Pharnace.
L'amour a peu de part à ses justes soupçons.

MONIME

Autant que je le puis, je cède à tes raisons :
Elles calment un peu l'ennui (1) qui me dévore.
Mais pourtant Xipharès ne paroît point encore.

PHÆDIME

Vaine erreur des amants qui pleins de leurs désirs,
Voudroient que tout cédât au soin de leurs plaisirs !
Qui prêts à s'irriter contre le moindre obstacle...

MONIME

Ma Phædime, et qui peut concevoir ce miracle ?
Après deux ans d'ennuis, dont tu sais tout le poids,
Quoi ? je puis respirer pour la première fois ?
Quoi ? cher Prince, avec toi je me verrois unie ?
Et loin que ma tendresse eût exposé ta vie,
Tu verrois ton devoir, je verrois ma vertu
Approuver un amour si longtemps combattu ?
Je pourrois tous les jours t'assurer que je t'aime ?
Que ne viens-tu....

SCÈNE II

MONIME, XIPHARÈS, PHÆDIME

MONIME

Seigneur, je parlois de vous-même.
Mon âme souhaitoit de vous voir en ce lieu,
Pour vous....

XIPHARÈS

C'est maintenant qu'il faut vous dire adieu.

(1) Le vers marque bien le sens très fort qu'à cette date avait encore le mot *ennui*.

MONIME

Adieu ! vous ?

XIPHARÈS

Oui, Madame, et pour toute ma vie.

MONIME

Qu'entends-je ? On me disoit.... Hélas ! ils m'ont trahie.

XIPHARÈS

Madame, je ne sais quel ennemi couvert (1),
Révélant nos secrets, vous trahit, et me perd.
Mais le Roi, qui tantôt n'en croyoit point Pharnace,
Maintenant dans nos cœurs sait tout ce qui se passe.
Il feint, il me caresse, et cache son dessein ;
Mais moi, qui dès l'enfance élevé dans son sein (2),
De tous ses mouvements (3) ai trop d'intelligence,
J'ai lu dans ses regards sa prochaine vengeance.
Il presse, il fat partir tous ceux dont mon malheur
Pourroit à la révolte exciter la douleur.
De ses fausses bontés j'ai connu (4) la contrainte.
Un mot même d'Arbate a confirmé ma crainte.
Il a su m'aborder ; et les larmes aux yeux :
« On sait tout, m'a-t-il dit : sauvez-vous de ces lieux. »
Ce mot m'a fait frémir du péril de ma reine,
Et ce cher intérêt est le seul qui m'amène,
Je vous crains pour vous-même ; et je viens à genoux
Vous prier, ma Princesse, et vous fléchir pour vous.
Vous dépendez ici d'une main violente,
Que le sang le plus cher rarement épouvante ;
Et je n'ose vous dire à quelle cruauté
Mithridate jaloux s'est souvent emporté.
Peut-être c'est moi seul que sa fureur menace ;
Peut-être, en me perdant, il veut vous faire grâce.
Daignez, au nom des Dieux, daignez en profiter ;
Par de nouveaux refus n'allez point l'irriter,
Moins vous l'aimez, et plus tâchez de lui complaire ;
Feignez, efforcez-vous : songez qu'il est mon père.
Vivez ; et permettez que dans tous mes malheurs
Je puisse à votre amour ne coûter que des pleurs.

(1) *Couvert* = *caché*. Sens fréquent au XVII[e] siècle.
(2) *Dans son sein* a simplement le sens de : *près de lui*. C'est un latinisme.
(3) *Mouvements* a constamment au XVII[e] siècle le sens de *sentiments*.
(4) *Connu* = *reconnu*. Nous avons rencontré un grand nombre de ces verbes simples qui ont au XVII[e] siècle le sens que nous réservons aux composés *tenir* = *obtenir*, *trancher* = *retrancher*).

MONIME

Ah ! je vous ai perdu !

XIPHARÈS

Généreuse Monime,
Ne vous imputez point le malheur qui m'opprime.
Votre seule bonté n'est point ce qui me nuit :
Je suis un malheureux que le destin poursuit ;
C'est lui qui m'a ravi l'amitié de mon père,
Qui le fit mon rival, qui révolta ma mère,
Et vient de susciter, dans ce moment affreux,
Un secret ennemi pour nous trahir tous deux.

MONIME

Hé quoi ? cet ennemi, vous l'ignorez encore ?

XIPHARÈS

Pour surcroît de douleur, Madame, je l'ignore.
Heureux si je pouvois, avant que (1) m'immoler,
Percer le traître cœur qui m'a pu déceler !

MONIME

Hé bien ! Seigneur, il faut vous le faire connaître.
Ne cherchez point ailleurs cet ennemi, ce traître ;
Frappez : aucun respect (2) ne vous doit retenir.
J'ai tout fait ; et c'est moi que vous devez punir.

XIPHARÈS

Vous !

MONIME

Ah ! si vous saviez, Prince, avec quelle adresse
Le cruel est venu surprendre ma tendresse !
Quelle amitié sincère il affectoit pour vous !
Content, s'il vous voyoit devenir mon époux !
Qui n'auroit cru...? Mais non, mon amour plus timide
Devoit moins vous livrer à sa bonté perfide.
Les Dieux qui m'inspiroient, et que j'ai mal suivis,
M'ont fait taire trois fois par de secrets avis.
J'ai dû continer ; j'ai dû dans tout le reste....
Que sais-je enfin ? j'ai dû (3) vous être moins funeste ;
J'ai dû craindre du Roi les dons empoisonnés,
Et je m'en punirai, si vous me pardonnez.

XIPHARÈS

Quoi ? Madame, c'est vous, c'est l'amour qui m'expose ?

(1) *Avant que, avant de, avant que de* s'emploient concurremment à cette date (on disait même : *avant m'immoler*, mais la construction vieillissait).
(2) *Respect = égard.* C'est le sens du latin *respectus*.
(3) *J'ai dû = j'aurais dû.* Nous avons déjà signalé cette construction fréquente au XVIIe siècle et qui est un latinisme.

Mon malheur est parti d'une si belle cause?
Trop d'amour a trahi nos secrets amoureux?
Et vous vous excusez de m'avoir fait heureux?
Que voudrois-je de plus? glorieux et fidèle,
Je meurs. Un autre sort au trône vous appelle.
Consentez-y, Madame; et sans plus résister,
Achevez un hymen qui vous y fait monter.

MONIME

Quoi? vous me demandez que j'épouse un barbare
Dont l'odieux amour pour jamais nous sépare?

XIPHARÈS

Songez que ce matin, soumise à ses souhaits,
Vous deviez l'épouser, et ne me voir jamais.

MONIME

Et connoissois-je alors toute sa barbarie?
Ne voudriez-vous point qu'approuvant sa furie,
Après vous avoir vu tout percé de ses coups,
Je suivisse à l'autel un tyranique époux,
Et que dans une main de votre sang fumante
J'allasse mettre, hélas! la main de votre amante?
Allez: de ses fureurs songez à vous garder,
Sans perdre ici le temps à me persuader:
Le ciel m'inspirera quel parti je dois prendre.
Que seroit-ce, grands Dieux! s'il venoit vous surprendre?
Que dis-je? on vient. Allez. Courez. Vivez enfin;
Et du moins attendez quel sera mon destin.

SCÈNE III

MONIME, PHÆDIME

PHÆDIME

Madame, à quels périls il exposoit sa vie!
C'est le Roi.

MONIME

Cours l'aider à cacher sa sortie.
Va, ne le quitte point; et qu'il se garde bien
D'ordonner de son sort, sans être instruit du mien.

SCÈNE IV

MITHRIDATE, MONIME

MITHRIDATE

Allons, Madame, allons. Une raison secrète
Me fait quitter ces lieux et hâter ma retraite.

Tandis que mes soldats, prêts à suivre leur roi,
Rentrent dans mes vaisseaux pour partir avec moi,
Venez, et qu'à l'autel ma promesse accomplie
Par des nœuds éternels l'un à l'autre nous lie.

MONIME

Nous, Seigneur?

MITHRIDATE

Quoi? Madame, osez-vous balancer?

MONIME

Et ne m'avez-vous pas défendu d'y penser!

MITHRIDATE

J'eus mes raisons alors : oublions-les, Madame.
Ne songez maintenant qu'à répondre à ma flamme.
Songez que votre cœur est un bien qui m'est dû.

MONIME

Hé! pourquoi donc, Seigneur, me l'avez-vous rendu?

MITHRIDATE

Quoi? pour un fils ingrat toujours préoccupée,
Vous croiriez...

MONIME

Quoi? Seigneur, vous m'auriez donc trompée?

MITHRIDATE

Perfide? il vous sied bien de tenir ce discours,
Vous qui gardant au cœur d'infidèles amours,
Quand je vous élevois au comble de la gloire,
M'avez des trahisons préparé la plus noire.
Ne vous souvient-il plus, cœur ingrat et sans foi,
Plus que tous les Romains conjuré contre moi,
De quel rang glorieux j'ai bien voulu descendre,
Pour vous porter au trône où (1) vous n'osiez prétendre?
Ne me regardez point vaincu, persécuté :
Revoyez-moi vainqueur, et partout redouté.
Songez de quelle ardeur dans Éphèse adorée,
Aux filles de cent rois je vous ai préférée;
Et négligeant pour vous tant d'heureux alliés,
Quelle foule d'États je mettois à vos pieds.
Ah! si d'un autre amour le penchant invincible
Dès lors à mes bontés vous rendoit insensible,
Pourquoi chercher si loin un odieux époux?
Avant que de partir, pourquoi vous taisiez-vous?
Attendiez-vous, pour faire un aveu si funeste,
Que le sort ennemi m'eût ravi tout le reste,

(1) *Où* = *auquel.* Emploi usuel au XVII[e] siècle.

Et que de toutes parts me voyant accabler,
J'eusse en vous le seul bien qui me pût consoler?
Cependant, quand je veux oublier cet outrage,
Et cacher à mon cœur cette funeste image,
Vous osez à mes yeux rappeler le passé,
Vous m'accusez encor, quand je suis offensé.
Je vois que pour un traitre un fol espoir vous flatte.
A quelle épreuve, ô ciel, réduis-tu Mithridate ?
Par quel charme (1) secret laissé-je retenir
Ce courroux si sévère et si prompt à punir?
Profitez du moment que mon amour vous donne :
Pour la dernière fois, venez, je vous l'ordonne,
N'attirez point sur vous des périls superflus,
Pour un fils insolent, que vous ne verrez plus.
Sans vous parer pour lui d'une foi qui m'est due,
Perdez-en la mémoire, aussi bien que la vue;
Et désormais sensible à ma seule bonté,
Méritez le pardon qui vous est présenté (2).

MONIME

Je n'ai point oublié quelle reconnoissance,
Seigneur, m'a dû ranger sous votre obéissance :
Quelque rang où jadis soient montés mes aïeux,
Leur gloire de si loin n'éblouit point mes yeux.
Je songe avec respect de combien je suis née
Au-dessous des grandeurs d'un si noble hyménée ;
Et malgré mon penchant et mes premiers desseins
Pour un fils, après vous le plus grand des humains,
Du jour que sur mon front on mit ce diadème,
Je renonçai, Seigneur, à ce prince, à moi-même.
Tous d'eux d'intelligence à nous sacrifier,
Loin de moi, par mon ordre, il couroit m'oublier.
Dans l'ombre du secret ce feu s'alloit éteindre;
Et même de mon sort je ne pouvais me plaindre,
Puisqu'enfin, aux dépens de mes vœux les plus doux,
Je faisois le bonheur d'un héros tel que vous.
Vous seul, Seigneur, vous seul, vous m'avez arrachée
A cette obéissance où j'étois attachée ;
Et ce fatal amour dont j'avois triomphé,
Ce feu que dans l'oubli je croyois étouffé,

(1) *Charme* a ici son sens étymologique de *puissance magique.*

(2) Toute cette scène pourrait être comparée avec la grande scène du 5e acte de l'*Ecole des femmes*. Arnolphe est ridicule parce qu'il n'est qu'Arnolphe. Mithridate reste le roi « vainqueur et partout redouté ».

Dont la cause à jamais s'éloignoit de ma vue,
Vos détours l'ont surpris, et m'en ont convaincue.
Je vous l'ai confessé, je le dois soutenir (1).
En vain vous en pourriez perdre le souvenir;
Et cet aveu honteux, où vous m'avez forcée,
Demeurera toujours présent à ma pensée;
Toujours je vous croirois incertain de ma foi;
Et le tombeau, Seigneur, est moins triste pour moi
Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage,
Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage,
Et qui me préparant un éternel ennui,
M'a fait rougir d'un feu qui n'étoit pas pour lui.

MITHRIDATE

C'est donc votre réponse? et sans plus me complaire,
Vous refusez l'honneur que je voulois vous faire?
Pensez-y bien. J'attends, pour me déterminer.

MONIME

Non, Seigneur, vainement vous croyez m'étonner (2).
Je vous connois : je sais tout ce que je m'apprête,
Et je vois quels malheurs j'assemble sur ma tête;
Mais le dessein est pris : rien ne peut m'ébranler.
Jugez-en, puisqu'ainsi je vous ose parler,
Et m'emporte au delà de cette modestie (3)
Dont jusqu'à ce moment je n'étois point sortie.
Vous vous êtes servi de ma funeste main
Pour mettre à votre fils un poignard dans le sein.
De ses feux innocents j'ai trahi le mystère;
Et quand il n'en perdroit que l'amour de son père,
Il en mourra, Seigneur. Ma foi ni mon amour
Ne seront point le prix d'un si cruel détour.
Après cela, jugez. Perdez une rebelle;
Armez-vous du pouvoir qu'on vous donna sur elle :
J'attendrai mon arrêt; vous pouvez commander.
Tout ce qu'en vous quittant j'ose vous demander,
Croyez (à la vertu je dois cette justice)
Que je vous trahis seule, et n'ai point de complice;
Et que d'un plein succès vos vœux seroient suivis
Si j'en croyois, Seigneur, les vœux de votre fils.

(1) *Soutenir* = *persévérer dans* est d'usage assez fréquent au XVIIe siècle.

(2) *Etonner* au sens étymologique usuel au XVIIe siècle : *frapper de stupeur* ou *de terreur* (comme d'un coup de tonnerre).

(3) La *modestie* au sens de *retenue* dans l'attitude et les paroles était alors une vertu assez nouvelle et dont les grandes dames de la Fronde ne se piquaient pas plus que la Camille ou l'Emilie de Corneille.

SCÈNE V

MITHRIDATE

Elle me quitte ! et moi, dans un lâche silence,
Je semble de sa fuite approuver l'insolence ?
Peu s'en faut que mon cœur, penchant de son côté,
Ne me condamne encor de (1) trop de cruauté ?
Qui suis-je ? Est-ce Monime ? Et suis-je Mithridate ?
Non, non, plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrate.
Ma colère revient, et je me reconnois.
Immolons, en partant, trois ingrats à la fois.
Je vais à Rome, et c'est par de tels sacrifices
Qu'il faut à ma fureur rendre les Dieux propices.
Je le dois, je le puis ; ils n'ont plus de support (2) :
Les plus séditieux sont déjà loin du bord.
Sans distinguer entre eux qui je hais ou qui j'aime,
Allons, et commençons par Xipharès lui-même.
Mais quelle est ma fureur ? et qu'est-ce que je dis ?
Tu vas sacrifier... qui ? malheureux ! Ton fils ?
Un fils que Rome craint ? qui peut venger son père ?
Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire ?
Ah ! dans l'état funeste où ma chute m'a mis,
Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis ?
Songeons plutôt, songeons à gagner sa tendresse :
J'ai besoin d'un vengeur, et non d'une maîtresse.
Quoi ? ne vaut-il pas mieux, puisqu'il faut m'en priver,
La céder à ce fils que je veux conserver ?
Cédons-la. Vains efforts, qui ne font que m'instruire
Des foiblesses d'un cœur qui cherche à se séduire !
Je brûle, je l'adore ; et loin de le bannir...
Ah ! c'est un crime encor dont je la veux punir (3).
Quelle pitié retient mes sentiments timides ?
N'en ai-je pas déjà puni de moins perfides ?
O Monime ! ô mon fils ! Inutile courroux !

(1) *Condamner de* = *à cause de* est un latinisme fréquent à cette date.

(2) *Support* avec le sens de *soutien* en parlant de personnes est assez fréquent au XVII[e] siècle.

(3) Racine a supprimé ces vers qui se trouvaient dans les premières éditions :

Mon amour trop longtemps tient ma gloire captive.
Qu'elle périsse seule, et que mon fils me suive.
Un peu de fermeté, punissant ses refus,
Me va mettre en état de ne la craindre plus.

Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous,
Si vous saviez ma honte, et qu'un avis fidèle
De mes lâches combats vous portât la nouvelle !
Quoi ? des plus chères mains craignant les trahisons,
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons ;
J'ai su, par une longue et pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie (1).
Ah ! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux,
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années (2) !
De ce trouble fatal par où dois-je sortir ?

SCÈNE VI

MITHRIDATE, ARBATE

ARBATE

Seigneur, tous vos soldats refusent de partir.
Pharnace les retient, Pharnace leur révèle
Que vous cherchez à Rome une guerre nouvelle.

MITHRIDATE

Pharnace ?

ARBATE

Il a séduit ses gardes les premiers ;
Et le seul nom de Rome étonne les plus fiers (3).
De mille affreux périls ils se forment l'image.
Les uns avec transport embrassent le rivage ;
Les autres, qui partoient, s'élancent dans les flots,
Ou présentent leurs dards aux yeux des matelots.
Le désordre est partout ; et loin de nous entendre,
Ils demandent la paix, et parlent de se rendre,
Pharnace est à leur tête ; et flattant leurs souhaits,
De la part des Romains il leur promet la paix.

MITHRIDATE

Ah ! le traître ! Courez. Qu'on appelle son frère ;
Qu'il me suive, qu'il vienne au secours de son père.

(1) On sait que, suivant la légende, Mithridate s'était accoutumé peu à peu à supporter les poisons. Il y a dans Appien une antithèse du même genre.

(2) Il y a quelques ressemblances entre ce monologue et celui où Auguste dans *Cinna* se demande s'il doit punir Cinna ou lui pardonner.

(3) Remarquer la rime *premiers* = *fiers*. Ces rimes insuffisantes pour l'oreille (seuls les Normands prononçaient encore *fié*) sont fréquentes au XVIIe siècle.

ARBATE

J'ignore son dessein ; mais un soudain transports
L'a déjà fait descendre et courir vers le port ;
Et l'on dit que suivi d'un gros (1) d'amis fidèles,
On l'a vu se mêler au milieu des rebelles.
C'est tout ce que j'en sais.

MITHRIDATE

Ah ! qu'est-ce que j'entends ?
Perfides, ma vengeance a tardé trop longtemps.
Mais je ne vous crains point. Malgré leur insolence,
Les mutins n'oseroient soutenir ma présence.
Je ne veux que les voir ; je ne veux qu'à leurs yeux
Immoler de ma main deux fils audacieux.

SCÈNE VII

MITHRIDATE, ARBATE, ARCAS

ARCAS

Seigneur, tout est perdu. Les rebelles, Pharnace,
Les Romains sont en foule autour de cette place.

MITHRIDATE

Les Romains !

ARCAS

De Romains le rivage est chargé,
Et bientôt dans ces murs vous êtes assiégé.

MITHRIDATE

(A Arcas)

Ciel ! Courons. Écoutez... Du malheur qui me presse
Tu ne jouiras pas, infidèle princesse.

(1) *Gros* = *troupe.* Emploi fréquent au XVII[e] siècle.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

MONIME, PHÆDIME

PHÆDIME

Madame, où courez-vous ? Quels aveugles transports
Vous font tenter sur vous de criminels efforts ?
Hé quoi ? vous avez pu, trop cruelle à vous-même,
Faire un affreux lien d'un sacré diadème?
Ah ! ne voyez-vous pas que les Dieux plus humains
Ont eux-mêmes rompu ce bandeau dans vos mains?

MONIME

Hé ! par quelle fureur obstinée à me suivre,
Toi-même, malgré moi, veux-tu me faire vivre ?
Xipharès ne vit plus. Le Roi désespéré
Lui-même n'attend plus qu'un trépas assuré.
Quel fruit te promets-tu de ta coupable audace?
Perfide, prétends-tu me livrer à Pharnace?

PHÆDIME

Ah ! du moins attendez qu'un fidèle rapport
De son malheureux frère ait confirmé la mort.
Dans la confusion (1) que nous venons d'entendre,
Les yeux peuvent-ils pas (2) aisément se méprendre ?
D'abord, vous le savez, un bruit injurieux
Le rangeoit du parti d'un camp séditieux ;
Maintenant on vous dit que ces mêmes rebelles
Ont tourné contre lui leurs armes criminelles.
Jugez de l'un par l'autre, et daignez écouter....

MONIME

Xipharès ne vit plus, il n'en faut point douter.
L'événement n'a point démenti mon attente.
Quand je n'en aurois pas la nouvelle sanglante,
Il est mort ; et j'en ai pour garants trop certains
Son courage et son nom trop suspects aux Romains.
Ah ! que d'un si beau sang dès longtemps altérée

(1) *Confusion = nouvelles confuses.*
(2) Cette suppression de la première partie de la négation était d'usage fréquent au XVIIe siècle.

Rome tient maintenant sa victoire assurée !
Quel ennemi son bras leur alloit opposer?
Mais sur qui, malheureuse, oses-tu t'excuser?
Quoi? tu ne veux pas voir que c'est toi qui l'opprimes,
Et dans tous ses malheurs reconnoître tes crimes (1)?
De combien d'assassins l'avois-je enveloppé!
Comment à tant de coups seroit-il échappé?
Il évitoit en vain les Romains et son frère :
Ne le livrois-je pas aux fureurs de son père?
C'est moi qui les rendant l'un de l'autre jaloux,
Vins allumer le feu qui les embrase tous,
Tison de la discorde, et fatale (2) furie,
Que le démon (3) de Rome a formée et nourrie.
Et je vis? Et j'attends que de leur sang baigné,
Pharnace des Romains revienne accompagné?
Qu'il étale à mes yeux sa parricide joie?
La mort au désespoir ouvre plus d'une voie :
Oui, cruelles, en vain vos injustes secours
Me ferment du tombeau les chemins les plus courts,
Je trouverai la mort jusque dans vos bras même.
  Et toi, fatal tissu (4), malheureux diadème,
Instrument et témoin de toutes mes douleurs,
Bandeau, que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,
Au moins, en terminant ma vie et mon supplice,
Ne pouvois-tu me rendre un funeste service?
A mes tristes regards, va, cesse de t'offrir :
D'autres armes sans toi sauront me secourir;
Et périsse (5) le jour et la main meurtrière
Qui jadis sur mon front t'attacha la première!

PHÆDIME

On vient, Madame, on vient; et j'espère qu'Arcas,
Pour bannir vos frayeurs porte vers vous ses pas.

(1) C'est-à-dire : *et ne veux-tu pas dans tous ses malheurs reconnaître.*
(2) *Fatale* au sens étymologique : voulue par le destin.
(3) *Démon* au sens étymologique (grec daimôn) : *génie.*
(4) Cette apostrophe est dans le passage de Plutarque cité par Racine dans sa *Préface.* « O maudit et malheureux tissu, ne me serviras-tu point au moins à ce triste service? »
(5) *Périsse* n'est accordé qu'avec le premier sujet. C'est un latinisme fréquent au XVIIe siècle.

SCÈNE II

MONIME, PHÆDIME, ARCAS

MONIME

En est-ce fait, Arcas? et le cruel Pharnace....

ARCAS

Ne me demandez rien de tout ce qui se passe,
Madame : on m'a chargé d'un plus funeste emploi ;
Et ce poison vous dit la volonté du Roi.

PHÆDIME

Malheureuse princesse !

MONIME

Ah! quel comble de joie !
Donnez. Dites, Arcas, au Roi qui me l'envoie
Que de tous les présents que m'a faits sa bonté,
Je reçois le plus cher et le plus souhaité.
A la fin je respire ; et le ciel me délivre
Des secours importuns qui me forçoient de vivre.
Maîtresse de moi-même, il veut bien qu'une fois
Je puisse de mon sort disposer à mon choix.

PHÆDIME

Hélas!

MONIME

Retiens tes cris ; et par d'indignes larmes
De cet heureux moment ne trouble point les charmes.
Si tu m'aimois, Phædime, il falloit me pleurer
Quand d'un titre funeste on me vint honorer,
Et lorsque m'arrachant du doux sein de la Grèce,
Dans ce climat barbare on traîna ta maîtresse.
Retourne maintenant chez ces peuples heureux;
Et si mon nom encor s'est conservé chez eux,
Dis-leur ce que tu vois ; et de toute ma gloire,
Phædime, conte-leur la malheureuse histoire.
Et toi, qui de ce cœur, dont tu fus adoré,
Par un jaloux destin fus toujours séparé,
Héros, avec qui, même en terminant ma vie,
Je n'ose en un tombeau demander d'être unie,
Reçois ce sacrifice ; et puisse en ce moment
Ce poison expier le sang de mon amant !

SCÈNE III

MONIME, ARBATE, PHÆDIME, ARCAS

ARBATE

Arrêtez ! arrêtez !

ARCAS

Que faites-vous, Arbate ?

ARBATE

Arrêtez ! j'accomplis l'ordre de Mithridate.

MONIME

Ah ! laissez-moi...

ARBATE, *jetant le poison*

Cessez, vous dis-je, et laissez-moi,
Madame, exécuter les volontés du Roi.
Vivez. Et vous, Arcas, du succès de mon zèle
Courez à Mithridate apprendre la nouvelle.

SCÈNE IV

MONIME, ARBATE, PHÆDIME

MONIME

Ah ! trop cruel Arbate, à quoi m'exposez-vous ?
Est-ce qu'on croit encor mon supplice trop doux ?
Et le Roi, m'enviant (1) une mort si soudaine,
Veut-il plus d'un trépas pour contenter sa haine ?

ARBATE

Vous l'allez voir paroître ; et j'ose m'assurer
Que vous-même avec moi vous allez le pleurer.

MONIME

Quoi ! le Roi...

ARBATE

Le Roi touche à son heure dernière (2),
Madame, et ne voit plus qu'un reste de lumière.
Je l'ai laissé sanglant, porté par des soldats ;
Et Xipharès en pleurs accompagne leurs pas.

MONIME

Xipharès ? Ah ! grands Dieux ! Je doute si je veille,
Et n'ose qu'en tremblant en croire mon oreille.
Xipharès vit encor ? Xipharès, que mes pleurs...

(1) *Envier* pour *refuser* est d'un usage fréquent au XVIIe siècle.
(2) Pauline avait dit dans *Polyeucte* :

Mon Polyeucte touche à son heure dernière.

ARBATE

Il vit chargé de gloire, accablé de douleurs.
De sa mort en ces lieux la nouvelle semée
Ne vous a pas vous seule et sans cause alarmée.
Les Romains, qui partout l'appuyoient (1) par des cris,
Ont par ce bruit fatal glacé tous les esprits,
Le Roi, trompé lui-même, en a versé des larmes;
Et désormais certain du malheur de ses armes,
Par un rebelle fils de toutes parts pressé,
Sans espoir de secours tout prêt (2) d'être forcé,
Et voyant pour surcroît de douleur et de haine,
Parmi ses étendards porter l'aigle romaine,
Il n'a plus aspiré qu'à s'ouvrir des chemins
Pour éviter l'affront de tomber dans leurs mains.
  D'abord il a tenté les atteintes mortelles
Des poisons que lui-même a crus les plus fidèles;
Il les a trouvés tous sans force et sans vertu.
« Vain secours, a-t-il dit, que j'ai trop combattu!
Contre tous les poisons soigneux de me défendre,
J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvois attendre.
Essayons maintenant des secours plus certains,
Et cherchons un trépas plus funeste aux Romains. »
Il parle : et défiant leurs nombreuses cohortes,
Du palais, à ces mots, il fait ouvrir les portes.
A l'aspect de ce front dont la noble fureur
Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur,
Vous les eussiez vus tous, retournant en arrière,
Laisser entre eux et nous une large carrière·
Et déjà quelques-uns couroient épouvantés
Jusque dans les vaisseaux qui les ont apportés (3).
Mais, le dirai-je? ô ciel! rassurés par Pharnace,
Et la honte en leurs cœurs réveillant leur audace,
Il reprennent courage, ils attaquent le Roi,
Qu'un reste de soldats défendoit avec moi.
Qui pourroit exprimer par quels faits incroyables,
Quels coups, accompagnés de regards effroyables,
Son bras, se signalant pour la dernière fois,

(1) *Appuyer* pour *appuyer le bruit de, la nouvelle de* est assez fréquent au XVIIe siècle.

(2) *Prêt à, prêt de, près de* sont constamment confondus à cette date.

(3) Louis Racine a indiqué le rapprochement qu'on peut faire entre ces vers et un passage de la prise de Troie dans l'*Enéide* : « Les uns s'enfuient vers leurs navires et gagnent à la course le rivage où ils sont en sûreté. »

A de ce grand héros terminé les exploits?
Enfin las, et couvert de sang et de poussière,
Il s'étoit fait de morts une noble barrière.
Un autre bataillon s'est avancé vers nous;
Les Romains, pour le joindre, ont suspendu leurs coups.
Ils vouloient tous ensemble accabler Mithridate.
Mais lui : « C'en est assez, m'a-t-il dit, cher Arbate;
Le sang et la fureur m'emportent trop avant.
Ne livrons pas surtout Mithridate vivant. »
Aussitôt dans son sein il plonge son épée.
Mais la mort fuit encor sa grande âme trompée.
Ce héros dans mes bras est tombé tout sanglant,
Faible, et qui s'irritoit (1) contre un trépas si lent;
Et se plaignant à moi de ce reste de vie,
Il soulevait encor sa main appesantie;
Et marquant à mon bras la place de son cœur,
Semblait d'un coup plus sûr implorer la faveur.
Tandis que possédé de ma douleur extrême,
Je songe bien plutôt à me percer moi-même,
De grands cris ont soudain attiré mes regards.
J'ai vu, qui l'aurait cru ? j'ai vu de toutes parts
Vaincus et renversés les Romains et Pharnace,
Fuyant vers leurs vaisseaux, abandonner la place:
Et le vainqueur vers nous s'avançant de plus près,
A mes yeux éperdus a montré Xipharès.

MONIME

Juste ciel!

ARBATE

Xipharès, toujours resté fidèle,
Et qu'au fort du combat une troupe rebelle,
Par ordre de son frère, avait enveloppé,
Mais qui d'entre leurs bras à la fin échappé,
Forçant les plus mutins, et regagnant le reste,
Heureux et plein de joie en ce moment funeste,
A travers mille morts, ardent, victorieux,
S'était fait vers son père un chemin glorieux.
Jugez de quelle horreur cette joie est suivie.
Son bras aux pieds du Roi l'alloit jeter sans vie;
Mais on court, on s'oppose à son emportement.
Le Roi m'a regardé dans ce triste moment,

(1) Cette construction qui coordonne un adjectif et une proposition relative est un latinisme assez fréquent au XVIIe siècle.

Et m'a dit d'une voix qu'il poussoit (1) avec peine :
« S'il en est temps encor, cours, et sauve la Reine. »
Ces mots m'ont fait trembler pour vous, pour Xipharès :
J'ai craint, j'ai soupçonné quelques ordres secrets.
Tout lassé que j'étais, ma frayeur et mon zèle
M'ont donné pour courir une force nouvelle ;
Et malgré nos malheurs, je me tiens trop heureux
D'avoir paré le coup qui vous perdoit tous deux.

MONIME

Ah ! que de tant d'horreurs justement étonnée,
Je plains de ce grand roi la triste destinée !
Hélas ! et plût aux Dieux qu'à son sort inhumain
Moi-même j'eusse pu ne point prêter la main,
Et que simple témoin du malheur qui l'accable,
Je le pusse pleurer sans en être coupable !
Il vient. Quel nouveau trouble excite (2) en mes esprits
Le sang du père, ô ciel ! et les larmes du fils !

SCÈNE VI

MITHRIDATE, MONIME, XIPHARÈS, ARBATE, ARCAS,
Gardes, qui soutiennent Mithridate

MONIME

Ah ! que vois-je, Seigneur, et quel sort est le vôtre !

MITHRIDATE

Cessez et retenez vos larmes l'un et l'autre.
(En montrant Xipharès)
Mon sort de sa tendresse et de votre amitié
Veut d'autres sentiments que ceux de la pitié ;
Et ma gloire, plutôt digne d'être admirée,
Ne doit point par des pleurs être déshonorée.
J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu :
La mort dans ce projet m'a seule interrompu.
Ennemi des Romains et de la tyrannie,
Je n'ai point de leur joug subi l'ignominie ;
Et j'ose me flatter qu'entre les noms fameux
Qu'une pareille haine a signalés contre eux,
Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,

(1) Le verbe *pousser* était à cette date à la mode et employé dans une foule d'expressions : *pousser des pleurs, des vœux, des prières*, etc.
(2) Nous avons signalé à la scène v de cet acte V le latinisme fréquent au XVIIe siècle qui consiste à n'accorder le verbe qu'avec le premier de ses sujets.

Ni de jours malheureux plus rempli leur histoire.
Le ciel n'a pas voulu qu'achevant mon dessein
Rome en cendre me vît expirer dans son sein.
Mais au moins quelque joie en mourant me console :
J'expire environné d'ennemis que j'immole ;
Dans leur sang odieux j'ai pu tremper mes mains,
Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.
  A mon fils Xipharès je dois cette fortune :
Il épargne à ma mort leur présence importune.
Que ne puis-je payer ce service important
De tout ce que mon trône eut de plus éclatant !
Mais vous me tenez lieu d'empire, de couronne ;
Vous seule me restez : souffrez que je vous donne,
Madame ; et tous ces vœux que j'exigeois de vous,
Mon cœur pour Xipharès vous les demande tous.

MONIME

Vivez, Seigneur, vivez, pour le bonheur du monde,
Et pour sa liberté, qui sur vous seul se fonde ·
Vivez pour triompher d'un ennemi vaincu,
Pour venger....

MITHRIDATE

C'en est fait, Madame, e. j'ai vécu.
Mon fils, songez à vous. Gardez-vous de prétendre
Que de tant d'ennemis vous puissiez vous défendre.
Bientôt tous les Romains, de leur honte irrités,
Viendront ici sur vous fondre de tous côtés.
Ne perdez point le temps que vous laisse leur fuite
A rendre à mon tombeau des soins dont je vous quitte (1).
Tant de Romains sans vie, en cent lieux dispersés,
Suffisent à ma cendre et l'honorent assez.
Cachez-leur pour un temps vos noms et votre vie.
Allez, réservez-vous....

XIPHARÈS

Moi, Seigneur, que je fuie ?
Que Pharnace impuni, les Romains triomphants
N'éprouvent pas bientôt....

MITHRIDATE

Non, je vous le défends.
Tôt ou tard il faudra que Pharnace périsse.
Fiez-vous aux Romains du soin de son supplice (2).

(1) *Quitter* pour *tenir quitte* est d'usage constant au XVIIe siècle.
(2) Racine a indiqué dans sa *Préface* quelle fut cette destinée de Pharnace. Jules César après avoir accepté son alliance le dépouilla de tous ses États.

Mais je sens affoiblir (1) ma force et mes esprits (2).
Je sens que je me meurs. Approchez-vous, mon fils.
Dans cet embrassement dont la douceur me flatte,
Venez, et recevez l'âme de Mithridate,

MONIME

Il expire.

XIPHARÈS

Ah ! Madame, unissons nos douleurs,
Et par tout l'univers cherchons-lui des vengeurs.

(1) *Affaiblir* pour *s'affaiblir*. Au XVIIe siècle on donnait souvent au verbe, sous forme neutre, le sens que nous réservons au réfléchi (*arrêter = s'arrêter*, *abîmer = s'abîmer*, etc).

(2) Racine a supprimé avant ce vers huit autres vers :

Le Parthe, qu'ils gardoient pour triomphe dernier,
Seul encor sous le joug refuse de plier,
Allez le joindre. Allez chez ce peuple indomptable
Porter de mon débris le reste redoutable.
J'espère, et je m'en forme un présage certain,
Que leurs champs bienheureux boiront le sang romain ;
Et si quelque vengeance à ma mort est promise,
Que c'est à leur valeur que le ciel l'a remise.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE

IPHIGÉNIE

TRAGÉDIE

1674

NOTICE SUR *IPHIGÉNIE*

Le Sacrifice d'Iphigénie avait été mis sur la scène, avant Racine, par Sophocle, Euripide, Rotrou (en 1640) et quelques autres. Racine a connu la pièce de Rotrou à laquelle il a fait quelques emprunts. Mais c'est Euripide surtout qui l'a inspiré.

Ce fut, au XVIIe et au XVIIIe siècles, l'heureux prétexte de copieuses discussions. Les partisans des anciens et ceux des modernes, ceux qui défendirent la simplicité de la tragédie ou l'émotion plus poignante des « drames », opposèrent sans fin les vertus d'Euripide ou les mérites de Racine. Les uns se plaignirent qu'il eût gâté la belle énergie et la rude saveur de la pièce grecque ; d'autres le louèrent ingénument d'avoir « corrigé la Grèce » et, comme le disait Balzac de Corneille, de l'avoir « rebâtie de marbre, là où elle était de brique ». Ceux-ci pensèrent que ses « inventions » étaient heureuses, et ceux-là, qu'elles altéraient le caractère de l'antique légende. Louis Racine, Voltaire, l'abbé Batteux, le P. Brumoy, la Harpe et dix autres échangèrent sans lassitude des dialectiques ingénieuses. Nous penserions aujourd'hui que ces discussions sont fort vaines. Euripide n'était pas un génie « simple » ; c'était au contraire un esprit subtil et curieux ; et les Grecs ses contemporains étaient loin des barbaries expressives et fortes. Mais quelle que fût réellement l'*Iphigénie* d'Euripide, Racine n'avait pas à la transposer fidèlement sur la scène française. Il l'a modifiée en obéissant à son génie et aux exi-

gences des goûts contemporains. Seuls ce génie et ces goûts nous importent.

Racine a créé de toutes pièces le personnage d'Eriphile. Il a pu grâce à lui éviter ce qui reste de cruel et d'inattendu dans la légende d'Euripide. Au moment où le grand-prêtre va frapper Iphigénie étendue sur l'autel, Diane enlève miraculeusement la jeune fille et lui substitue une biche. Mais des spectateurs du XVIIe siècle auraient accepté malaisément ce prodige ; les miracles étaient réservés à la religion chrétienne. Racine suppose que cette « fille du sang d'Hélène » est née d'un premier mariage clandestin et qu'elle est Eriphile, qui se tue. Surtout le personnage d'Eriphile lui a permis de faire parler cette passion dont il connaissait si bien les fureurs, la jalousie amoureuse. Eriphile est sœur des Hermione et des Roxane, et ce sont ses détresses et ses révoltes criminelles qui mènent l'action à son dénouement.

Il y a d'ailleurs autre chose que ces « fureurs » dans la pièce. Il y a de la galanterie telle que la goûtaient les belles spectatrices qui applaudissaient *Iphigénie* à la cour ou à la ville. Iphigénie aime, comme pouvait et devait aimer une fille bien née qui aurait été « du sang des Bourbons » ; elle ne ressemble guère à la craintive et gémissante Iphigénie d'Euripide. Elle a le souci de sa « gloire » beaucoup plus que de sa vie et de son amour. Elle est de celles dont J.-J. Rousseau disait qu'elles n'oublient jamais, même en mourant, la décence des attitudes. Elle est vraie ainsi d'une vérité historique autant que d'une vérité éternelle ; elle est la plus noble et la plus fidèle image de ce qu'un siècle de « bon ton » et de « respect » avait pu mêler à la tendresse et à la naïveté des cœurs jeunes, de sagesses apprises et de mesures polies. Achille lui aussi est un héros de cour ; mais il s'accommodait moins de ce que Victor Hugo appelait le « style perruque ». Racine pour le peindre s'est souvenu de l' *Iliade* ou de l'*Art poétique* d'Horace. Il s'est proposé qu'il fût emporté et « bouillant »

comme il était héroïque. Mais il s'est involontairement souvenu du ton dont les Montmorency ou les Lauzun faisaient l'amour comme ils faisaient la guerre. Nous aimons la grâce élégante d'Iphigénie même en fontange et robe à paniers. Il est moins aisé de costumer Achille comme les héros des guerres en dentelles.

Le succès de la pièce fut très vif. Les amis de Racine et ses ennemis s'accordent sur ce point. La cour fut « toute pleine de pleureurs » et la Champmeslé fit verser des larmes à toute la ville. *Iphigénie* fit définitivement de Racine le « doux » et le « tendre » poète. Les applaudissements ne désarmèrent pas d'ailleurs les cabales de ceux qui poursuivirent Racine pendant toute sa carrière et qui luttaient pour « notre vieux Corneille », ou plus simplement pour leur jalousie et leur sottise. Le Clerc et Coras firent jouer environ un an après la pièce de Racine une *Iphigénie* dont des *Remarques sur l'Iphigénie de M. Coras et sur l'Iphigénie de M. Racine* soulignèrent les perfections sublimes. La manœuvre échoua pour cette fois. Les spectateurs payèrent à M. Coras comme à M. le Clerc ce qu'ils devaient à la sottise de leurs inventions et à la platitude de leur style : ils les ignorèrent et continuèrent à applaudir Racine.

PRÉFACE

Il n'y a rien de plus célèbre dans les poëtes que le sacrifice d'Iphigénie. Mais ils ne s'accordent pas tous ensemble sur les plus importantes particularités de ce sacrifice. Les uns, comme Eschyle dans *Agamemnon*, Sophocle dans *Electra*, et après eux Lucrèce, Horace, et beaucoup d'autres, veulent qu'on ait en effet répandu le sang d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, et qu'elle soit morte en Aulide. Il ne faut que lire Lucrèce, au commencement de son premier livre :

Aulide quo pacto Triviaï virginis aram
Iphianassaï turparunt sanguine fœde
Ductores Danaum (1), etc.

Et Clytemnestre dit, dans Eschyle, qu'Agamemnon, son mari, qui vient d'expirer, rencontrera dans les enfers Iphigénie, sa fille, qu'il a autrefois immolée.

D'autres ont feint que Diane, ayant eu pitié de cette jeune princesse, l'avoit enlevée et portée dans la Tauride, au moment qu'on l'alloit sacrifier, et que la déesse avoit fait trouver en sa place ou une biche, ou une autre victime de cette nature. Euripide a suivi cette fable, et Ovide l'a mise au nombre des Métamorphoses.

Il y a une troisième opinion, qui n'est pas moins ancienne que les deux autres, sur Iphigénie. Plusieurs auteurs, et entre autres Stésichorus, l'un des plus fameux et des plus anciens poëtes lyriques, ont écrit qu'il étoit bien vrai qu'une princesse de ce nom avoit été sacrifiée, mais que cette Iphigénie étoit une fille qu'Hélène avoit eue de Thésée. Hélène, disent ces auteurs, ne l'avoit osé avouer pour sa fille, parce qu'elle n'osoit déclarer à Ménélas qu'elle eût été mariée en secret avec Thésée. Pausanias rapporte et le témoignage et les noms des poëtes qui ont été de ce sentiment. Et il ajoute que c'étoit la créance commune de tout le pays d'Argos.

Homère enfin, le père des poëtes, a si peu prétendu qu'Iphi-

(1) « Comment à Aulis les chefs souillèrent honteusement du sang d'Iphigénie l'autel de Diane ».

génie, fille d'Agamemnon, eût été ou sacrifiée en Aulide, ou transportée dans la Scythie, que, dans le neuvième livre de l'*Iliade*, c'est-à-dire près de dix ans depuis l'arrivée des Grecs devant Troie, Agamemnon fait offrir en mariage à Achille sa fille Iphigénie, qu'il a, dit-il, laissée à Mycène, dans sa maison.

J'ai rapporté tous ces avis si différents, et surtout le passage de Pausanias, parce que c'est à cet auteur que je dois l'heureux personnage d'Ériphile, sans lequel je n'aurois jamais osé entreprendre cette tragédie. Quelle apparence que j'eusse souillé la scène par le meurtre horrible d'une personne aussi vertueuse et aussi aimable qu'il falloit représenter Iphigénie? Et quelle apparence encore de dénouer ma tragédie par le secours d'une déesse et d'une machine, et par une métamorphose, qui pouvoit bien trouver quelque créance du temps d'Euripide, mais qui seroit trop absurde et trop incroyable parmi nous?

Je puis dire donc que j'ai été très-heureux de trouver dans les anciens cette autre Iphigénie, que j'ai pu représenter telle qu'il m'a plu, et qui tombant dans le malheur où cette amante jalouse vouloit précipiter sa rivale, mérite en quelque façon d'être punie, sans être pourtant tout à fait indigne de compassion. Ainsi le dénouement de la pièce est tiré du fond même de la pièce. Et il ne faut que l'avoir vu représenter pour comprendre quel plaisir j'ai fait au spectateur, et en sauvant à la fin une princesse vertueuse pour qui il s'est si fort intéressé dans le cours de la tragédie, et en la sauvant par une autre voie que par un miracle, qu'il n'auroit pu souffrir, parce qu'il ne le sauroit jamais croire.

Le voyage d'Achille à Lesbos, dont ce héros se rend maître et d'où il enlève Ériphile avant que de venir en Aulide, n'est pas non plus sans fondement. Euphorion de Chalcide, poëte très-connu parmi les anciens, et dont Virgile et Quintilien font une mention honorable, parloit de ce voyage de Lesbos. Il disoit dans un de ses poëmes, au rapport de Parthénius, qu'Achille avoit fait la conquête de cette île avant que de joindre l'armée des Grecs, et qu'il y avoit même trouvé une princesse qui s'étoit éprise d'amour pour lui.

Voilà les principales choses en quoi je me suis un peu éloigné de l'économie et de la fable d'Euripide. Pour ce qui regarde les passions, je me suis attaché à le suivre plus exactement. J'avoue que je lui dois un bon nombre des endroits

qui ont été les plus approuvés dans ma tragédie. Et je l'avoue d'autant plus volontiers, que ces approbations m'ont confirmé dans l'estime et dans la vénération que j'ai toujours eu pour les ouvrages qui nous restent de l'antiquité. J'ai reconnu avec plaisir, par l'effet qu'a produit sur notre théâtre tout ce que j'ai imité ou d'Homère ou d'Euripide, que le bon sens et la raison étoient les mêmes dans tous les siècles. Le goût de Paris s'est trouvé conforme à celui d'Athènes. Mes spectateurs ont été émus des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce, et qui ont fait dire qu'entre les poëtes, Euripide étoit extrêmement tragique, τραγικώτατος, c'est-à-dire qu'il savoit merveilleusement exciter la compassion et la terreur, qui sont les véritables effets de la tragédie.

Je m'étonne, après cela, que des modernes aient témoigné depuis peu tant de dégoût pour ce grand poëte, dans le jugement qu'ils ont fait de son *Alceste* (1). Il ne s'agit point ici de l'*Alceste*. Mais en vérité j'ai trop d'obligation à Euripide pour ne pas prendre quelque soin de sa mémoire, et pour laisser échapper l'occasion de le réconcilier avec ces Messieurs. Je m'assure qu'il n'est si mal dans leur esprit que parce qu'ils n'ont pas bien lu l'ouvrage sur lequel ils l'ont condamné. J'ai choisi la plus importante de leurs objections pour leur montrer que j'ai raison de parler ainsi. Je dis la plus importante de leurs objections. Car ils la répètent à chaque page, et ils ne soupçonnent pas seulement que l'on y puisse répliquer.

Il y a dans l'*Alceste* d'Euripide une scène merveilleuse, où Alceste, qui se meurt et qui ne peut plus se soutenir, dit à son mari les derniers adieux. Admète, tout en larmes, la prie de reprendre ses forces, et de ne se point abandonner elle-même. Alceste, qui a l'image de la mort devant les yeux, lui parle ainsi :

Je vois déjà la rame et la barque fatale.
J'entends le vieux nocher sur la rive infernale.
Impatient, il crie : « On t'attend ici-bas ;
Tout est prêt, descends, viens, ne me retarde pas. »

J'aurais souhaité de pouvoir exprimer dans ces vers les grâces qu'ils ont dans l'original. Mais au moins en voilà le sens. Voici comme ces Messieurs les ont entendus. Il leur

(1) Ce jugement est celui de Pierre Perrault dans une *Critique de l'opéra ou Examen de la tragédie intitulée Alceste ou le Triomphe d'Alcide* (1675).

est tombé entre les mains une malheureuse édition d'Euripide, où l'imprimeur a oublié de mettre dans le latin à côté de ces vers un *Al.*, qui signifie que c'est Alceste qui parle ; et à côté des vers suivants un *Ad.*, qui signifie que c'est Admète qui répond. Là-dessus, il leur est venu dans l'esprit la plus étrange pensée du monde. Ils ont mis dans la bouche d'Admète les paroles qu'Alceste dit à Admète, et celles qu'elle se fait dire par Charon. Ainsi ils supposent qu'Admète, quoiqu'il soit en parfaite santé, *pense voir déjà Charon qui le vient prendre.* Et au lieu que dans ce passage d'Euripide, Charon impatient presse Alceste de le venir trouver, selon ces messieurs c'est Admète effrayé qui est l'impatient et qui presse Alceste d'expirer ,de peur que Charon ne le prenne. *Il l'exhorte*, ce sont leurs termes, *à avoir courage, à ne pas faire une lâcheté, et à mourir de bonne grâce* ; *il interrompt* les *adieux d'Alceste pour lui dire de se dépêcher de mourir.* Peu s'en faut, à les entendre, qu'il ne la fasse mourir lui-même. Ce sentiment leur a paru *fort vilain*. Et ils ont raison. Il n'y a personne qui n'en fût très-scandalisé. Mais comment l'ont-ils pu attribuer à Euripide ? En vérité, quand toutes les autres éditions où cet *Al.* n'a point été oublié ne donneraient pas un démenti au malheureux imprimeur qui les a trompés, la suite de ces quatre vers, et tous les discours qu'Admète tient dans la même scène, étoient plus que suffisants pour les empêcher de tomber dans une erreur si déraisonnable. Car Admète, bien éloigné de presser Alceste de mourir, s'écrie: « Que toutes les morts ensemble lui seraient moins cruelles que de la voir en l'état où il la voit. Il la conjure de l'entraîner avec elle. Il ne peut plus vivre si elle meurt. Il vit en elle. Il ne respire que pour elle. »

Ils ne sont pas plus heureux dans les autres objections. Ils disent, par exemple, qu'Euripide a fait deux *époux surannés* d'Admète et d'Alceste ; que l'un est un *vieux mari* et l'autre une *princesse déjà sur l'âge.* Euripide a pris soin de leur répondre en un seul vers, où il fait dire par le chœur « qu'Alceste, toute jeune, et dans la première fleur de son âge, expire pour son jeune époux ».

Ils reprochent encore à Alceste qu'elle a deux grands enfants à marier. Comment n'ont-ils point lu le contraire en cent endroits, et surtout dans ce beau récit où l'on dépeint « Alceste mourante au milieu de ses deux petits enfants, qui la tirent, en pleurant, par la robe, et qu'elle prend sur ses bras l'un après l'autre pour les baiser ? »

Tout le reste de leurs critiques est à peu près de la force de celles-ci. Mais je crois qu'en voilà assez pour la défense de mon auteur. Je conseille à ces messieurs de ne plus décider si légèrement sur les ouvrages des anciens. Un homme tel qu'Euripide méritoit au moins qu'ils l'examinassent, puisqu'ils avoient envie de le condamner. Ils devoient se souvenir de ces sages paroles de Quintilien : « Il faut être extrêmement circonspect et très-retenu à prononcer sur les ouvrages de ces grands hommes, de peur qu'il ne nous arrive, comme à plusieurs, de condamner ce que nous n'entendons pas. Et s'il faut tomber dans quelque excès, encore vaut-il mieux pécher en admirant tout dans leurs écrits, qu'en y blâmant beaucoup de choses. » *Modeste tamen et circumspecto judicio de tantis viris pronuntiandum est, ne (quod plerisque accidit) damnent quœ non intelligunt. Ac si necesse est in alteram errare partem, omnia eorum legentibus placere quam multa displicere maluerim.*

PERSONNAGES

AGAMEMNON.
ACHILLE.
ULYSSE.
CLYTEMNESTRE, femme d'Agamemnon.
IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon.
ÉRIPHILE, fille d'Hélène et de Thésée.
ARCAS, } domestiques d'Agamemnon.
EURYBATE, } domestiques d'Agamemnon.
ÆGINE, femme de la suite de Clytemnestre.
DORIS, confidente d'Ériphile.
TROUPE DE GARDES.

La scène en Aulide (1), *dans la tente d'Agamemnon.*

(1) Racine fait de l'*Aulide* une contrée. C'est une erreur. La ville d'Aulis faisait partie de la Béotie.

IPHIGÉNIE

TRAGÉDIE

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

AGAMEMNON, ARCAS

AGAMEMNON

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.
Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.

ARCAS

C'est vous-même, Seigneur! Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin?
A peine un foible jour vous éclaire et me guide.
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts dans l'Aulide (1).
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit?
Les vents nous auroient-ils exaucés cette nuit?
Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune (2).

AGAMEMNON

Heureux qui satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où (3) je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché!

ARCAS

Et depuis quand, Seigneur, tenez-vous ce langage?
Comblé de tant d'honneurs, par quel secret outrage
Les Dieux, à vos désirs toujours si complaisants,
Vous font-ils méconnoître et haïr leurs présents?
Roi, père, époux heureux, fils du puissant Atrée,

(1) Voir sur *Aulide* la note à la liste des acteurs.
(2) Voltaire a défendu ce vers contre un Anglais qui lui reprochait d'être trop pompeux et préférait la réponse d'*Hamlet* : « Je n'ai pas entendu une souris trotter ». Ce serait plutôt le critique anglais qui aurait raison ; il faudrait d'ailleurs accuser non Racine mais le ton de dignité que les contemporains exigeaient de la tragédie.
(3) *Où* pour *auquel* est fréquent au XVIIe siècle.

Vous possédez des Grecs la plus riche contrée.
Du sang de Jupiter issu de tous côtés,
L'hymen vous lie encore aux Dieux dont vous sortez (1).
Le jeune Achille enfin, vanté par tant d'oracles (2),
Achille, à qui le ciel promet tant de miracles,
Recherche votre fille, et d'un hymen si beau
Veut dans Troie embrasée allumer le flambeau.
Quelle gloire, Seigneur, quels triomphes égalent
Le spectacle pompeux que ces bords vous étalent,
Tous ces mille vaisseaux, qui chargés de vingt rois,
N'attendent que les vents pour partir sous vos lois ?
Ce long calme, il est vrai, retarde vos conquêtes ;
Ces vents, depuis trois mois enchaînés sur nos têtes,
D'Ilion trop longtemps vous ferment le chemin.
Mais parmi tant d'honneurs, vous êtes homme enfin :
Tandis que vous vivrez, le sort, qui toujours change,
Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.
Bientôt... Mais quels malheurs dans ce billet tracés
Vous arrachent, Seigneur, les pleurs que vous versez ?
Votre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie ?
Pleurez-vous Clytemnestre, ou bien Iphigénie ?
Qu'est-ce qu'on vous écrit ? Daignez m'en avertir.

AGAMEMNON

Non, tu ne mourras point, je n'y puis consentir.

ARCAS

Seigneur....

AGAMEMNON

Tu vois mon trouble ; apprends ce qui le cause,
Et juge s'il est temps, ami, que je repose.
Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés
Nos vaisseaux par les vents sembloient être appelés.
Nous partions ! et déjà par mille cris de joie
Nous menacions de loin les rivages de Troie.
Un prodige étonnant fit taire ce transport :
Le vent qui nous flattoit nous laissa dans le port.
Il fallut s'arrêter, et la rame inutile
Fatigua vainement une mer immobile (3).

(1) Atrée est fils de Pelops, fils de Tantale, fils de Jupiter. Hippodamie, femme de Pelops, est fille d'Œnomaüs, fils de Mars.
(2) Allusion à une prédiction des Parques dans l'*Épithalame de Thétis et de Pélée* de Catulle.
(3) Il y a dans cette image le souvenir de deux expressions de Virgile : « Tous fatiguent de leurs rames le jour et la nuit »; « les rames luttent sur une mer paresseuse ».

Ce miracle inouï me fit tourner les yeux
Vers la divinité qu'on adore en ces lieux.
Suivi de Ménélas, de Nestor, et d'Ulysse,
J'offris sur ses autels un secret sacrifice.
Quelle fut sa réponse ! et quel devins-je (1), Arcas,
Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas !
« Vous armez contre Troie une puissance vaine,
Si dans un sacrifice auguste et solennel
Une fille du sang d'Hélène
De Diane en ces lieux n'ensanglante l'autel.
Pour obtenir les vents que le ciel vous dénie,
Sacrifiez Iphigénie. »

ARCAS

Votre fille !

AGAMEMNON

Surpris, comme tu peux penser,
Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer.
Je demeurai sans voix, et n'en repris l'usage
Que par mille sanglots qui se firent passage.
Je condamnai les Dieux, et sans plus rien ouïr (2),
Fis vœu sur leurs autels de leur désobéir.
Que n'en croyois-je alors ma tendresse alarmée ?
Je voulais sur-le-champ congédier l'armée.
Ulysse en apparence approuvant mes discours,
De ce premier torrent laissa passer le cours.
Mais bientôt rappelant sa cruelle industrie (3),
Il me représenta l'honneur et la patrie,
Tout ce peuple, ces rois, à mes ordres soumis,
Et l'empire d'Asie à la Grèce promis :
De quel front immolant tout l'État à ma fille,
Roi sans gloire, j'irais vieillir dans ma famille !
Moi-même (je l'avoue avec quelque pudeur) (4),
Charmé de mon pouvoir, et plein de ma grandeur,
Ces noms de roi des rois et de chef de la Grèce,
Chatouilloient (5) de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse.

(1) *Quel devins-je* pour *que devins-je* est usuel au XVIIe siècle.

(2) Le verbe *ouïr* était employé au XVIIe siècle, même en prose, à presque tous les temps et toutes les personnes.

(3) *Industrie* au sens étymologique, fréquent au XVIIe siècle, d'*habileté, adresse*.

(4) *Pudeur* s'emploie au XVIIe siècle avec tous les sens du mot *honte* (sens étymologique).

(5) La métaphore de *chatouiller* (ainsi que quelques autres : *pousser, caresser, essuyer*, etc.) était dans la première moitié du XVIIe siècle fort à la mode. Elle vieillissait vers 1670.

Pour comble de malheur, les Dieux toutes les nuits
Dès qu'un léger sommeil suspendoit mes ennuis (1),
Vengeant de leurs autels le sanglant privilège,
Me venoient reprocher ma pitié sacrilège,
Et présentant la foudre à mon esprit confus,
Le bras déjà levé, menaçoient mes refus.
Je me rendis, Arcas ; et vaincu par Ulysse,
De ma fille, en pleurant, j'ordonnai le supplice.
Mais des bras d'une mère il falloit l'arracher.
Quel funeste artifice il me fallut chercher !
D'Achille, qui l'aimoit, j'empruntai le langage.
J'écrivis en Argos (2), pour hâter ce voyage,
Que ce guerrier, pressé de partir avec nous,
Vouloit revoir ma fille, et partir son époux.

ARCAS

Et ne craignez-vous point l'impatient (3) Achille ?
Avez-vous prétendu que, muet et tranquille,
Ce héros, qu'armera l'amour et la raison,
Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom !
Verra-t-il (4) à ses yeux son amante immolée ?

AGAMEMNON

Achille était absent ; et son père Pélée,
D'un voisin ennemi redoutant les efforts,
L'avoit, tu t'en souviens, rappelé de ces bords ;
Et cette guerre, Arcas, selon toute apparence,
Auroit dû plus longtemps prolonger son absence.
Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent ?
Achille va combattre, et triomphe en courant ;
Et ce vainqueur, suivant de près sa renommée,
Hier avec la nuit arriva dans l'armée.
Mais des nœuds plus puissants me retiennent le bras.
Ma fille, qui s'approche, et court à son trépas ;
Qui loin de soupçonner un arrêt si sévère,
Peut-être s'applaudit des bontés de son père,
Ma fille.... Ce nom seul, dont les droits sont si saints,
Sa jeunesse, mon sang, n'est (5) pas ce que je plains.

(1) *Ennui* au sens très fort du XVII[e] siècle : *douleur profonde.*
(2) *En Argos = à Argos.* On disait de même *en Avignon, en Alger,* etc.
(3) *Impatient* au sens étymologique d'*irritable.*
(4) Il faut comprendre : *voudra-t-il voir...*
(5) Cet accord du verbe avec un seul de ses sujets est un latinisme fréquent chez Racine au XVII[e] siècle.

Je plains (1) mille vertus, une amour mutuelle,
Sa piété (2) pour moi, ma tendresse pour elle,
Un respect qu'en son cœur rien ne peut balancer,
Et que j'avois promis de mieux récompenser.
Non, je ne croirai point, ô ciel, que ta justice
Approuve la fureur de ce noir sacrifice.
Tes oracles sans doute ont voulu m'éprouver ;
Et tu me punirois si j'osois l'achever.
Arcas, je t'ai choisi pour cette confidence :
Il faut montrer ici ton zèle et ta prudence.
La Reine, qui dans Sparte avoit connu ta foi (3),
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi,
Prends cette lettre, cours au-devant de la Reine,
Et suis, sans t'arrêter, le chemin de Mycène.
Dès que tu la verras, défends-lui d'avancer,
Et rends-lui (4) ce billet que je viens de tracer.
Mais ne t'écarte point : prends un fidèle guide.
Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
Elle est morte. Calchas, qui l'attend en ces lieux,
Fera taire nos pleurs, fera parler les Dieux ;
Et la religion, contre nous irritée,
Par les timides Grecs sera seule écoutée.
Ceux même dont ma gloire aigrit l'ambition
Réveilleront leur brigue (5) et leur prétention,
M'arracheront peut-être un pouvoir qui les blesse....
Va, dis-je, sauve-la de ma propre foiblesse.
Mais surtout ne va point, par un zèle indiscret,
Découvrir à ses yeux mon funeste secret.
Que, s'il se peut, ma fille, à jamais abusée,
Ignore à quel péril je l'avais exposée.
D'une mère en fureur épargne-moi les cris ;
Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris.
Pour renvoyer la fille, et la mère offensée,
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée,
Et qu'il veut désormais jusques à son retour
Différer cet hymen que pressoit son amour.

(1) *Plains = déplore.* Sens fréquent au XVIIe siècle.
(2) *Piété = affection respectueuse.* Sens du latin *pietas* fréquent à cette date.
(3) *Foi* s'emploie au XVIIe siècle dans tous les sens de *fidélité.*
(4) *Rendre* pour *remettre un billet, une lettre* est alors l'expression usuelle.
(5) *Brigue* ne s'emploie plus guère qu'au pluriel. Le singulier était d'usage fréquent au XVIIe siècle.

Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille
On accuse en secret cette jeune Ériphile
Que lui-même captive amena de Lesbos
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.
C'est leur en dire assez : le reste, il le faut taire.
Déjà le jour plus grand nous frappe et nous éclaire ;
Déjà même l'on entre, et j'entends quelque bruit.
C'est Achille. Va, pars. Dieux ! Ulysse le suit (1).

SCÈNE II

AGAMEMNON, ACHILLE, ULYSSE

AGAMEMNON

Quoi ? Seigneur, se peut-il que d'un cours si rapide
La victoire vous ait ramené dans l'Aulide ?
D'un courage naissant sont-ce là les essais ?
Quels triomphes suivront de si nobles succès !
La Thessalie entière, ou vaincue ou calmée,
Lesbos même conquise en attendant l'armée,
De toute autre valeur éternels monuments,
Ne sont d'Achille oisif que les amusements (2).

ACHILLE

Seigneur, honorez moins une foible conquête ;
Et que puisse bientôt le ciel qui nous arrête
Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité
Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté !
Mais cependant, Seigneur, que faut-il que je croie
D'un bruit qui me surprend et me comble de joie ?
Daignez-vous avancer le succès de mes vœux ?
Et bientôt des mortels suis-je le plus heureux ?
On dit qu'Iphigénie, en ces lieux amenée,
Doit bientôt à son sort unir ma destinée.

AGAMEMNON

Ma fille ? Qui vous dit qu'on la doit amener ?

ACHILLE

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doive étonner ?

(1) Toute cette scène est imitée d'Euripide. Sauf quelques détails Racine lui en emprunte exactement toutes les idées. Mais la plupart des développements quelques images mises à part, tout ce qui peint le caractère d'Agamemnon et fait l'émotion tragique de son récit, appartient en propre à Racine.

(2) Racine ici se souvient sans doute d'un passage des *Troyennes* de Sénèque : « Tant de désastres et de terreur, tant de villes jetées à bas comme au passage d'un immense tourbillon, ce serait pour un autre la gloire, l'honneur suprême ; ce n'est que le passage d'Achille ».

AGAMEMNON, *à Ulysse*

Juste ciel ! sauroit-il mon funeste artifice ?

ULYSSE

Seigneur, Agamemnon s'étonne avec justice.
Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous ?
O ciel ! pour un hymen quel temps choisissez-vous ?
Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toujours fermée
Trouble toute la Grèce et consume l'armée ;
Tandis que, pour fléchir l'inclémence (1) des Dieux,
Il faut du sang peut-être, et du plus précieux,
Achille seul, Achille à son amour s'applique ?
Voudroit-il insulter à la crainte publique,
Et que le chef des Grecs, irritant les destins,
Préparât d'un hymen la pompe et les festins ?
Ah ! Seigneur, est-ce ainsi que votre âme attendrie
Plaint le malheur des Grecs, et chérit la patrie ?

ACHILLE

Dans les champs phrygiens les effets feront foi
Qui la chérit le plus, ou d'Ulysse ou de moi.
Jusque-là je vous laisse étaler votre zèle :
Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle.
Remplissez les autels d'offrandes et de sang ;
Des victimes vous-même interrogez le flanc ;
Du silence des vents demandez-leur la cause ;
Mais moi, qui de ce soin sur Calchas me repose,
Souffrez, Seigneur, souffrez que je coure hâter
Un hymen dont les Dieux ne sauroient s'irriter.
Transporté d'une ardeur qui ne peut être oisive,
Je rejoindrai bientôt les Grecs sur cette rive.
J'aurois trop de regret si quelque autre guerrier
Au (2) rivage troyen descendoit le premier.

AGAMEMNON

O ciel ! pourquoi faut-il que ta secrète envie (3)
Ferme à de tels héros le chemin de l'Asie ?
N'aurai-je vu briller cette noble chaleur (4)
Que pour m'en retourner avec plus de douleur ?

(1) Le P. Bouhours nous apprend qu'à cette date le mot d'*inclémence* était encore un mot d'emploi récent.

(2) *A* pour *sur* est d'un emploi fréquent au XVIIe siècle.

(3) C'est cette *Némésis* ou *jalousie des dieux* qui joue un si graud rôle dans les légendes et même dans l'histoire grecques.

(4) La métaphore, devenue banale, de *chaleur* pour *courage* avait perdu toute valeur d'image (de même pour *flamme* avec le sens d'*amour*) ; de là l'expression peu cohérente d'une *chaleur* qui *brille*.

ULYSSE

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ?

ACHILLE

Seigneur, qu'osez-vous dire ?

AGAMEMNON

Qu'il faut, princes, qu'il faut que chacun se retire ;
Que d'un crédule espoir trop longtemps abusés,
Nous attendons les vents qui nous sont refusés.
Le ciel protège Troie ; et par trop de présages
Son courroux nous défend d'en chercher les passages (1).

ACHILLE

Quels présages affreux nous marquent son courroux ?

AGAMEMNON

Vous-même consultez (2) ce qu'il prédit de vous,
Que sert de se flatter? On sait qu'à votre tête
Ces Dieux ont d'Ilion attaché la conquête :
Mais on sait que pour prix d'un triomphe si beau,
Ils ont aux champs troyens marqué votre tombeau ;
Que votre vie, ailleurs et longue et fortunée,
Devant Troie en sa fleur doit être moissonnée.

ACHILLE

Ainsi, pour vous venger tant de rois assemblés
D'un opprobre éternel retourneront comblés ;
Et Paris, couronnant (3) son insolente flamme,
Retiendra sans péril la sœur de votre femme !

AGAMEMNON

Hé quoi ? votre valeur, qui nous a devancés
N'a-t-elle pas pris soin de nous venger assez ?
Les malheurs de Lesbos, par vos mains ravagée,
Épouvantent encor toute la mer Égée.
Troie en a vu la flamme ; et jusque dans ses ports
Les flots en ont poussé le débris (4) et les morts.
Que dis-je ? les Troyens pleurent une autre Hélène
Que vous avez captive envoyée à Mycène (5) ;
Car, je n'en doute point, cette jeune beauté
Garde en vain un secret que trahit sa fierté :

(1) *Passages* = *moyens d'y passer.*

(2) *Consulter* = *examiner*. Sens usuel au XVIIe siècle.

(3) *Couronnant* a ici le sens de *faisant triompher*. Cet emploi hardi se rencontre ailleurs que chez Racine au XVIIe siècle.

(4) Le mot *débris*, au propre et au figuré, est plus souvent employé à cette date au singulier.

(5) Racine semble confondre constamment Mycènes et Argos ; les deux villes étaient très voisines.

Et son silence même, accusant sa noblesse,
Nous dit qu'elle nous cache une illustre princesse.

ACHILLE

Non, non, tous ces détours sont trop ingénieux.
Vous lisez de trop loin dans les secrets des Dieux.
Moi, je m'arrêterois à de vaines menaces ?
Et je fuirois l'honneur qui m'attend sur vos traces ?
Les Parques, à ma mère, il est vrai, l'ont prédit (1)
Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit :
Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.
Mais puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrois-je, de la terre inutile fardeau (2),
Trop avare d'un sang reçu d'une déesse,
Attendre chez mon père une obscure vieillesse ;
Et toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom, et mourir tout entier (3) ?
Ah ! ne nous formons point ces indignes obstacles ;
L'honneur parle, il suffit : ce sont là nos oracles (4).
Les Dieux sont de nos jours les maîtres souverains ;
Mais, Seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes ?
Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes ;
Et laissant faire au sort, courons où la valeur
Nous promet un destin aussi grand que le leur (5).
C'est à Troie, et j'y cours ; et quoi qu'on me prédise,
Je ne demande aux Dieux qu'un vent qui m'y conduise ;
Et quand moi seul enfin il faudroit l'assiéger,
Patrocle et moi, Seigneur, nous irons vous venger.
Mais non, c'est en vos mains que le destin la livre ;
Je n'aspire en effet qu'à l'honneur de vous suivre.
Je ne vous presse plus d'approuver les transports
D'un amour qui m'alloit éloigner de ces bords :
Ce même amour, soigneux de votre renommée,

(1) Cette prédiction est dans l'*Iliade* dont Racine s'est ici souvenu.
(2) *Inutile fardeau* est traduit d'Homère.
(3) *Mourir tout entier* est le *non omnis moriar* d'Horace.
(4) L'Achille de Rotrou avait déjà dit :

> Sur tout autre respect l'honneur m'est précieux ;
> C'est mon chef, c'est mon roi, mon oracle et mes dieux.

(5) Racine se souvient sans doute ici d'un passage de Quinte-Curce où Alexandre déclare, comme Achille, qu'il préfère une vie courte mais glorieuse à « une vieillesse obscure et sans honneur ».

Veut qu'ici mon exemple encourage l'armée,
Et me défend surtout de vous abandonner
Aux timides conseils qu'on ose vous donner.

SCÈNE III

AGAMEMNON, ULYSSE

ULYSSE

Seigneur, vous entendez : quelque prix qu'il en coûte,
Il veut voler à Troie et poursuivre sa route.
Nous craignions son amour; et lui-même aujourd'hui
Par une heureuse erreur nous arme contre lui.

AGAMEMNON

Hélas !

ULYSSE

De ce soupir que faut-il que j'augure?
Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure?
Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler?
Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler?
Songez-y. Vous devez votre fille à la Grèce.
Vous nous l'avez promise ; et sur cette promesse,
Calchas, par tous les Grecs consulté chaque jour,
Leur a prédit des vents l'infaillible retour.
A ses prédictions si l'effet est contraire,
Pensez-vous que Calchas continue à se taire ;
Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez apaiser,
Laissent mentir les Dieux sans vous en accuser ?
Et qui sait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime,
Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime ?
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
Seigneur, à prononcer (1) entre vous et les Dieux.
N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante
Nous a tous appelés aux campagnes du Xante (2) ?
Et qui de ville en ville attestiez (3) les serments
Que d'Hélène autrefois firent tous les amants,
Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre frère,
La demandoient en foule à Tyndare son père?

(1) *Prononcer = se prononcer.* Un grand nombre de verbes avaient au XVIIe siècle, sous la forme neutre, le sens que nous réservons aujourd'hui au réfléchi (*arrêter = s'arrêter, abîmer = s'abîmer*, etc.).
(2) *Aux = vers les.* Le Xanthe (ou Scamandre) était avec le Simoïs le principal fleuve de la plaine troyenne.
(3) *Attestiez = preniez à témoin, pour nous entraîner.*

De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,
Nous jurâmes dès lors de défendre ses droits ;
Et si quelque insolent lui voloit sa conquête,
Nos mains du ravisseur lui promirent la tête (1).
Mais sans vous, ce serment que l'amour a dicté,
Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté?
Vous seul, nous arrachant à de nouvelles flammes,
Nous avez fait laisser nos enfants et nos femmes.
Et quand, de toutes parts assemblés en ces lieux,
L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux ;
Quand la Grèce, déjà vous donnant son suffrage,
Vous reconnoît l'auteur de ce fameux ouvrage (2) ;
Que ses rois, qui pouvoient vous disputer ce rang,
Sont prêts, pour vous servir, de verser tout leur sang,
Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire?
Et dès le premier pas se laissant effrayer,
Ne commande les Grecs que pour les renvoyer?

AGAMEMNON

Ah! Seigneur, qu'éloigné du malheur qui m'opprime,
Votre cœur aisément se montre magnanime!
Mais que si (3) vous voyez (4) ceint du bandeau mortel (5)
Votre fils Télémaque approcher de l'autel,
Nous vous verrions, troublé de cette affreuse image,
Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,
Éprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jeter entre Calchas et lui!
Seigneur, vous le savez, j'ai donné ma parole ;
Et si ma fille vient, je consens qu'on l'immole.
Mais malgré tous mes soins, si son heureux destin
La retient dans Argos, ou l'arrête en chemin,
Souffrez que sans presser ce barbare spectacle,
En faveur de mon sang j'explique cet obstacle,
Que j'ose pour ma fille accepter le secours
De quelque Dieu plus doux qui veille sur ses jours.

(1) Chez Euripide c'est Ménélas lui-même qui rappelait aux anciens prétendants le serment fait à Tyndare. Et c'est Agamemnon qui fait ce récit dans le Prologue.
(2) *Ouvrage* = *entreprise*. Sens du latin *opus*.
(3) *Que si* pour *si* est alors fréquent.
(4) Cette orthographe (pour *voiiez*) pouvait être celle du subjonctif.
(5) On entourait d'un bandeau (*infula*) la tête de la victime du sacrifice.

Vos conseils sur mon cœur n'ont eu que trop d'empire;
Et je rougis...

SCÈNE IV

AGAMEMNON, ULYSSE, EURYBATE

EURYBATE

Seigneur...

AGAMEMNON

Ah! que vient-on me dire?

EURYBATE

La Reine, dont ma course a devancé les pas,
Va remettre bientôt sa fille entre vos bras.
Elle approche. Elle s'est quelque temps égarée
Dans ces bois qui du camp semblent cacher l'entrée.
A peine nous avons, dans leur obscurité,
Retrouvé le chemin que nous avions quitté.

AGAMEMNON

Ciel!

EURYBATE

Elle amène aussi cette jeune Ériphile,
Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille,
Et qui de son destin, qu'elle ne connoît pas,
Vient, dit-elle, en Aulide interroger Calchas.
Déjà de leur abord la nouvelle est semée;
Et déjà de soldats une foule charmée,
Surtout d'Iphigénie admirant la beauté,
Pousse (1) au ciel mille vœux pour sa félicité (2).
Les uns avec respect environnoient la Reine;
D'autres me demandoient le sujet qui l'amène.
Mais tous ils confessoient que si jamais les Dieux
Ne mirent sur le trône un roi plus glorieux,
Également comblé de leurs faveurs secrètes (3),
Jamais père ne fut plus heureux que vous l'êtes.

AGAMEMNON

Eurybate, il suffit. Vous pouvez nous laisser.
Le reste me regarde, et je vais y penser.

(1) *Pousser* était un verbe à la mode qu'on employait dans une foule d'expressions (*pousser des prières, des larmes*, etc.).
(2) Passage imité d'Euripide.
(3) *Secrètes* = *privées* (par opposition à *publiques, politiques*). C'est le sens du latin *secretus*.

SCÈNE V

AGAMEMNON, ULYSSE

AGAMEMNON

Juste ciel, c'est ainsi qu'assurant ta vengeance,
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence !
Encor si je pouvois, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins soulager ma douleur !
Triste destin des rois ! Esclaves que nous sommes
Et des rigueurs du sort et des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins ;
Et les plus malheureux osent pleurer le moins (1).

ULYSSE

Je suis père, Seigneur. Et foible comme un autre,
Mon cœur se met sans peine en la place (2) du vôtre ;
Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt de (3) pleurer.
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime :
Les Dieux ont à Calchas amené leur victime.
Il le sait, il l'attend ; et s'il la voit tarder,
Lui-même à haute voix viendra la demander.
Nous sommes seuls encor : hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre.
Pleurez ce sang, pleurez ; ou plutôt, sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir ;
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Hélène par vos mains rendue à son époux.
Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées (4)
Dans cette même Aulide avec vous retournées,
Et ce triomphe heureux qui s'en va (5) devenir
L'éternel entretien des siècles à venir.

AGAMEMNON

Seigneur, de mes efforts je connois (6) l'impuissance.

(1) Passage imité d'assez près d'Euripide.
(2) *En la place* pour *à la place* est usuel au XVIIe siècle.
(3) Le XVIIe siècle confond constamment *prêt de*, *près de*, *prêt à*.
(4) C'était l'usage dans l'antiquité, avant le départ des vaisseaux, de couronner leur poupe de fleurs.
(5) *S'en va* pour *va* marquant un futur est assez fréquent au XVIIe siècle.
(6) *Connais* = *reconnais*. Au XVIIe siècle un grand nombre de verbes ont, sous la forme simple, le sens que nous réservons aux composés (*tenir* = *obtenir*, *trancher* = *retrancher*, etc.).

Je cède, et laisse aux Dieux opprimer l'innocence.
La victime bientôt marchera sur vos pas.
Allez. Mais cependant faites taire Calchas ;
Et m'aidant à cacher ce funeste mystère,
Laissez-moi de l'autel écarter une mère.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

ÉRIPHILE, DORIS

ÉRIPHILE

Ne les contraignons point, Doris, retirons-nous ;
Laissons-les dans les bras d'un père et d'un époux ;
Et tandis qu'à l'envi leur amour se déploie,
Mettons en liberté ma tristesse et leur joie.

DORIS

Quoi, Madame ? toujours irritant vos douleurs,
Croirez-vous ne plus voir que des sujets de pleurs ?
Je sais que tout déplaît aux yeux d'une captive,
Qu'il n'est point dans les fers de plaisir qui la suive.
Mais dans le temps fatal que repassant les flots,
Nous suivions malgré nous le vainqueur de Lesbos ;
Lorsque dans son vaisseau, prisonnière timide,
Vous voyiez devant vous ce vainqueur homicide,
Le dirai-je ? vos yeux, de larmes moins trempés,
A pleurer vos malheurs étoient moins occupés.
Maintenant tout vous rit : l'aimable Iphigénie
D'une amitié sincère avec vous est unie ;
Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de sœur ;
Et vous seriez dans Troie avec moins de douceur.
Vous vouliez voir l'Aulide où son père l'appelle,
Et l'Aulide vous voit arriver avec elle.
Cependant, par un sort que je ne conçois pas,
Votre douleur redouble et croît à chaque pas.

ÉRIPHILE

Hé quoi ? te semble-t-il que la triste Ériphile
Doive être de leur joie un témoin si tranquille ?
Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouir
A l'aspect d'un bonheur dont je ne puis jouir ?
Je vois Iphigénie entre les bras d'un père ;
Elle fait tout l'orgueil d'une superbe (1) mère ;
Et moi, toujours en butte à de nouveaux dangers,

(1) *Superbe* au sens étymologique, usuel au XVIIe siècle : *orgueilleuse.*

Remise dès l'enfance en des bras étrangers,
Je reçus et je vois le jour que je respire (1),
Sans que mère ni père (2) ait daigné me sourire,
J'ignore qui je suis ; et pour comble d'horreur,
Un oracle effrayant m'attache à mon erreur,
Et quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître,
Me dit que sans périr je ne me puis connaître.

DORIS

Non, non, jusques au bout vous devez les chercher.
Un oracle toujours se plaît à se cacher :
Toujours avec un sens il en présente un autre.
En perdant un faux nom vous reprendrez le vôtre.
C'est là tout le danger que vous pouvez courir,
Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr.
Songez que votre nom fut changé dès l'enfance.

ÉRIPHILE

Je n'ai de tout mon sort que cette connoissance ;
Et ton père, du reste infortuné témoin,
Ne me permit jamais de pénétrer plus loin.
Hélas ! dans cette Troie où j'étois attendue,
Ma gloire, disoit-il, m'alloit être rendue ;
J'allois, en reprenant et mon nom et mon rang,
Des plus grands rois en moi reconnoître le sang.
Déjà je découvrois cette fameuse ville.
Le ciel mène à Lesbos l'impitoyable Achille :
Tout cède, tout ressent ses funestes efforts ;
Ton père, enseveli dans la foule des morts,
Me laisse dans les fers à moi-même inconnue ;
Et de tant de grandeurs dont j'étois prévenue,
Vile esclave des Grecs, je n'ai pu conserver
Que la fierté d'un sang que je ne puis prouver.

DORIS

Ah ! que perdant, Madame, un témoin si fidèle,
La main qui vous l'ôta vous doit sembler cruelle !
Mais Calchas est ici, Calchas si renommé,
Qui des secrets des Dieux fut toujours informé.
Le ciel souvent lui parle : instruit par un tel maître,

(1) V. Hugo a critiqué l'incohérence de la métaphore, *respirer le jour*. Mais l'image exacte avait disparu par l'usage du mot *jour* qui équivalait seulement à *vie*. De pareils exemples sont fréquents chez Racine, V. Hugo, et dans l'histoire de toutes les langues.

(2) *Ni* pouvait au XVII[e] siècle n'être pas répété devant les mots qu'il coordonne.

Il sait tout ce qui fut et tout ce qui doit être (1).
Pourroit-il de vos jours ignorer les auteurs ?
Ce camp même est pour vous tout plein de protecteurs.
Bientôt Iphigénie, en épousant Achille,
Vous va sous son appui présenter un asile.
Elle vous l'a promis et juré devant moi,
Ce gage est le premier qu'elle attend de sa foi.

ÉRIPHILE

Que dirois-tu, Doris, si passant (2) tout le reste,
Cet hymen de mes maux étoit le plus funeste ?

DORIS

Quoi, Madame ?

ÉRIPHILE

Tu vois avec étonnement
Que ma douleur ne souffre aucun soulagement.
Écoute, et tu te vas étonner que je vive.
C'est peu d'être étrangère, inconnue et captive :
Ce destructeur fatal des tristes Lesbiens,
Cet Achille, l'auteur de tes maux et des miens,
Dont la sanglante main m'enleva prisonnière,
Qui m'arracha d'un coup ma naissance (3) et ton père,
De qui, jusques au nom, tout doit m'être odieux,
Est de tous les mortels le plus cher à mes yeux.

DORIS

Ah! que me dites-vous ?

ÉRIPHILE

Je me flattois sans cesse
Qu'un silence éternel cacheroit ma foiblesse.
Mais mon cœur trop pressé (4) m'arrache ce discours,
Et te parle une fois, pour se taire toujours.
Ne me demande point sur quel espoir fondée
De ce fatal amour je me vis possédée.
Je n'en accuse point quelques feintes douleurs
Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs.
Le ciel s'est fait, sans doute, une joie inhumaine
A rassembler sur moi tous les trais de sa haine.
Rappellerai-je encor le souvenir affreux

(1) C'est la traduction d'un vers de l'*Iliade* : « Il sait ce qui est, ce qui sera, ce qui fut ».
(2) *Passant* = *surpassant*. Voir à la scène v de l'acte I la note sur *connais* = *reconnais*.
(3) *Ma naissance* : ellipse hardie pour le *secret de ma naissance*.
(4) *Pressé* pour *oppressé*. Voir la note précédente sur *passant* = *surpassant*.

Du jour qui dans les fers nous jeta toutes deux?
Dans les cruelles mains par qui je fus ravie
Je demeurai longtemps sans lumière et sans vie.
Enfin mes tristes yeux cherchèrent la clarté (1);
Et me voyant presser d'un bras ensanglanté,
Je frémissois, Doris, et d'un vainqueur sauvage
Craignois de rencontrer l'effroyable visage.
J'entrai dans son vaisseau, détestant (2) sa fureur
Et toujours détournant ma vue avec horreur.
Je le vis : son aspect n'avoit rien de farouche;
Je sentis le reproche expirer dans ma bouche;
Je sentis contre moi mon cœur se déclarer;
J'oubliai ma colère, et ne sus que pleurer.
Je me laissai conduire à (3) cet aimable guide.
Je l'aimois à Lesbos, et je l'aime en Aulide.
Iphigénie en vain s'offre à me protéger,
Et me tend une main prompte à me soulager :
Triste effet des fureurs (4) dont je suis tourmentée!
Je n'accepte la main qu'elle m'a présentée
Que pour m'armer contre elle, et sans me découvrir,
Traverser son bonheur que je ne puis souffrir.

DORIS

Et que pourroit contre elle une impuisssante haine?
Ne valoit-il pas mieux, renfermée à Mycène,
Éviter les tourments que vous venez chercher,
Et combattre des feux contraints de se cacher?

ÉRIPHILE

Je le voulois, Doris. Mais quelque triste image
Que sa gloire à mes yeux montrât sur ce rivage,
Au sort qui me trainoît il fallut consentir :
Une secrète voix m'ordonna de partir,
Me dit qu'offrant ici ma présence importune,
Peut-être j'y pourrois porter mon infortune ;
Que peut-être approchant ces amants trop heureux,
Quelqu'un de mes malheurs se répandroit sur eux.
Voilà ce qui m'amène, et non l'impatience
D'apprendre à qui je dois une triste naissance.

(1) Souvenir d'un vers de Didon : « Elle chercha la lumière du ciel et gémit de la retrouver ».

(2) *Détester* a son sens étymologique de *maudire* (latin *detestari*) fréquent au XVII[e] siècle.

(3) *A* pour *par* est fréquent au XVII[e] siècle.

(4) *Fureur* a son sens étymologique, fréquent au XVII[e] siècle : *folie* ou *passion furieuse*.

Ou plutôt leur hymen me servira de loi.
S'il s'achève, il suffit : tout est fini pour moi.
Je périrai, Doris ; et, par une mort prompte,
Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte,
Sans chercher des parents si longtemps ignorés,
Et que ma folle amour (1) a trop déshonorés.

DORIS

Que je vous plains, Madame ! et que la tyrannie... !

ÉRIPHILE

Tu vois Agamemnon avec Iphigénie.

SCÈNE II

ACAMEMNON, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS

IPHIGÉNIE

Seigneur, où courez-vous? et quels empressements
Vous dérobent sitôt à nos embrassements ?
A qui (1) dois-je imputer cette fuite soudaine ?
Mon respect a fait place aux transports de la Reine.
Un moment à mon tour ne vous puis-je arrêter ?
Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater ?
Ne puis-je...

AGAMEMNON

Hé bien ! ma fille, embrassez votre père,
Il vous aime toujours.

IPHIGÉNIE

Que cette amour m'est chère !
Quel plaisir de vous voir et de vous contempler
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller !
Quels honneurs ! quel pouvoir ? Déjà la renommée
Par d'étonnants récits m'en avoit informée ;
Mais que voyant de près ce spectacle charmant (3),
Je sens croître ma joie et mon étonnement !
Dieux ! avec quel amour la Grèce vous révère !
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père !

AGAMEMNON

Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

(1) *Amour* au singulier pouvait encore à cette date être des deux genres. Mais le masculin tendait a l'emporter et c'est le genre le plus fréquent chez Racine.
(2) *Qui = quoi*. Emploi fréquent au XVIIe siècle.
(3) *Charmant* n'avait pas alors le sens mièvre qu'il a pris aujourd'hui. Il signifiait, d'après l'étymologie, *qui surprend par un pouvoir magique*.

IPHIGÉNIE

Quelle félicité peut manquer à vos vœux ?
A de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre ?
J'ai cru n'avoir au ciel que des grâces à rendre.

AGAMEMNON

Grands Dieux ! à son malheur dois-je la préparer ?

IPHIGÉNIE

Vous vous cachez, Seigneur, et semblez soupirer ;
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine.
Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycène ?

AGAMEMNON

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux,
Mais les temps sont changés, aussi bien que les lieux.
D'un soin (1) cruel ma joie est ici combattue.

IPHIGÉNIE

Hé ! mon père, oubliez votre rang à ma vue.
Je prévois la rigueur d'un long éloignement.
N'osez-vous sans rougir être père un moment ?
Vous n'avez devant vous qu'une jeune princes
A qui j'avois pour moi vanté votre tendresse.
Cent fois lui promettant mes soins, votre bonté,
J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité.
Que va-t-elle penser de votre indifférence ?
Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance ?
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

AGAMEMNON

Ah ! ma fille !

IPHIGÉNIE

Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON

Je ne puis.

IPHIGÉNIE

Périsse le Troyen auteur de nos alarmes !

AGAMEMNON

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGÉNIE

Les Dieux daignent surtout prendre soin de vos jours !

AGAMEMNON

Les Dieux depuis un temps me sont cruels et sourds.

IPHIGÉNIE

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice.

AGAMEMNON

Puissé-je auparavant fléchir leur injustice !

IPHIGÉNIE

L'offrira-t-on bientôt ?

(1) *Soin* = *souci*. Sens fréquent au XVIIe siècle.

AGAMEMNON

Plus tôt que je ne veux.

IPHIGÉNIE

Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux?
Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille?

AGAMEMNON

Hélas!

IPHIGÉNIE

Vous vous taisez?

AGAMEMNON

Vous y serez, ma fille (1).
Adieu.

SCÈNE III

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS

IPHIGÉNIE

De cet accueil que dois-je soupçonner?
D'une secrète horreur je me sens frissonner.
Je crains, malgré moi-même, un malheur que j'ignore.
Justes Dieux, vous savez pour qui je vous implore.

ÉRIPHILE

Quoi? parmi tous les soins qui doivent l'accabler,
Quelque froideur suffit pour vous faire trembler?
Hélas! à quels soupirs suis-je donc condamnée,
Moi, qui de mes parents toujours abandonnée,
Étrangère partout, n'ai pas même en naissant
Peut-être reçu d'eux un regard caressant!
Du moins, si vos respects sont rejetés d'un père,
Vous en pouvez gémir dans le sein d'une mère;
Et de quelque disgrâce enfin que vous pleuriez,
Quels pleurs par un amant ne sont point essuyés?

IPHIGÉNIE

Je ne m'en défends point : mes pleurs, belle Ériphile,
Ne tiendroient pas longtemps contre les soins d'Achille;
Sa gloire, son amour, mon père, mon devoir,
Lui donnent sur mon âme un trop juste pouvoir.

(1) Il y a dans cette scène des imitations précises d'Euripide. Voici les plus précises : « *Iphig.*: Que tes regards sont sévères, malgré la joie de me revoir... Ne fronce pas le sourcil et déride ton front. — *Agamemnon* : Bien d'autres périront et c'est là ce qui m'a perdu. — *Iphig* : Mais nous assisterons au sacrifice pour voir ce qui est permis. — *Agam* : Tu y seras : car tu te tiendras près de l'autel ». On voit combien le *vous y serez ma fille* est plus énergique que ce dernier trait.

Mais de lui-même ici que faut-il que je pense?
Cet amant, pour me voir brûlant d'impatience,
Que les Grecs de ces bords ne pouvoient arracher,
Qu'un père de si loin m'ordonne de chercher,
S'empresse-t-il assez pour jouir d'une vue
Qu'avec tant de transports je croyois attendue?
Pour moi, depuis deux jours qu'approchant de ces lieux,
Leur aspect souhaité se découvre à nos yeux,
Je l'attendois partout et d'un regard timide
Sans cesse parcourant (1) les chemins de l'Aulide,
Mon cœur pour le chercher voloit loin devant moi,
Et je demande Achille à tout ce que je voi.
Je viens, j'arrive enfin sans qu'il m'ait prévenue (2).
Je n'ai percé qu'à peine (3) une foule inconnue;
Lui seul ne paroît point. Le triste Agamemnon
Semble craindre à mes yeux de prononcer son nom.
Que fait-il? Qui pourra m'expliquer ce mystère?
Trouverai-je l'amant glacé comme le père?
Et les soins de la guerre auroient-ils en un jour
Éteint dans tous les cœurs la tendresse et l'amour?
Mais non : c'est l'offenser par d'injustes alarmes,
C'est à moi que l'on doit le secours de ses armes.
Il n'étoit point à Sparte entre tous ces amants
Dont le père d'Hélène a reçu les serments :
Lui seul de tous les Grecs, maître de sa parole,
S'il part contre Ilion, c'est pour moi qu'il y vole;
Et satisfait d'un prix qui lui semble si doux,
Il veut même porter le nom de mon époux.

SCÈNE IV

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS

CLYTEMNESTRE

Ma fille, il faut partir sans que rien nous retienne,
Et sauver, en fuyant, votre gloire et la mi
Je ne m'étonne plus qu'interdit et distrait

(1) Aujourd'hui *parcourant* se rapporterait grammaticalement à *mon cœur* Mais Racine n'a pas risqué cette métaphore incohérente. *Cherchant* se rattache à l'idee de *je* contenue dans *mon cœur*. De pareilles constructions sont fréquentes au XVII[e] siècle.

(2) *Prévenue* = *devancée*.

(3) *A peine* = *avec peine*. Sens fréquent au XVII[e] siècle.

Votre père ait paru nous revoir à regret.
Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre,
Il m'avoit par Arcas envoyé cette lettre.
Arcas s'est vu trompé par notre égarement (1),
Et vient de me la rendre en ce même moment.
Sauvons, encore un coup, notre gloire offensée.
Pour votre hymen Achille a changé de pensée,
Et refusant l'honneur qu'on lui veut accorder,
Jusques à son retour il veut le retarder.

ÉRIPHILE

Qu'entends-je?

CLYTEMNESTRE

Je vous vois rougir de cet outrage.
Il faut d'un noble orgueil armer votre courage (2).
Moi-même, de l'ingrat approuvant le dessein,
Je vous l'ai dans Argos présenté de ma main;
Et mon choix, que flattoit le bruit de sa noblesse,
Vous donnoit avec joie au fils d'une déesse (3).
Mais puisque désormais son lâche repentir
Dément le sang des Dieux, dont on le fait sortir,
Ma fille, c'est à nous de montrer qui nous sommes,
Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.
Lui ferons-nous penser, par un plus long séjour,
Que nos vœux de son cœur attendent le retour?
Rompons avec plaisir un hymen qu'il diffère.
J'ai fait de mon dessein avertir votre père;
Je ne l'attends ici que pour m'en séparer;
Et pour ce prompt départ je vais tout préparer.
Je ne vous presse point, Madame, de nous suivre;
En de plus chères mains ma retraite vous livre.

(A Ériphile)

De vos desseins secrets on est trop éclairci;
Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez ici.

SCÈNE V

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS

IPHIGÉNIE

En quel funeste état ces mots m'ont-ils laissée!

(1) Le mot n'est plus employé aujourd'hui qu'au sens abstrait. Le sens concret (*action de s'égarer*) est fréquent au XVII[e] siècle.
(2) *Courage = cœur*. Sens fréquent au XV[...] siècle.
(3) On sait qu'Achille était fils de Thétis.

Pour mon hymen Achille a changé de pensée?
Il me faut sans honneur retourner sur mes pas,
Et vous cherchez ici quelque autre que Calchas?

ÉRIPHILE

Madame, à ce discours je ne puis rien comprendre.

IPHIGÉNIE

Vous m'entendez (1) assez, si vous voulez m'entendre.
Le sort injurieux (2) me ravit un époux ;
Madame, à mon malheur m'abandonnerez-vous?
Vous ne pouviez sans moi demeurer à Mycène;
Me verra-t-on sans vous partir avec la Reine?

ÉRIPHILE

Je voulois voir Calchas avant que de partir.

IPHIGÉNIE

Que tardez-vous, Madame, à (3) le faire avertir?

ÉRIPHILE

D'Argos, dans un moment, vous reprenez la route.

IPHIGÉNIE

Un moment quelquefois éclaircit plus d'un doute.
Mais, Madame, je vois que c'est trop vous presser,
Je vois ce que jamais je n'ai voulu penser :
Achille.... Vous brûlez que je ne sois partie.

ÉRIPHILE

Moi? vous me soupçonnez de cette perfidie?
Moi, j'aimerais, Madame, un vainqueur furieux,
Qui toujours tout sanglant se présente à mes yeux,
Qui la flamme à la main, et de meurtres avide,
Mit en cendres Lesbos....

IPHIGÉNIE

Oui, vous l'aimez, perfide,
Et ces mêmes fureurs (4) que vous me dépeignez,
Ces bras que dans le sang vous avez vus baignés,
Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme,
Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre âme;
Et loin d'en détester le cruel souvenir,
Vous vous plaisez encore à m'en entretenir.
Déjà plus d'une fois dans vos plaintes forcées

(1) *Entendez* = *comprenez*. Ce sens est usuel au XVIIe siècle.
(2) *Injurieux* = *injuste*. C'est le sens étymologique fréquent au XVIIe siècle.
(3) *A* = *pour*. Emploi usuel à cette date.
(4) *Ces mêmes fureurs* pour *ces fureurs mêmes*, construction assez fréquente à cette date.

J'ai dû voir et j'ai vu le fond de vos pensées.
Mais toujours sur mes yeux ma facile bonté
A remis le bandeau que j'avois écarté.
Vous l'aimez. Que faisois-je ? et quelle erreur fatale
M'a fait entre mes bras recevoir ma rivale ?
Crédule, je l'aimois. Mon cœur même aujourd'hui
De son parjure amant lui promettoit l'appui.
Voilà donc le triomphe où (1) j'étois amenée,
Moi-même à votre char je me suis enchaînée.
Je vous pardonne, hélas! des vœux intéressés,
Et la perte d'un cœur que vous me ravissez.
Mais que sans m'avertir du piège qu'on me dresse,
Vous me laissiez chercher jusqu'au fond de la Grèce
L'ingrat qui ne m'attend que pour m'abandonner,
Perfide, cet affront se peut-il pardonner ?

ÉRIPHILE

Vous me donnez des noms qui doivent me surprendre,
Madame : on ne m'a pas instruite à les entendre ;
Et les Dieux, contre moi dès longtemps indignés,
A mon oreille encor les avoient épargnés.
Mais il faut des amants excuser l'injustice.
Et de quoi vouliez-vous que je vous avertisse ?
Avez-vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon
Achille préférât une fille sans nom,
Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre,
C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre ?

IPHIGÉNIE

Vous triomphez, cruelle, et bravez ma douleur.
Je n'avois pas encor senti tout mon malheur ;
Et vous ne comparez votre exil et ma gloire
Que pour mieux relever votre injuste victoire.
Toutefois vos transports sont trop précipités.
Ce même Agamemnon à qui vous insultez (2),
Il commande à la Grèce, il est mon père, il m'aime,
Il ressent mes douleurs beaucoup plus que moi-même.
Mes larmes par avance avoient su le toucher ;
J'ai surpris ses soupirs qu'il me vouloit cacher.
Hélas! de son accueil condamnant la tristesse,
J'osois me plaindre à lui de son peu de tendresse!

(1) *Où* pour *auquel* est une construction fréquente au XVIIe siècle.
(2) *Insulter* se construisait alors ordinairement avec un complément indirect (inversement on disait *pardonner*, *obéir... quelqu'un*).

SCÈNE VI

ACHILLE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS

ACHILLE

Il est donc vrai, Madame, et c'est vous que je vois.
Je soupçonnois d'erreur tout le camp à la fois.
Vous en Aulide ? Vous ? Hé! qu'y venez-vous faire ?
D'où vient qu'Agamemnon m'assuroit le contraire ?

IPHIGÉNIE

Seigneur, rassurez-vous. Vos vœux seront contents.
Iphigénie encor n'y sera pas longtemps.

SCÈNE VII

ACHILLE, ÉRIPHILE, DORIS

ACHILLE

Elle me fuit! Veillé-je ? ou n'est-ce point un songe ?
Dans quel trouble nouveau cette fuite me plonge!
  Madame, je ne sais si, sans vous irriter,
Achille devant vous pourra se présenter;
Mais si d'un ennemi vous souffrez la prière,
Si lui-même souvent a plaint sa prisonnière,
Vous savez quel sujet conduit ici leurs pas;
Vous savez...

ÉRIPHILE

Quoi? Seigneur, ne le savez-vous pas;
Vous qui depuis un mois, brûlant (1) sur ce rivage,
Avez conclu (2) vous-même et hâté leur voyage?

ACHILLE

De ce même rivage absent depuis un mois,
Je le revis hier pour la première fois.

ÉRIPHILE

Quoi ? lorsqu'Agamemnon écrivoit à Mycène,
Votre amour, votre main n'a pas conduit la sienne ?
Quoi ? vous qui de sa fille adoriez les attraits...

ACHILLE

Vous m'en voyez encore épris plus que jamais,
Madame ; et si l'effet eût suivi ma pensée,

(1) *Brûler*, comme *flamme*, *feux*, *chaînes*, *traits*, etc., faisait partie de ces métaphores galantes que l'usage imposait nécessairement, vers 1670, dès qu'un héros de tragédie parlait d'amour.
(2) *Conclure* = *décider*. C'est un sens fréquent à cette date.

Moi-même dans Argos je l'aurois devancée.
Cependant on me fuit. Quel crime ai-je commis?
Mais je ne vois partout que des yeux ennemis.
Que dis-je ? en ce moment Calchas, Nestor, Ulysse,
De leur vaine éloquence employant l'artifice,
Combattoient mon amour, et sembloient m'annoncer
Que si j'en crois ma gloire, il y faut renoncer.
Quelle entreprise ici pourroit être formée ?
Suis-je, sans le savoir, la fable de l'armée ?
Entrons. C'est un secret qu'il leur faut arracher.

SCÈNE VIII

ÉRIPHILE, DORIS

ÉRIPHILE

Dieux, qui voyez ma honte, où me dois-je cacher ?
Orgueilleuse rivale, on t'aime, et tu murmures?
Souffrirai-je à la fois ta gloire et tes injures?
Ah ! plutôt... Mais, Doris, ou j'aime à me flatter,
Ou sur eux quelque orage est tout prêt d'éclater.
J'ai des yeux. Leur bonheur n'est pas encore tranquille.
On trompe Iphigénie ; on se cache d'Achille ;
Agamemnon gémit. Ne désespérons point ;
Et si le sort contre elle à ma haine se joint,
Je saurai profiter de cette intelligence
Pour ne pas pleurer seule et mourir sans vengeance.

(1) *Prêt de, prêt à, près de*, sont au XVIIe siècle constamment confondus.

FIN DU SECOND ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE

CLYTEMNESTRE

Oui, Seigneur, nous partions ; et mon juste courroux
Laissoit bientôt Achille et le camp loin de nous.
Ma fille dans Argos couroit pleurer sa honte.
Mais lui-même, étonné d'une fuite si prompte,
Par combien de serments, dont je n'ai pu douter,
Vient-il de me convaincre et de nous arrêter!
Il presse cet hymen qu'on prétend qu'il diffère,
Et vous cherche, brûlant d'amour et de colère :
Prêt d'imposer silence à ce bruit imposteur,
Achille en veut connoître et confondre l'auteur.
Bannissez ces soupçons qui troubloient notre joie.

AGAMEMNON

Madame, c'est assez. Je consens qu'on le croie.
Je reconnois l'erreur qui nous avoit séduits (1),
Et ressens votre joie autant que je le puis.
Vous voulez que Calchas l'unisse à ma famille :
Vous pouvez à l'autel envoyer votre fille ;
Je l'attends. Mais avant que de passer (2) plus loin,
J'ai voulu vous parler un moment sans témoin.
Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée :
Tout y ressent la guerre, et non point l'hyménée.
Le tumulte d'un camp, soldats et matelots,
Un autel hérissé de dards, de javelots (3),
Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,
Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille ;
Et les Grecs y verroient l'épouse de leur roi
Dans un état indigne et de vous et de moi.

(1) *Séduire* garde souvent au XVIIe siècle son sens étymologique : *écarter du droit chemin, tromper.*

(2) *Passer* est employé couramment au XVIIe siècle dans les sens où nous nous servons d'*aller.*

(3) Racine se représente le camp des Grecs comme les camps romains où un autel était dressé en permanence au milieu de l'enceinte, parmi les tentes et les armes.

M'en croirez-vous ? Laissez, de vos femmes suivie,
A cet hymen, sans vous, marcher Iphigénie.

CLYTEMNESTRE

Qui ? moi ? que remettant ma fille en d'autres bras,
Ce que j'ai commencé, je ne l'achève pas ?
Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,
Je refuse à l'autel de lui servir de guide ?
Dois-je donc de Calchas être moins près que vous?
Et qui présentera ma fille à son époux ?
Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée (1) ?

AGAMEMNON

Vous n'êtes point ici dans le palais d'Atrée.
Vous êtes dans un camp...

CLYTEMNESTRE

Où tout vous est soumis ;
Où le sort de l'Asie en vos mains est remis ;
Où je vois sous vos lois marcher la Grèce entière,
Où le fils de Thétis va m'appeler sa mère.
Dans quel palais superbe et plein de ma grandeur
Puis-je jamais paroître avec plus de splendeur?

AGAMEMNON

Madame, au nom des dieux auteurs de notre race,
Daignez à mon amour accorder cette grâce.
J'ai mes raisons.

CLYTEMNESTRE

Seigneur, au nom des mêmes dieux,
D'un spectale si doux ne privez point mes yeux.
Daignez ne point ici rougir de ma présence.

AGAMEMNON

J'avois plus espéré de votre complaisance.
Mais puisque la raison ne vous peut émouvoir,
Puisqu'enfin ma prière a si peu de pouvoir,
Vous avez entendu ce que je vous demande,
Madame : je le veux, et je vous le commande.
Obéissez (2).

(1) Racine se représente un peu ce mariage comme un grand mariage à la cour de Louis XIV. En fait les femmes, surtout dans cette Grèce primitive, n'« ordonnaient » rien ou presque rien. Mais Euripide indique, dans la scène correspondante imitée par Racine, que la mère allumait le flambeau nuptial et le tendait à sa fille.
(2) C'est aussi le dernier mot de l'Agamennon d'Euripide.

SCÈNE II

CLYTEMNESTRE, *seule*

D'où vient que d' (1) un soin si cruel
L'injuste Agamemnon m'écarte de l'autel?
Fier de son nouveau rang m'ose-t-il méconnoître?
Me croit-il à sa suite indigne de paroître ?
Ou de l'empire encor timide possesseur,
N'oseroit-il d'Hélène ici montrer la sœur (2) ?
Et pourquoi me cacher ? et par quelle injustice
Faut-il que sur mon front sa honte rejaillisse ?
Mais n'importe : il le veut, et mon cœur s'y résout.
Ma fille, ton bonheur me console de tout.
Le ciel te donne Achille ; et ma joie est extrême
De t'entendre nommer... Mais le voici lui-même.

SCÈNE III

ACHILLE, CLYTEMNESTRE

ACHILLE

Tout succède (3), Madame, à mon empressement.
Le Roi n'a point voulu d'autre éclaircissement ;
Il en croit mes transports ; et sans presque m'entendre,
Il vient, en m'embrassant, de m'accepter pour gendre.
Il ne m'a dit qu'un mot. Mais vous a-t-il conté (4)
Quel bonheur dans le camp vous avez apporté ?
Les Dieux vont s'apaiser. Du moins Calchas publie
Qu'avec eux, dans une heure, il nous réconcilie ;
Que Neptune et les vents, prêts à nous exaucer,
N'attendent que le sang que sa main va verser.
Déjà dans les vaisseaux la voile se déploie,
Déjà sur sa parole ils se tournent vers Troie.
Pour moi, quoique le ciel, au gré de mon amour,
Dût (5) encore des vents retarder le retour,
Que je quitte à regret la rive fortunée

(1) *De* = *avec*. Construction fréquente au XVIIe siècle.
(2) Clytemnestre elle-même, fille de Tyndare comme Hélène.
(3) *Succéder* = *réussir*. Sens étymologique fréquent au XVIIe siècle.
(4) *Conter* = *raconter*. Nous avons signalé de nombreux exemples de ces verbes simples qui s'emploient au XVIIe siècle là où nous nous servons des composés.
(5) *Dût* pour *devrait* est une construction fréquente à cette date.

Où je vais allumer les flambeaux d'hyménée ;
Puis-je ne point chérir l'heureuse occasion
D'aller du sang troyen sceller notre union,
Et de laisser bientôt, sous Troie ensevelie,
Le déshonneur d'un nom à qui le mien s'allie?

SCÈNE IV

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS, ÆGINE

ACHILLE

Princesse, mon bonheur ne dépend que de vous.
Votre père à l'autel vous destine un époux :
Venez y recevoir un cœur qui vous adore.

IPHIGÉNIE

Seigneur, il n'est pas temps que nous partions encore.
La Reine permettra que j'ose demander
Un gage à votre amour, qu'il me doit accorder.
Je viens vous présenter une jeune princesse.
Le ciel a sur son front imprimé sa noblesse.
De larmes tous les jours ses yeux sont arrosés ;
Vous savez ses malheurs, vous les avez causés.
Moi-même (où m'emportoit une aveugle colère ?)
J'ai tantôt, sans respect (1), affligé sa misère.
Que ne puis-je aussi bien par d'utiles secours
Réparer promptement mes injustes discours ?
Je lui prête ma voix, je ne puis davantage.
Vous seul pouvez, Seigneur, détruire votre ouvrage.
Elle est votre captive ; et ses fers que je plains,
Quand vous l'ordonnerez, tomberont de ses mains.
Commencez donc par là cette heureuse journée.
Qu'elle puisse à nous voir n'être plus condamnée.
Montrez que je vais suivre au pied de nos autels
Un roi qui non content d'effrayer les mortels,
A des embrasements ne borne point sa gloire,
Laisse aux (2) pleurs d'une épouse attendrir sa victoire,
Et par les malheureux quelquefois désarmé,
Sait imiter en tout les Dieux qui l'ont formé.

ÉRIPHILE

Oui, Seigneur, des douleurs soulagez la plus vive.

(1) Sans respect pour cette misère.
(2) *Aux pour les.* Cet emploi de *à* est usuel au XVIIe siècle.

La guerre dans Lesbos me fit votre captive.
Mais c'est pousser trop loin ses droits injurieux (1),
Qu'y joindre le tourment que je souffre en ces lieux.

ACHILLE

Vous, Madame ?

ÉRIPHILE

Oui, Seigneur ; et sans compter le reste,
Pouvez-vous m'imposer une loi plus funeste
Que de rendre mes yeux les tristes spectateurs
De la félicité de mes persécuteurs ?
J'entends de toutes parts menacer ma patrie ;
Je vois marcher contre elle une armée en furie ;
Je vois déjà l'hymen, pour mieux me déchirer,
Mettre en vos mains le feu qui la doit dévorer (2).
Souffrez que loin du camp et loin de votre vue,
Toujours infortunée et toujours inconnue,
J'aille cacher un sort si digne de pitié,
Et dont mes pleurs encor vous taisent la moitié.

ACHILLE

C'est trop, belle princesse. Il ne faut que nous suivre.
Venez, qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre ;
Et que le doux moment de ma félicité
Soit le moment heureux de votre liberté.

SCÈNE V

CLYTEMNESTRE, ACHILLE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, ARCAS, ÆGINE, DORIS

ARCAS

Madame, tout est prêt pour la cérémonie.
Le Roi près de l'autel attend Iphigénie ;
Je viens la demander. Ou plutôt contre lui,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui.

ACHILLE

Arcas, que dites-vous ?

CLYTEMNESTRE

Dieux ! que vient-il m'apprendre ?

ARCAS, *à Achille*

Je ne vois plus que vous qui la puisse défendre.

(1) *Injurieux* a ici son sens étymologique, fréquent au XVIIe siècle : *injuste.*
(2) La pensée est fort alambiquée. C'est du style précieux. Le sens est : *on allume une torche pour la cérémonie du mariage et ce sont des torches qui doivent embraser Troie.*

ACHILLE

Contre qui ?

ARCAS

Je le nomme et l'accuse à regret.
Autant que je l'ai pu, j'ai gardé son secret.
Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête (1).
Dût tout cet appareil retomber sur ma tête,
Il faut parler.

CLYTEMNESTRE

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

ACHILLE

Qui que ce soit, parlez, et ne le craignez pas.

ARCAS

Vous êtes son amant, et vous êtes sa mère :
Gardez-vous d'envoyer la princesse à son père.

CLYTEMNESTRE

Pourquoi le craindrons-nous ?

ACHILLE

Pourquoi m'en défier?

ARCAS

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier.

ACHILLE

Lui!

CLYTEMNESTRE

Sa fille !

IPHIGÉNIE

Mon père !

ÉRIPHILE

O ciel! quelle nouvelle!

ACHILLE

Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contre elle?
Ce discours sans horreur se peut-il écouter?

ARCAS

Ah ! Seigneur, plût au ciel que je pusse en douter!
Par la voix de Calchas l'oracle la demande ;
De toute autre victime il refuse l'offrande;
Et les Dieux, jusque-là protecteurs de Paris (2),
Ne nous promettent Troie et les vents qu'à ce prix.

CLYTEMNESTRE

Les Dieux ordonneroient un meurtre abominable?

IPHIGÉNIE

Ciel! pour tant de rigueur, de quoi suis-je coupable?

(1) Racine imite ici une scène d'Euripide où un vieil esclave, en présence d'Achille, dénonce Agamemnon.
(2) Pâris, le prince troyen ravisseur d'Hélène.

CLYTEMNESTRE

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel
Qui m'avoit interdit l'approche de l'autel.

IPHIGÉNIE, *à Achille*

Et voilà donc l'hymen où j'étois destinée (1) !

ARCAS

Le Roi, pour vous tromper, feignoit cet hyménée.
Tout le camp même encore est trompé comme vous.

CLYTEMNESTRE

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux (2).

ACHILLE, *la relevant*

Ah! Madame.

CLYTEMNESTRE

Oubliez une gloire importune ;
Ce triste abaissement convient à ma fortune.
Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir,
Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.
C'est votre épouse, hélas ! qui vous est enlevée ;
Dans cet heureux espoir je l'avois élevée.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord ;
Et votre nom, Seigneur, l'a conduite à la mort.
Ira-t-elle, des Dieux implorant la justice,
Embrasser leurs autels parés pour son supplice ?
Elle n'a que vous seul. Vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asile, ses Dieux (3).
Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse.
Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse.
Seigneur, daignez m'attendre, et ne la point quitter.
A mon perfide époux je cours me présenter.
Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime.
Il faudra que Calchas cherche une autre victime.
Ou si je ne vous puis dérober à leurs coups,
Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.

(1) *Où* pour *auquel* est une construction usuelle à cette date.

(2) Voltaire a fait remarquer que les personnages de la pièce ne protestent même pas contre cette idée des dieux qui réclament le sang humain. Mais dans les croyances païennes, à cette date, les dieux ont toutes les passions des hommes: Diane peut se venger ; on ne s'étonnait pas qu'elle réclamât une victime, même innocente : c'est ce qu'Oreste explique à Clytemnesrtre dans l'*Electre* d'Euripide.

(3) Souvenir des paroles d'Andromaque à Hector dans l'*Iliade* : « Tu es pour moi un père, une mère vénérée, un frere... ». Dans cette partie du discours de Clytemnestre Racine suit d'assez près Euripide.

SCÈNE VI

ACHILLE, IPHIGÉNIE

ACHILLE

Madame, je me tais, et demeure immobile,
Est-ce à moi que l'on parle, et connoît-on Achille ?
Une mère pour vous croit devoir me prier ?
Une reine à mes pieds se vient humilier ?
Et me déshonorant par d'injustes alarmes,
Pour attendrir mon cœur on a recours aux larmes ?
Ah ! sans doute on s'en peut reposer sur ma foi.
L'outrage me regarde ; et quoi qu'on entreprenne,
Je réponds d'une vie où (1) j'attache la mienne.
Mais ma juste douleur va plus loin m'engager.
C'est peu de vous défendre, et je cours vous venger,
Et punir à la fois le cruel stratagème
Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même (2).

IPHIGÉNIE

Ah ! demeurez, Seigneur, et daignez m'écouter.

ACHILLE

Quoi ? Madame, un barbare osera m'insulter ?
Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage ;
Il sait qne le premier lui donnant mon suffrage,
Je le fis nommer chef dc vingt rois ses rivaux ;
Et pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux,
Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire,
Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire,
Content et glorieux du nom de votre époux,
Je ne lui demandois que l'honneur d'être à vous.
Cependant aujourd'hui, sanguinaire, parjure,
C'est peu que de violer l'amitié, la nature,
C'est peu que de vouloir, sous un couteau mortel,
Me montrer votre cœur fumant sur un autel :
D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice,
Il veut que ce soit moi qui vous mène au supplice ?
Que ma crédule main conduise le couteau ?

(1) *Où = à laquelle.* Construction souvent signalée et usuelle au XVIIe siècle.

(2) Achille tient le même langage dans Euripide.

Qu'au lieu de votre époux je sois votre bourreau (1) ?
Et quel étoit pour vous ce sanglant hyménée,
Si je fusse arrivé plus tard d'une journée ?
Quoi donc ? à leur fureur livrée en ce moment
Vous iriez à l'autel me chercher vainement;
Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée,
En accusant mon nom qui vous aurait trompée ?
Il faut de ce péril, de cette trahison,
Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.
A l'honneur d'un époux vous-même intéressée,
Madame, vous devez approuver ma pensée.
Il faut que le cruel qui m'a pu mépriser
Apprenne de quel nom il osoit abuser.

IPHIGÉNIE

Hélas ! si vous m'aimez, si pour grâce dernière
Vous daignez d'une amante écouter la prière,
C'est maintenant, Seigneur, qu'il faut me le prouver.
Car enfin ce cruel, que vous allez braver,
Cet ennemi barbare, injuste, sanguinaire,
Songez, quoi qu'il ait fait, songez qu'il est mon père.

ACHILLE

Lui, votre père ? Après son horrible dessein,
Je ne le connois plus que pour votre assassin.

IPHIGÉNIE

C'est mon père, Seigneur, je vous le dis encore,
Mais un père que j'aime, un père que j'adore,
Qui me chérit lui-même, et dont jusqu'à ce jour
Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
Mon cœur, dans ce respect élevé dès l'enfance,
Ne peut que s'affliger de tout ce qni l'offense,
Et loin d'oser ici, par un prompt changement,
Approuver la fureur de votre emportement,
Loin que par mes discours je l'attise moi-même,
Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime,
Pour avoir pu souffrir tous les noms odieux
Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.
Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain et barbare
Il ne gémisse pas du coup qu'on me prépare ?

(1) Racine s'est souvenu ici de l'*Iphigénie* de Rotrou (1640) :

Le crime qu'il propose est mien, si je l'endure.
Sans tenir le couteau je ferais la blessure;
Et pour être appelé l'auteur de son trépas.
N'importe [*c'est-à-dire* : il n'importe] qui la tue, ou mon nom ou mon bras.

Quel père de son sang se plaît à se priver ?
Pourquoi me perdrait-il s'il pouvait me sauver ?
J'ai vu, n'en doutez point, ses larmes se répandre.
Faut-il le condamner avant que de l'entendre ?
Hélas ! de tant d'horreurs son cœur déjà troublé
Doit-il de votre haine être encore accablé ?

ACHILLE

Quoi ? Madame, parmi tant de sujets de crainte,
Ce sont là les frayeurs dont vous êtes atteinte ?
Un cruel (comment puis-je autrement l'appeler ?)
Par la main de Calchas s'en va vous immoler ;
Et lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse,
Le soin de son repos est le seul qui vous presse ?
On me ferme la bouche ? on l'excuse ? on le plaint ?
C'est pour lui que l'on tremble, et c'est moi que l'on craint ?
Triste effet de mes soins ! Est-ce donc là, Madame,
Tout le progrès qu'Achille avait fait dans votre âme ?

IPHIGÉNIE

Ah, cruel ! cet amour, dont vous voulez douter,
Ai-je attendu si tard pour le faire éclater (1) ?
Vous voyez de quel œil et comme indifférente (2)
J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante.
Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir
A quel excès tantôt allait mon désespoir,
Quand presque en arrivant un récit peu fidèle
M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle !
Quel trouble ! Quel torrent de mots injurieux (3)
Accusoit à la fois les hommes et les Dieux !
Ah ! que vous auriez vu, sans que je vous le die (4),
De combien votre amour m'est plus cher que ma vie !
Qui sait même, qui sait si le ciel irrité
A pu souffrir l'excès de ma félicité ?
Hélas ! il me sembloit qu'une flamme si belle
M'élevoit au-dessus du sort d'une mortelle.

ACHILLE

Ah ! si je vous suis cher, ma princesse, vivez.

(1) *Eclater* a couramment au XVIIe siècle le sens de *paraître avec éclat.*
(2) *Comme indifférente = comme si j'étais indifférente.*
(3) Ce vers et les trois suivants manquent dans l'édition de 1697, la dernière qu'ait revue Racine. Peut-être Racine a-t-il pensé que la violence de l'expression s'accordait mal avec le caractère de pudique réserve qu'il a donné à Iphigénie. Mais les idées se suivent mal quand on les supprime et on peut supposer une faute d'impression.
(4) Cette forme de subjonctif est courante à cette date.

SCÈNE VII

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ACHILLE, ÆGINE

CLYTEMNESTRE

Tout est perdu, Seigneur, si vous ne nous sauvez.
Agamemnon m'évite, et craignant mon visage,
Il me fait de l'autel refuser le passage.
Des gardes, que lui-même a pris soin de placer,
Nous ont de toutes parts défendu de passer.
Il me fuit. Ma douleur étonne (1) son audace.

ACHILLE

Hé bien ! c'est donc à moi de prendre votre place.
Il me verra, Madame ; et je vais lui parler.

IPHIGÉNIE

Ah ! Madame.... Ah ! Seigneur, où voulez-vous aller ?

ACHILLE

Et que prétend de moi votre injuste prière ?
Vous faudra-t-il toujours combattre la première ?

CLYTEMNESTRE

Quel est votre dessein, ma fille ?

IPHIGÉNIE

Au nom des Dieux,
Madame, retenez un amant furieux.
De ce triste entretien détournons les approches.
Seigneur, trop d'amertume aigriroit vos reproches.
Je sais jusqu'où s'emporte un amant irrité ;
Et mon père est jaloux de son autorité.
On ne connoît que trop la fierté des Atrides.
Laissez parler, Seigneur, des bouches plus timides.
Surpris, n'en doutez point, de mon retardement (2),
Lui-même il me viendra chercher dans un moment :
Il entendra gémir une mère oppressée ;
Et que ne pourra point m'inspirer la pensée
De prévenir les pleurs que vous verseriez tous,
D'arrêter vos transports, et de vivre pour vous (3) ?

ACHILLE

Enfin vous le voulez. Il faut donc vous complaire.

(1) *Étonne* au sens étymologique, usuel) au XVIIe siècle : *frappe de terreur* (comme par un coup de tonnerre).

(2) *Retardement* s'employait au XVIIe siècle concurremment avec *retard* (de même *change* et *changement*, etc.).

(3) Dans Euripide c'est Achille lui-même qui conseille de chercher à convaincre Agamemnon avant de faire appel à la violence.

Donnez-lui l'une et l'autre un conseil salutaire.
Rappelez sa raison, persuadez-le bien,
Pour vous, pour mon repos, et surtout pour le sien.
Je perds trop de moments en des discours frivoles :
Il faut des actions, et non pas des paroles.

(A Clytemnestre)

Madame, à vous servir je vais tout disposer.
Dans votre appartement allez vous reposer.
Votre fille vivra, je puis vous le prédire.
Croyez du moins, croyez que tant que je respire,
Les Dieux auront en vain ordonné son trépas.
Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

ÉRIPHILE, DORIS

DORIS

Ah ! que me dites-vous ? Quelle étrange manie (1)
Vous peut faire envier le sort d'Iphigénie ?
Dans une heure elle expire. Et jamais, dites-vous,
Vos yeux de son bonheur ne furent plus jaloux.
Qui le croira, Madame ? Et quel cœur si farouche...

ÉRIPHILE

Jamais rien de plus vrai n'est sorti de ma bouche.
Jamais de tant de soins (2) mon esprit agité
Ne porta plus d'envie à sa félicité.
Favorables périls ! Espérance inutile (3) !
N'as-tu pas vu sa gloire, et le trouble d'Achille ?
J'en ai vu, j'en ai fui les signes trop certains.
Ce héros, si terrible au reste des humains,
Qui ne connoît de pleurs que ceux qu'il fait répandre,
Qui s'endurcit contre eux dès l'âge le plus tendre,
Et qui, si l'on nous fait un fidèle discours,
Suça même le sang des lions et des ours (4),
Pour elle de la crainte a fait l'appprentissage :
Elle l'a vu pleurer, et changer de visage.
Et tu la plains, Doris ? Par combien de malheur
Ne lui voudrois-je point disputer de tels pleurs ?
Quand je devrois comme elle expirer dans une heure.
Mais que dis-je, expirer ? Ne crois pas qu'elle meure.
Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enseveli
Achille aura pour elle impunément (5) pâli ?

(1) *Manie* au sens étymologique (grec *mania*) de *folie furieuse.* Sens usuel au XVII[e] siècle.

(2) *Soins* au sens habituel du XVII[e] siècle : *soucis.*

(3) L'exclamation n'est pas claire. Sans doute : *Périls qui sont favorables à Iphigénie et qui me donnent inutilement l'espérance de voir périr ma rivale*

(4) Détail emprunté au poète latin Stace dans son *Achilléide.* Achille fut élevé par le centaure Chéron.

(5) *Impunément* pour ceux qui menacent Iphigénie. C'est le sens du latin *impune.*

Achille à son malheur saura bien mettre obstacle.
Tu verras que les Dieux n'ont dicté cet oracle
Que pour croître (1) à la fois sa gloire et mon tourment,
Et la rendre plus belle aux yeux de son amant.
Hé quoi? ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle?
On supprime des Dieux la sentence mortelle;
Et quoique le bûcher soit déjà préparé,
Le nom de la victime est encore ignoré
Tout le camp n'en sait rien. Doris, à ce silence,
Ne reconnois-tu pas un père qui balance?
Et que fera-t-il donc? Quel courage (2) endurci
Soutiendroit les assauts qu'on lui prépare ici:
Une mère en fureur, les larmes d'un fille,
Les cris, le désespoir de toute une famille,
Le sang à ces objets facile à s'ébranler,
Achille menaçant, tout prêt à l'accabler?
Non, te dis-je, les Dieux l'ont en vain condamnée:
Ah! si je m'en croyois...

DORIS

Quoi? Que méditez-vous?

ÉRIPHILE

Je ne sais qui (3) m'arrête et retient mon courroux,
Que par un prompt avis de tout ce qui se passe,
Je ne coure des Dieux divulguer la menace,
Et publier partout les complots criminels
Qu'on fait ici contre eux et contre leurs autels.

DORIS

Ah! quel dessein, Madame!

ÉRIPHILE

Ah! Doris, quelle joie!
Que d'encens brûleroit dans les temples de Troie,
Si troublant tous les Grecs, et vengeant (4) ma prison,
Je pouvois contre Achille armer Agamemnon;
Si leur haine, de Troie oubliant la querelle,
Tournoit contre eux le fer qu'ils aiguisent contre elle,
Et si de tout le camp mes avis dangereux
Faisoient à ma patrie un sacrifice heureux!

(1) *Croître* pour *accroître*. D'ailleurs un grand nombre de verbes aujourd'hui neutres étaient transitifs au XVII[e] siècle *(approcher un rivage, attenter un crime, bouger quelqu'un*, etc.).
(2) *Courage* = *cœur*. Sens alors usuel.
(3) *Qui* = *qu'est-ce qui* .Emploi usuel au XVII[e] siècle.
(4) *Vengeant* pour *me vengeant de* est fréquent au XVII[e] siècle.

DORIS

J'entends du bruit. On vient : Clytemnestre s'avance.
Remettez-vous, Madame, ou fuyez sa présence.

ÉRIPHILE

Rentrons. Et pour troubler un hymen odieux,
Consultons des fureurs qu'autorisent les Dieux.

SCÈNE II

CLYTEMNESTRE, ÆGINE

CLYTEMNESTRE

Ægine, tu le vois, il faut que je la fuie.
Loin que ma fille pleure et tremble pour sa vie,
Elle excuse son père, et veut que ma douleur
Respecte encor la main qui lui perce le cœur.
O constance! ô respect! Pour prix de sa tendresse,
Le barbare à l'autel se plaint de sa paresse.
Je l'attends. Il viendra m'en demander raison,
Et croit pouvoir encor cacher sa trahison.
Il vient. Sans éclater contre son injustice,
Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.

SCÈNE III

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÆGINE

AGAMEMNON

Que faites-vous, Madame? et d'où vient que ces lieux
N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux?
Mes ordres par Arcas vous l'avoient demandée.
Qu'attend-elle? Est-ce vous qui l'avez retardée?
A mes justes désirs ne vous rendez-vous pas?
Ne peut-elle à l'autel marcher que sur vos pas?
Parlez.

CLYTEMNESTRE

S'il faut partir, ma fille est toute prête.
Mais vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous arrête?

AGAMEMNON

Moi, madame?

CLYTEMNESTRE

Vos soins ont-ils tout préparé?

AGAMEMNON

Calchas est prêt, Madame, et l'autel est paré (1).
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la victime.

AGAMEMNON

Que me voulez-vous dire ? et de quel soin jaloux...

SCÈNE IV

IPHIGÉNIE, AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÆGINE

CLYTEMNESTRE

Venez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous ;
Venez remercier un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON

Que vois-je? Quel discours? Ma fille, vous pleurez,
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés.
Quel trouble?... Mais tout pleure, et la fille et la mère.
Ah! malheureux Arcas, tu m'as trahi,

IPHIGÉNIE

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi (2).
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien. Vous voulez le reprendre :
Vos ordres sans détour pouvoient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente,
Et respectant le coup par lui-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense,
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis
Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin

(1) Le mot *paré* abrège tous les détails rituels du sacrifice qui sont détaillés dans la pièce d'Euripide (l'eau lustrale, les grains d'orge qu'on jette dans le feu pour le sacrifice expiatoire, et les génisses).
(2) Ce début est imité d'assez près d'Euripide.

Si près de ma naissance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père (1);
C'est moi qui si longtemps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux,
Et pour qui tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses (2).
Hélas! avec plaisir je me faisois conter
Tous les noms des pays que vous aller dompter;
Et déjà, d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparois la fête.
Je ne m'attendois pas que pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée.
Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux
Ne fera point rougir un père tel que vous;
Et si je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois su renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le savez, Seigneur,
Une mère, un amant attachoient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devoit éclairer notre illustre hyménée.
Déjà sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimoit heureux : vous me l'avez permis (4).
Il sait votre dessein; jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez anx efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON

Ma fille, il est trop vrai. J'ignore pour quelle crime
La colère des Dieux demande une victime·
Mais il vous ont nommée. Un oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières

(1) Imitation d'Euripide : « C'est moi qui la première t'ai appelé mon père et que tu as la première nommée ton enfant. »

(2) « La première je me suis assise sur tes genoux, je t'ai donné de tendres caresses que tu m'as rendues » (Euripide). Le mot de *faiblesses* était beaucoup plus juste au XVIIe siècle où les parents traitaient beaucoup plus sévèrement leurs enfants et avaient sur eux une autorité considérable.

(3) Il n'y a rien de tel dans les plaintes de l'Iphigenie grecque. Ce sentiment de l'honneur est d'une contemporaine de Racine.

(4) Encore un sentiment qui rappelle que nous sommes au XVIIe siècle.

Mon amour n'avoit pas attendu vos prières.
Je ne vous dirai point combien j'ai résisté :
Croyez-en cet amour par vous-même attesté.
Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
J'avois révoqué l'ordre où (1) l'on me fait souscrire.
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté.
Je vous sacrifiois mon rang, ma sûreté.
Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée :
Les Dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée,
Ils ont trompé les soins d'un père infortuné,
Qui protégeoit en vain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous assurez (2) point sur ma foible puissance.
Quel frein pourroit d'un peuple arrêter la licence,
Quand les Dieux, nous livrant à son zèle indiscret,
L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret?
Ma fille, il faut céder. Votre heure est arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée.
Je vous donne un conseil qu'à peine (3) je reçoi.
Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi (4)
Montrez, en expirant, de qui vous êtes née :
Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée,
Allez ; et que les Grecs, qui vous vont immoler,
Reconnoissent mon sang en le voyant couler.

CLYTEMNESTRE

Vous ne démentez pas une race funeste.
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste.
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin (5).
Barbare! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparoient avec tant d'artifice?
Quoi? l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main?
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse?

(1) Où pour *auquel*. Construction souvent signalée et usuelle au XVII[e] siècle.

(2) *S'assurer sur* avec le sens de *chercher sa sûreté dans* est fréquent au XVII[e] siècle.

(3) *A peine* = *avec peine*, sens fréquent au XVII[e] siècle.

(4) Rotrou avait déjà écrit :

> Va, j'attends plus que toi le coup de ton trépas,
> Et ce coup sera pire à qui n'en mourra pas.

(5) Allusion au festin d'Atrée.

Où sont-ils ces combats que vous avez rendus (1)?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ?
Quel débris (2) parle ici de votre résistance ?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?
Voilà par quels témoins (3) il falloit me prouver,
Cruel, que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire.
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré?
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille :
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié dont il est trop épris (4).
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime?
Pourquoi moi-même enfin me déchirant le flanc,
Payer sa folle amour (5) du plus pur de mon sang?
Que dis-je ? Cet objet de tant de jalousie,
Cette Hélène, qui trouble et l'Europe et l'Asie
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois
Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
Thésée avoit osé l'enlever à son père.
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit,
Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse (6)
Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.
Mais non : l'amour d'un frère et son honneur blessé
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
Cruel, c'est à ces dieux que vous sacrifiez (7),

(1) *Rendre un combat* pour *livrer un combat* est fréquent au XVIIe siècle.

(2) *Débris* au singulier avec le sens de *ruines* est d'usage courant à cette date.

(3) *Témoins* = *témoignages* Sens alors usuel.

(4) La même idée est dans Euripide.

(5) *Amour* à cette date était encore, au singulier, des deux genres, mais le masculin tendait déjà à l'emporter.

(6) Sur cette *jeune princesse* voir la *Préface* de Racine.

(7) Ménélas dans l'*Iphigénie* de Rotrou adresse à Agamemnon les mêmes reproches.

Et loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer,
Et voulez par ce prix épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.
Est-ce donc être père? Ah! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison.
Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein et d'un œil curieux
Dans son cœur palpitant consultera les Dieux (1),
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée!
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avoit semés!
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher.
De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère.
Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois
Obéissez encor pour la dernière fois.

SCÈNE V

AGAMEMNON, *seul*

A de moindres fureurs je n'ai pas dû (2) m'attendre.
Voilà, voilà les cris que je craignois d'entendre :
Heureux si dans le trouble où flottent mes esprits,
Je n'avois toutefois à craindre que ses cris!
Hélas! en m'imposant une loi si sévère,
Grands Dieux, me deviez-vous laisser un cœur de père?

(1) On se rappelle qu'en effet les anciens prétendaient lire l'avenir dans les entrailles des victimes. Mais Diane, dans la légende, réclame une victime, sans qu'il soit nécessaire de supposer une pareille barbarie.

(2) *Je n'ai pas dû = je n'aurais pas dû.* Cette construction déjà signalée est un latinisme fréquent au XVIIe siècle.

SCÈNE VI

ACHILLE, AGAMEMNON

ACHILLE

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur ; je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire,
Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que sous mon nom (1) à l'autel appelée,
Je ne lui conduisois que pour être immolée ;
Et que d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous vouliez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, Seigneur ? Que faut-il que j'en pense ?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense ?

AGAMEMNON

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins.
Ma fille ignore encor mes ordres souverains ;
Et quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée.

ACHILLE

Ah! je sais trop le sort que vous lui réservez.

AGAMEMNON

Pourquoi le demander, puisque vous le savez ?

ACHILLE

Pourquoi je le demande ? O ciel! Le puis-je croire
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire ?
Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux,
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux ?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente ?

AGAMEMNON

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez ?

ACHILLE

Oubliez-vous qui j'aime, et qui vous outragez ?

AGAMEMNON

Et qui vous a chargé du soin de ma famille ?
Ne pourrai-je sans vous disposer de ma fille ?

(1) *Sous mon nom = sous le prétexte de mon nom.*

Ne suis-je plus son père ? Êtes-vous son époux ?
Et ne peut-elle...

ACHILLE

Non, elle n'est plus à vous.
On ne m'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir tous ses moments,
Je défendrai mes droits fondés sur vos serments.
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée ?

AGAMEMNON

Plaignez-vous donc aux Dieux qui me l'ont demandée :
Accusez et Calchas et le camp tout entier.
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

ACHILLE

Moi !

AGAMEMNON

Vous, qui de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez tous les jours le ciel qui vous arrête ;
Vous qui vous offensant de mes justes terreurs.
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur pour la sauver vous ouvroit une voie ;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie.
Je vous fermois le champ où vous voulez courir.
Vous le voulez, partez : sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE

Juste ciel ! Puis-je entendre et souffrir ce langage ?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage ?
Moi je voulois partir aux dépens de ses jours ?
Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours ?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle ?
Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle (1),
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils ?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre (2)
Aux champs thessaliens osèrent-ils descendre ?
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur ?
Qu'ai-je (3) à me plaindre ? Où sont les pertes que j'ai [faites ?]
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes (4),

(1) Thétis.
(2) Le Scamandre était le principal fleuve de la plaine de Troie.
(3) *Que* pour *en quoi, pourquoi* est fréquent au XVIIe siècle.
(4) Dans cette scène Racine imite non l'*Iphigénie* d'Euripide, mais la querelle entre Achille et Agamemnon, au début de l'*Iliade*.

Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien,
Vous que j'ai fait nommer et leur chef et le mien,
Vous, que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous?
Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même
Je me laisse ravir une épouse que j'aime?
Seul d'un honteux affront votre frère blessé
A-t-il droit de venger son amour offensé?
Votre fille me plut, je prétendis lui plaire;
Elle est de mes serments seule dépositaire.
Content (1) de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée;
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée.
Je ne connois Priam, Hélène, ni Paris;
Je voulois votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON

Fuyez donc. Retournez dans votre Thessalie.
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis,
Et par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée (2).
J'entrevois vos mépris, et juge à vos discours
Combien j'achèterois vos superbes (3) secours.
De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre :
Ses rois, à vous ouïr (4), m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.
Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense.
Je veux moins de valeur, et plus d'obéissance.
Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux,
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère.

(1) *Content* ne peut grammaticalement se rapporter à aucun mot de la phrase : il faut le rattacher à l'idée de *je* comprise dans *ma foi*. De pareilles constructions sont fréquentes au XVII[e] siècle.

(2) *La fatale journée = la journée marquée par le destin*, sens du latin *fatalis*.

(3) *Superbes = orgueilleux*. Sens étymologique fréquent au XVII[e] siècle.

(4) *Ouïr* est encore d'emploi courant au XVII[e] siècle, même en prose.

D'Iphigénie encor je respecte le père.
Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois
M'auroit osé braver pour la dernière fois.
Je ne dis plus qu'un mot ; c'est à vous de m'entendre (1) :
J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre.
Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

SCÈNE VII

AGAMEMNON, *seul*

Et voilà ce qui rend sa perte inévitable.
Ma fille toute seule étoit plus redoutable.
Ton insolent amour, qui croit m'épouvanter,
Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.
Ne délibérons plus. Bravons sa violence.
Ma gloire intéressée (2) emporte la balance.
Achille menaçant détermine mon cœur :
Ma pitié sembleroit un effet de ma peur.
Holà ! Gardes, à moi !

SCÈNE VIII

AGAMEMNON, EURYBATE, *Gardes*

EURYBATE

Seigneur.

AGAMEMNON

Que vais-je faire ?
Puis-je leur prononcer cet ordre sanguinaire ?
Cruel ! à quel combat faut-il te préparer ?
Quel est cet ennemi que tu leur vas livrer ?
Une mère m'attend, une mère intrépide,
Qui défendra son sang contre un père homicide.
Je verrai mes soldats, moins barbares que moi,
Respecter dans ses bras la fille de leur roi.
Achille nous menace. Achille nous méprise ;
Mais ma fille en est-elle à mes lois moins soumise ?
Ma fille, de l'autel cherchant à s'échapper,
Gémit-elle du coup dont je la veux frapper ?

(1) *Entendre* a couramment au XVIIe siècle le sens de *comprendre.*
(2) *Intéressée*, c'est-à-dire *intéressée au sacrifice de ma fille.*

Que dis-je? que prétend mon sacrilège zèle?
Quels vœux, en l'immolant, formerai-je sur elle (1) ?
Quelques prix glorieux qui me soient proposés,
Quels lauriers me plairont de son sang arrosés?
Je veux fléchir des Dieux la puissance suprême?
Ah! quels dieux me seroient plus cruels que moi-même
Non, je ne puis. Cédons au sang, à l'amitié,
Et ne rougissons plus d'une juste pitié.
Qu'elle vive. Mais quoi? peu jaloux de ma gloire,
Dois-je au superbe Achille accorder la victoire?
Son téméraire orgueil, que je vais redoubler,
Croira que je lui cède, et qu'il m'a fait trembler....
De quel frivole soin mon esprit s'embarrasse!
Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace?
Que ma fille à ses yeux soit un sujet d'ennui.
Il l'aime : elle vivra pour un autre que lui.
Eurybate, appelez la princesse, la Reine.
Qu'elles ne craignent point.

SCÈNE IX

AGAMEMNON, *Gardes*

AGAMEMNON

Grands Dieux, si votre haine
Persévère à vouloir l'arracher de mes mains,
Que peuvent devant vous tous les foibles humains?
Loin de la secourir, mon amitié l'opprime,
Je le sais; mais, grands Dieux, une telle victime
Vaut bien que confirmant vos rigoureuses lois,
Vous me la demandiez une seconde fois.

SCÈNE X

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE
EURYBATE, DORIS, *Gardes*

AGAMEMNON

Allez, Madame, allez; prenez soin de sa vie.
Je vous rends votre fille, et je vous la confie.
Loin de ces lieux cruels précipitez (2) ses pas;

(1) *Sur elle = à son sujet.* « Tu immoleras ta fille; alors quelles prières feras-tu? Que demanderas-tu pour toi en immolant ton enfant? »
(2) *Précipiter* dans le sens de *hâter* est fréquent au XVIIe siècle.

Mes gardes vous suivront, commandés par Arcas :
Je veux bien excuser son heureuse imprudence (1).
Tout dépend du secret et de la diligence.
Ulysse ni Calchas n'ont point encor parlé ;
Gardez (2) que ce départ ne leur soit révélé.
Cachez bien votre fille : et que tout le camp croie
Que je la retiens seule, et que je vous renvoie.
Fuyez. Puissent les Dieux, de mes larmes contents,
A mes tristes regards ne l'offrir de longtemps !
Gardes, suivez la Reine.

CLYTEMNESTRE

Ah ! Seigneur.

IPHIGÉNIE

Ah ! mon père.

AGAMEMNON

Prévenez de Calchas l'empressement sévère.
Fuyez, vous dis-je. Et moi, pour vous favoriser,
Par de feintes raisons je m'en vais l'abuser ;
Je vais faire suspendre une pompe (3) funeste.
Et de ce jour au moins lui demander le reste.

SCÈNE XI

ÉRIPHILE, DORIS

ÉRIPHILE

Suis-moi. Ce n'est pas là, Doris, notre chemin.

DORIS

Vous ne les suivez pas ?

ÉRIPHILE

Ah ! je succombe (4) enfin.
Je reconnois l'effet des tendresses d'Achille.
Je n'emporterai point une rage inutile.
Plus de raisons. Il faut ou la perdre ou périr.
Viens, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir.

(1) L'imprudence qu'il a eue de vous révéler le sacrifice projeté d'Iphigénie.

(2) *Gardez* pour *gardez-vous*. Il y a au XVIIe siècle un assez grand nombre de verbes qui ont sous la forme neutre le sens que nous réservons au réfléchi et nous en avons signalé plusieurs (*arrêter* = *s'arrêter*, *abîmer* = *s'abîmer*, etc.).

(3) *Pompe* avait pris au XVIIe siècle le sens très général de *cérémonie*. Le sens originel est *cortège solennel*.

(4) *Je succombe dans la lutte.*

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

IPHIGÉNIE, ÆGINE

IPHIGÉNIE

Cesse de m'arrêter. Va, retourne à ma mère,
Ægine : il faut des Dieux apaiser la colère.
Pour ce sang malheureux qu'on veut leur dérober
Regarde quel orage est tout prêt à tomber.
Considère l'état où la Reine est réduite;
Vois comme tout le camp s'oppose à notre fuite;
Avec quelle insolence ils ont de toutes parts
Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards.
Nos gardes repoussés, la Reine évanouie...
Ah! c'est trop l'exposer : souffre que je la fuie;
Et sans attendre ici ses secours impuissants,
Laisse-moi profiter du trouble de ses sens.
Mon père même, hélas! puisqu'il faut te le dire,
Mon père, en me sauvant, ordonne que j'expire (1).

ÆGINE

Lui, Madame? Quoi donc? qu'est-ce qui s'est passé?

IPHIGÉNIE

Achille trop ardent l'a peut-être offensé;
Mais le Roi, qui le hait, veut que je le haïsse :
Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice,
Il m'a fait par Arcas expliquer ses souhaits :
Ægine, il me défend de lui parler jamais.

ÆGINE

Ah! Madame,

IPHIGÉNIE

Ah, sentence! ah, rigueur inouïe!
Dieux plus doux, vous n'avez demandé que ma vie.
Mourons, obéissons. Mais qu'est-ce que je voi (2)?
Dieux! Achille?

(1) On voit par la suite que le sens est : « Mon père, en me sauvant, m'oblige à renoncer à l'amour d'Achille, ce qui est pire que la mort. » C'est une antithèse quelque peu précieuse. Il y en a quelques exemples chez Racine qui n'a pas su toujours résister au goût invincible des contemporains.

(2) *Voi* est l'orthographe étymologique qui se rencontre au XVIIe siècle même en prose.

SCÈNE II

ACHILLE, IPHIGÉNIE

ACHILLE

Venez, Madame, suivez-moi.
Ne craignez ni les cris ni la foule impuissante
D'un peuple qui se presse autour de cette tente.
Paroissez; et bientôt sans attendre mes coups,
Ces flots tumulteux s'ouvriront devant vous.
Patrocle, et quelques chefs qui marchent à ma suite,
De mes Thessaliens vous amènent l'élite.
Tout le reste, assemblé près de mon étendard,
Vous offre de ses rangs l'invincible rempart.
A vos persécuteurs opposons cet asile.
Qu'ils viennent vous chercher sous les tentes d'Achille,
Quoi? Madame, est-ce ainsi que vous me secondez?
Ce n'est que par des pleurs que vous me répondez.
Vous fiez-vous encore à de si foibles armes?
Hâtons-nous : votre père a déjà vu vos larmes (1).

IPHIGÉNIE

Je le sais bien, Seigneur : aussi tout mon espoir
N'est plus qu'au (2) coup mortel que je vais recevoir.

ACHILLE

Vous mourir? Ah! cessez de tenir ce langage.
Songez-vous quel serment vous et moi nous engage?
Songez-vous, pour trancher (3) d'inutiles discours,
Que le bonheur d'Achille est fondé sur vos jours?

IPHIGÉNIE

Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée
Attaché le bonheur de votre destinée.
Notre amour nous trompoit; et les arrêts du sort
Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.
Songez, Seigneur, songez à ces moissons de gloire
Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire.
Ce champ si glorieux où (4) vous aspirez tous,
Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous.
Telle est la loi des Dieux à mon père dictée.

(1) Sous-entendu : *et il ne s'est pas laissé attendrir.*
(2) *A* pour *dans* est d'un emploi fréquent au XVIIe siècle.
(3) *Trancher* équivaut à *retrancher*, *supprimer*. Nous avons signalé de nombreux exemples de ces verbes simples qui ont au XVIIe siècle le sens des composés actuels (*tenir = obtenir*, *s'assurer = se rassurer*, etc.).
(4) *Où* pour *auquel* est usuel à cette date.

En vain, sourd à Calchas, il l'avoit rejetée :
Par la bouche des Grecs contre moi conjurés
Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.
Partez : à vos honneurs j'apporte trop d'obstacles.
Vous-même dégagez la foi de vos oracles (1) ;
Signalez ce héros à la Grèce promis ;
Tournez votre douleur contre ses ennemis.
Déjà Priam pâlit ; déjà Troie en alarmes
Redoute mon bûcher (2), et frémit de vos larmes.
Allez ; et dans ses murs vides de citoyens,
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.
Je meurs dans cet espoir, satisfaite et tranquille.
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espère que du moins un heureux avenir
A vos faits immortels joindra mon souvenir ;
Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une si belle histoire (3).
Adieu, Prince ; vivez, digne race des Dieux.

ACHILLE

Non, je ne reçois point vos funestes adieux.
En vain par ce discours votre cruelle adresse
Veut servir votre père, et tromper ma tendresse.
En vain vous prétendez, obstinée à mourir,
Intéresser ma gloire à vous laisser périr :
Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,
Ma main, en vous servant, les trouve toutes prêtes.
Et qui de ma faveur se voudroit honorer
Si mon hymen prochain ne peut vous assurer (4) ?
Ma gloire, mon amour vous ordonnent de vivre.
Venez, Madame ; il faut les en croire, et me suivre.

IPHIGÉNIE

Qui ? moi ? que contre un père osant me révolter,
Je mérite la mort que j'irois éviter (5) ?
Où seroit le respect ? Et ce devoir suprême....

(1) C'est-à-dire : *montrez qu'il faut croire aux oracles qui ont fait de vous le héros de la guerre de Troie.*

(2) Le bûcher où l'on brûlera son corps.

(3) La même idée est exprimée par l'Iphigénie d'Euripide que Rotrou avait imitée avant Racine.

(4) *Assurer = donner la sécurité.* Nous avons déjà signalé le même sens pour *s'assurer = trouver la sécurité.*

(5) Ceci est conforme aux droits du père de famille dans l'antiquité, à Rome tout au moins.

ACHILLE

Vous suivrez un époux avoué par lui-même.
C'est un titre qu'en vain il prétend me voler.
Ne fait-il des serments que pour les violer?
Vous-même, que retient un devoir si sévère,
Quand il vous donne à moi, n'est-il point votre père?
Suivez-vous seulement ses ordres absolus
Quand il cesse de l'être et ne vous connoît plus?
Enfin, c'est trop tarder, ma princesse ; et ma crainte....

IPHIGÉNIE

Quoi ? Seigneur, vous iriez jusques à la contrainte ?
D'un coupable transport écoutant la chaleur (1),
Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur?
Ma gloire vous seroit moins chère que ma vie?
Ah ! Seigneur, épargnez la triste Iphigénie.
Asservie à des lois que j'ai dû respecter,
C'est déjà trop pour moi que de vous écouter.
Ne portez pas plus loin votre injuste victoire ;
Ou par mes propres mains immolée à ma gloire,
Je saurai m'affranchir, dans ces extrémités,
Du secours dangereux que vous me présentez.

ACHILLE

Hé bien ! n'en parlons plus. Obéissez, cruelle,
Et cherchez une mort qui vous semble si belle.
Portez à votre père un cœur où j'entrevoi
Moins de respect pour lui que de haine pour moi.
Une juste fureur s'empare de mon âme.
Vous allez à l'autel, et moi, j'y cours, Madame.
Si de sang et de morts le ciel est affamé,
Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé (2).
A mon aveugle amour tout sera légitime.
Le prêtre deviendra la première victime (3),
Le bûcher, par mes mains détruit et renversé,
Dans le sang des bourreaux nagera dispersé ;
Et si dans les horreurs de ce désordre extrême

(1) *Chaleur* dans le sens de *sentiment violent* est une métaphore courante au XVIIe siècle.

(2) Remarquer la hardiesse de ce présent qui évoque la scène comme si elle était déjà inévitable.

(3) Racine ici imite Rotrou :

> Je suivrois sans respect la fureur qui m'anime;
> J'immolerois le prêtre aux yeux de la victime,
> Et j'achèterois l'heur de servir ces beaux yeux
> Au mépris des enfers, des hommes et des Dieux.

Votre père frappé tombe et périt lui-même,
Alors, de vos respects voyant les tristes fruits,
Reconnoissez les coups que vous aurez conduits.

IPHIGÉNIE

Ah ! Seigneur. Ah ! cruel.... Mais il fuit, il m'échappe.
O toi, qui veux ma mort, me voilà seule, frappe ;
Termine, juste ciel, ma vie et mon effroi,
Et lance ici des traits qui n'accablent que moi.

SCÈNE III

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÆGINE, EURYBATE, *Gardes*

CLYTEMNESTRE

Oui, je la défendrai contre toute l'armée.
Lâches, vous trahissez votre reine opprimée?

EURYBATE

Non, Madame, il suffit que vous me commandiez :
Vous nous verrez combattre et mourir à vos pieds.
Mais de nos foibles mains que pouvez-vous attendre?
Contre tant d'ennemis qui vous pourra défendre ?
Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé ;
C'est d'un zèle fatal tout le camp aveuglé.
Plus de pitié. Calchas seul règne, seul commande (1) :
La piété sévère exige son offrande (2).
Le Roi de son pouvoir se voit déposséder,
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.
Achille, à qui tout cède, Achille à cet orage
Voudroit lui-même en vain opposer son courage.
Que fera-t-il, Madame ? et qui peut dissiper
Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper ?

CLYTEMNESTRE

Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zèle impie,
Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie!
La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds
Dont mes bras nous vont joindre et lier toutes deux.
Mon corps sera plutôt séparé de mon âme,
Que je souffre jamais (3).... Ah ! ma fille.

(1) Remarquer la hardiesse de la coupe du vers :

Plus de pitié. — Calchas seul règne, seul commande....

De pareils exemples sont assez nombreux chez Racine et nous avons signalé les plus significatifs.

(2) *Son offrande*, c'est-à-dire *la victime qu'il* (Calchas) ou *elle* (la piété) *doit offrir.*

(3) Racine a problablement imité la scène dè l'*Hécube* d'Euripide où l'on veut arracher Polyxène à sa mère.

IPHIGÉNIE

Ah ! Madame,
Sous quel astre cruel (1) avez-vous mis au jour
Le malheureux objet d'une si tendre amour ?
Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes ?
Vous avez à combattre et les Dieux et les hommes.
Contre un peuple en fureur vous exposerez-vous ?
N'allez point, dans un camp rebelle à votre époux,
Seule à me retenir vainement obstinée,
Par des soldats peut-être indignement traînée,
Présenter, pour tout fruit d'un déplorable effort,
Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.
Allez : laissez aux Grecs achever leur ouvrage,
Et quittez pour jamais un malheureux rivage.
Du bûcher qui m'attend, trop voisin de ces lieux,
La flamme de trop près viendroit frapper vos yeux.
Surtout, si vous m'aimez, par cet amour de mère,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon père (2).

CLYTEMNESTRE

Lui ! par qui votre cœur à Calchas présenté....

IPHIGÉNIE

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté ?

CLYTEMNESTRE

Par quelle trahison le cruel m'a déçue !

IPHIGÉNIE

Il me cédoit aux Dieux, dont il m'avoit reçue.
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux :
De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds ;
Vos yeux me reverront dans Oreste mon frère.
Puisse-t-il être, hélas ! moins funeste à sa mère (3) !
D'un peuple impatient vous entendez la voix.
Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,
Madame ; et rappelant votre vertu sublime...
Eurybate, à l'autel conduisez la victime.

(1) Allusion aux croyances astrologiques selon lesquelles la destinée de chacun dépend de l'astre qui est au zénith au moment de sa naissance. L'astrologie est encore très cultivée au XVIIe siècle, mais le mot *astre* était devenu simplement synonyme de *fortune*.

(2) « Ne hais pas celui qui est mon père et ton époux » (Euripide).

(3) Allusion à la mort de Clytemnestre qu'Oreste tuera pour venger le meurtre d'Agamemnon.

SCÈNE IV

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, *Gardes*

CLYTEMNESTRE

Ah ! vous n'irez pas seule ; et je ne prétend pas...
Mais on se jette en foule au-devant de mes pas.
Perfides, contentez votre soif sanguinaire.

ÆGINE

Où courez-vous, Madame ? et que voulez-vous faire ?

CLYTEMNESTRE

Hélas ! je me consume en impuissants efforts,
Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors.
Mourrai-je tant de fois, sans sortir de la vie (1) !

ÆGINE

Ah ! savez-vous le crime, et qui vous a trahie,
Madame ? Savez-vous quel serpent inhumain
Iphigénie avoit retiré (2) dans son sein ?
Eriphile, en ces lieux par vous-même conduite,
A seule à tous les Grecs révélé votre fuite.

CLYTEMNESTRE

O monstre, que Mégére en ses flancs a porté !
Monstre, que dans nos bras les enfers ont jeté !
Quoi ? tu ne mourras point ? Quoi ? pour punir son crime...
Mais où va ma douleur chercher une victime ?
Quoi ? pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux,
Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux ?
Quoi ? lorsque les chassant du port qui les recèle,
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,
Les vents, les mêmes vents, si longtemps accusés,
Ne te couvriront pas de ses vaisseaux brisés ?
  Et toi, soleil, et toi, qui, dans cette contrée,
Reconnois l'héritier et le vrai fils d'Atrée,
Toi, qui n'osas du père éclairer le festin,
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin (3).
  Mais, cependant, ô ciel ! ô mère infortunée !

(1) Encore une *pointe* et d'autant plus fâcheuse que la situation est plus tragique. Racine avait déjà dit dans la *Thébaïde* :

Me feront-ils souffrir tant de cruels trépas
Sans jamais au tombeau précipiter mes pas ?

(2) *Retiré = recueilli*. Sens fréquent au XVIIe siècle.
(3) La légende veut qu'en effet le soleil en voyant le festin d'Atrée, ait rebroussé chemin.

De festons odieux (1) ma fille couronnée
Tend la gorge aux couteaux par son père apprêtés.
Calchas va dans son sang... Barbares, arrêtez.
C'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre (2)...
J'entends gronder la foudre, et sens trembler la terre.
Un Dieu vengeur, un Dieu fait retentir ces coups.

SCÈNE V

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, ARCAS, *Gardes*

ARCAS

N'en doutez point, Madame, un Dieu combat pour vous.
Achille en ce moment exauce vos prières ;
Il a brisé des Grecs les trop foibles barrières.
Achille est à l'autel. Calchas est éperdu.
Le fatal sacrifice est encor suspendu.
On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille.
Achille fait ranger autour de votre fille
Tous ses amis, pour lui prêts à se dévouer.
Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer (3),
Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il présage,
Ou pour cacher ses pleure, s'est voilé le visage (4).
Venez, puisqu'il se tait, venez par vos discours
De votre défenseur appuyer le secours.
Lui-même de sa main, de sang toute fumante,
Il veut entre vos bras remettre son amante ;
Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas.
Ne craignez rien.

CLYTEMNESTRE

Moi, craindre ? Ah ! courons, cher Arcas.
Le plus affreux péril n'a rien dont je pâlisse.
J'irai partout. Mais, Dieux! ne vois-je pas Ulysse ?
C'est lui. Ma fille est morte, Arcas, il n'est plus temps.

(1) La victime d'un sacrifice devait en effet, selon un rituel très précis, avoir la tête entourée de bandelettes et de fleurs.

(2) Racine a déjà indiqué qu'Agamemnon descendait de Jupiter.

(3) *Avouer qu'il pleure.*

(4) « Il gémit, et détournant la tête, versa des larmes, après s'être voilé le visage » (Euripide). Les anciens ont loué un tableau où Timanthe, désespérant d'exprimer la douleur d'Agamemnon, l'avait représenté la tête voilée.

SCÈNE VI

ULYSSE, CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE, *Gardes*

ULYSSE

Non, votre fille vit, et les Dieux sont contents.
Rassurez-vous. Le ciel a voulu vous la rendre.

CLYTEMNESTRE

Elle vit! Et c'est vous qui venez me l'apprendre!

ULYSSE

Oui, c'est moi, qui longtemps contre elle et contre vous
Ai cru devoir, Madame, affermir votre époux;
Moi, qui jaloux tantôt de l'honneur de nos armes,
Par d'austères conseils ai fait couler vos larmes,
Et qui viens, puisqu'enfin le ciel est apaisé,
Réparer tout l'ennui (1) que je vous ai causé.

CLYTEMNESTRE

Ma fille! Ah! Prince. O ciel! Je demeure éperdue.
Quel miracle, Seigneur, quel Dieu me l'a rendue?

ULYSSE

Vous m'en voyez moi-même en cet heureux moment
Saisi d'horreur (2), de joie et de ravissement.
Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce (3)!
Déjà de tout le camp la discorde maîtresse
Avoit sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille alarmée
Voyoit pour elle Achille, et contre elle l'armée;
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
Épouvantoit l'armée, et partageoit les Dieux.
Déjà de traits en l'air s'élevoit un nuage;
Déjà couloit le sang, prémices du carnage.
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil (4) hérissé,
Terrible, et plein du Dieu qui l'agitoit sans doute (5):
« Vous, Achille, a-t-il dit, et vous, Grecs, qu'on m'écoute.

(1) Le vers montre bien quel était au XVIIe siècle le sens très fort du mot *ennui*.

(2) *Horreur*, au sens étymologique de *terreur sacrée*.

(3) *Paru = semblé. A la Grèce = pour la Grèce.*

(4) *Poil* au singulier pour *cheveux* était d'usage courant au XVIIe siècle et tout a fait du style noble. Le mot est dans *le Cid*.

(5) Les anciens croyaient en effet que les devins et pythonisses étaient réellement possédés par leur dieu.

Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix
M'explique son oracle, et m'instruit de son choix.
Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie
Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.
Thésée avec Hélène uni secrètement
Fit succéder l'hymen à son enlèvement.
Une fille en sortit, que sa mère a celée;
Du nom d'Iphigénie elle fut appelée.
Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours.
D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.
Sous un nom emprunté sa noire destinée
Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
Elle me voit, m'entend, elle est devant vos yeux;
Et c'est elle, en un mot, que demandent les Dieux. »
  Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, et regarde Ériphile.
Elle étoit à l'autel, et peut-être en son cœur
Du fatal sacrifice accusoit la lenteur.
Elle-même tantôt, d'une course subite,
Étoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance et son sort.
Mais puisque Troie enfin est le prix de sa mort,
L'armée à haute voix se déclare contre elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déjà pour la saisir Calchas lève le bras :
« Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas (1).
Le sang de ces héros dont tu me fais descendre
Sans tes profanes mains saura bien se répandre. »
Furieuse, elle vole, et sur l'autel prochain
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les Dieux font sur l'autel entendre le tonnerre (3);
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,
Et la mer leur répond par ses mugissements;
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume :
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume :
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouve, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.

(1) Ici encore Racine imite l'*Hécube* d'Euripide lorsque Polyxène se tue pour éviter qu'on ne la sacrifie.

(2) Nous dirions aujourd'hui : *à peine... lorsque...* Mais la construction de Racine est celle qui est usuelle au XVII[e] siècle.

Le soldat étonné dit que dans une nue (1)
Jusque sur le bûcher Diane est descendue,
Et croit que s'élevant au travers de ses feux,
Elle portoit au ciel notre encens et nos vœux.
Tout s'empresse, tout part. La seule Iphigénie
Dans ce commun bonheur pleure son ennemie.
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir.
Venez. Achille et lui, brûlants de vous revoir,
Madame, et désormais tous deux d'intelligence,
Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

CLYTEMNESTRE

Par quel prix, quel encens, ô ciel ! puis-je jama
Récompenser Achille, et payer tes bienfaits ?

(1) *Nue* pour *nuage* est assez fréquent au XVII[e] siècle.

FIN D'IPHIGÉNIE

TABLE

CORBEIL. — IMPRIMERIE CRÉTÉ.